

*A ma mère,
au souvenir trop douloureux d'Elia...*

CHAPITRE PREMIER

L'HISTOIRE que vous allez entendre, hélas !... aussi vraie que je suis là, que je vous regarde et que je vous parle, s'est déroulée en cette région du Plateau central qu'on nomme Diguaran. Elle ne met en scène, avec leurs mille détresses inconnues, que de bien simples gens. Mais peut-être y trouverez-vous matière à songer. L'homme n'accepte pas ce qui humilie l'homme ; il prend parti, même si cela se passe à l'autre bout du monde...

Diguaran ? Le promeneur qui, laissant derrière lui Saint-Michel-de-l'Atalaye, dans notre île haïtienne, monte droit vers l'est, parvient à peu de distance du village, à Carrefour-Diguaran. En ce point, la route, une petite route qui lutte contre le monticule à travers une végétation désolée, bifurque soudain en deux embranchements, comme les deux doigts écartés de la main. L'un de ces embranchements, celui qui, par cahots et crevasse, clopine vers le nord-est, arrive à Diguaran. L'autre, clopinant aussi, prend en direction sud-est et mène à l'Atalaye, l'Atalaye qui fut, voilà seulement quelques années, la terre promise des Diguaranais, à l'époque bénie, toute fraîche encore dans la mémoire et l'imagination, où, sur des étendues qui confondaient le regard, foisonnait et chantait une végétation heureuse. Ce sont des gens venus de bien loin qui réalisèrent tant

de merveilles... Ils avaient embauché beaucoup d'« habitants¹ ». Chaque samedi, les travailleurs - ils étaient des milliers - venaient recevoir leur dû et les Diguaranais trouvaient facilement à écouler les ressources du sol. Il y avait de grandes bêtes d'acier qui reniflaient en écrasant la terre. Les travailleurs, disait-on, étaient bien payés : une gourde² et demie par jour. Avec ça, comment ne pas être heureux ? Mais, depuis, tout ce rêve n'est plus. L'Atalaye est une morte, oui, une morte. Toutes les maisonnettes que le labeur de l'homme avait dressées, sont maintenant à ras de sol, crevées, affalées, éventrées, comme un cimetière abandonné. Alors la misère est revenue dans Diguaran, et l'homme ne sait point pour quelle raison...

La case de Prévilus penche son toit de chaume à quelques pas dans la cour, derrière cette clôture de candélabres³. La petite route, couchée devant, s'allonge, grimpe péniblement vers l'est, finit au tournant proche, heurtée à un gros « sablier ». En direction de Saint-Michel, elle glisse, glisse en pente ralentie, s'écroule enfin dans un abîme. Diguaran est une grande agglomération qui couvre des étendues et des étendues et que je ne sais comment nommer, ville, village ou hameau. Tout le long de la route, de distance en distance, les cahutes ont poussé, minables, avec leurs vieilles portes qui ferment mal la nuit et leurs murs lézardés faits de limon. D'autres sont éparpillées, blotties parmi les maïs et les mangues, pour éviter le passant, eût-on dit. A gauche, tout proches, des mamelons arides. A droite, la multitude des cases, et le plateau s'ouvre, immense, jusqu'à l'île bleue des montagnes lointaines qui, jaillissant brusquement, montent jusqu'au ciel. Juste à l'entrée du village, s'élève la petite école au toit de chaume où cinquante enfants sur mille viennent apprendre à épeler. Dans une des chambrettes, il y a le directeur, sa maîtresse et ses enfants.

1. De paysans.

2. Unité monétaire haïtienne, env. \$ 0.20.

3. Cactus.

Il enseigne aussi le catéchisme, le directeur. La petite église est bien loin, quand on a laissé la rivière et, à proximité, le marché. Tout près encore est la « gaguère⁴ », la « gaguère » où le paysan vient chaque dimanche hurler sa joie d'échapper enfin au labeur terrible, la « gaguère » et le clairon orgueilleux des coqs en furie...

Dans la plupart de ces cases, crochues, bossues, écrasées comme des vieilles, des gens sont venus. Ils sont noirs comme des habits de deuil ou comme minuit, et leurs dents ont la blancheur des dents de chiens faméliques. Ils cultivent la terre. De l'aube à l'heure glacée où les « bakas⁵ » vont croasser dans les mares, ils courbent au sol leurs membres épuisés. Mais comme la petite rivière ne coule qu'à près d'une heure de Carrefour-Diguaran, comme il ne fut jamais question de fertiliser la terre en y creusant des canaux, qu'il ne faut compter que sur le hasard des pluies, et comme il y a toujours, hélas ! avec ses yeux d'ogre, le percepteur, les récoltes ne suffisent pas à la nourriture et à l'entretien des hommes. On vend son maïs et sa canne à sucre pour acheter de la toile et des chapeaux. Ça ne peut pas suffire aussi pour qu'on mange bien. La terre ne nourrit pas ses enfants. Ce n'est pas pour eux qu'elle produit, la terre, leur bonne terre... Et tellement ils ont été pieds nus, de grands-pères en fils et en petits-fils, depuis la Guinée lointaine, depuis la gifle du colon, tellement, qu'ils n'ont même pas besoin d'une paire de savates pour courir à travers les piquants... Ils naissent, grandissent, travaillent, se reproduisent et meurent comme des chevaux. Ils ne savent pas lire. Il ne fut jamais bon de leur apprendre ça. Mieux vaut qu'ils demeurent à jamais ignorants, tels des ânes, ou comme ces taureaux qui, chez le grand planteur Octave Cyrille, pas loin, à « la Visite », tirent les moulins... Ce sera plus facile... Ce sera si facile... Tout restera dans l'ordre, leur ordre... L'ordre est sacré. L'ordre est divin, comme on sait. La vie est monotone à Diguaran ; ah ! si régulière et si monotone... Seulement, quand c'est un jour de marché, ils descendent au bourg, sur leurs ânes, leurs mules

4. *Gaguère* : arène pour les combats de coqs.

5. *Bakas* : êtres surnaturels, redoutables dans la croyance populaire.

ou à pied. Ils apportent les fruits et la volaille. L'après-midi, ils reviennent sous le vieux toit de chaume avec quatre-vingts centimes dans le mouchoir qui leur étreint le bas du ventre.

Depuis plusieurs années pourtant, quelque chose avait changé dans l'existence, toujours aussi malheureuse mais maintenant troublée, de ces hommes. C'était depuis que le pasteur Henri était venu avec, comme une trompette, sa religion protestante. Beaucoup avaient entendu l'appel, d'autres l'avaient ignoré et dès lors on se regardait avec des yeux hostiles. Et voici même que les bouches étaient si prêtes à jeter l'interdit que maintenant on se rassemblait moins nombreux aux coumbites⁶. « Nous n'irons pas à la coumbite de Périclès ; il ne veut pas reconnaître Christ... », disaient Asselhomme et Siméon... « Prévilus ne nous verra pas chez lui aujourd'hui, assuraient, la bouche mauvaise, Cléophas, Altagrâce et Jérémie, car il a rejeté les loas⁷ et c'est lui et les autres comme lui qui ont attiré tous ces maux sur le pays... » C'était ainsi depuis que le pasteur avait parlé et pourtant il n'avait pas voulu ça ! Avant, sans histoires, on servait les loas, on dansait le vaudou⁸ et on allait à l'église catholique. Les mêmes saints qui ornaient l'autel veillaient aux houmfors⁹. Une unique détresse ne prêtait qu'un même visage aux mêmes fantômes. Erzulie, c'était la Sainte Vierge ; Pierre Dambala, saint Pierre ; Legba, saint Antoine. Chaque saint, chaque loa ! Mais le pasteur Henri disait maintenant d'étranges choses : « Il ne faut servir que Jésus... On ne peut pas servir à la fois Jésus et Mammon... » Et depuis, ceux de Diguaran se haïssaient. Des querelles incessantes éclataient entre ceux-là qui ne croyaient plus et les autres qui « servaient »

6. A charge de réciprocité, le cultivateur fait parfois appel à d'autres paysans qui lui apportent un concours collectif à l'occasion des labours ou de la moisson ; c'est la « coumbite ».

7. *Loas* : dieux de la religion populaire haïtienne, le « vaudou ».

8. La religion populaire haïtienne, syncrétisme de croyances importées d'Afrique et de christianisme.

9. Autels vaudous.

encore. C'étaient deux camps ennemis, deux armées furieuses, bien que le pasteur Henri, à la chaumière de Dorismond devenue chaque dimanche un temple, s'obstinât à réclamer l'apaisement. Le hameau avait deux chefs : le pasteur Henri et Doscima le « hougan¹⁰ », le redoutable Doscima à la tête grosse de cheveux - on eût dit des broussailles - et aux yeux chargés de mystère. Quant au pasteur Henri, une chose désolait son âme pieuse : depuis deux années, non seulement il n'y avait presque pas eu de conversions, mais - on le lui avait dit - des protestants avaient offert des libations aux « loas » dans le secret et la nuit des « houmfors ». Il se dépensait sans compter, prêchait, s'agitait, avait mille disputes, mais, en vérité, c'était comme une gageure. Et entre-temps, à Diguaran, le même goût amer de la vie...

*
**

Cet après-midi-là, dans la « cour » chez Prévilus Pierre, malgré le nordée¹¹ qui rabattait sans cesse une poussière aveuglante, la discussion avait repris depuis longtemps déjà, très vite aujourd'hui encore. Il est vrai que Préviliën, le fils, n'était pas venu pour toutes ces paroles qui l'irritaient ; et aussitôt qu'il eut remis à son père le balluchon de patates qu'il lui avait apporté, il avait déclaré devoir partir, Asséfie, sa femme, souffrant de maux de ventre. Asséfie était enceinte. Mais la vieille Lésida n'avait pas voulu laisser fuir le jeune homme, lui rappelant d'autorité, elle qui avait été mère tant de fois, que ces douleurs-là ce n'était rien. Elle s'accrochait à lui par la veste et même, à un moment, elle était tombée à genoux, suppliante et furieuse à la fois : « Je te défends de t'en aller, avait-elle dit, ta grand-mère te parle. Je te répète que Christ... » C'était sous le gros flamboyant qui ombrageait la cour. Le vieux flamboyant, énorme, séculaire, héritage familial depuis longtemps-longtemps¹²,

10. *Hougan* : prêtre du culte vaudou.

11. *Nordée* : vent.

12. Très longtemps.

massif dont trois personnes en se tenant par la main ne feraient pas le tour, versait sur nos paysans une poignée circulaire d'ombre. On aimait l'ombre. Elles étaient si grosses, les racines, comme des troncs de manguier, qu'elles dessinaient aux points de rayonnement des recoins étranges, maintenant désaffectés, depuis trois années déjà que Prévilus, ayant abandonné la petite église catholique de Saint-Michel, ne fréquentait plus que le temple du pasteur Henri.

- Tu es mon père, toi, tu es ma grand-mère, nous n'avons pas la même foi, mais nous ne pouvons pas nous haïr pour cela ! répéta encore Prévilién. Si je suis malade, vous êtes là pour me soigner et moi, chaque fois que le travail chez Cyrille m'a rapporté ou que le jardin a donné de beaux fruits, je cours ici et je vous dis : « Voici, père ! Grand-mère, voici ! »

Prévilus était assis dans son fauteuil, mais la vieille et son petit-fils, infatigables, discutaient encore, debout, avec de grands gestes. Alentour, les cases, écrasées sous le soleil de mai qui pesait lourdement sur le plateau, donnaient l'impression de pauvresses accroupies. L'odeur âcre du feuillage jauni, arraché par le vent, insistait. Il y avait aussi une poule qui picorait, ses petits l'entourant et la suivant. Soudain, Wilfrid, le petit chien blanc, jappa vers un homme qui, une houe sur l'épaule, longeait la clôture. L'homme se baissa, prit une pierre et la lança avec adresse au roquet qui s'enfuit, criant de douleur, la tête et les oreilles basses, la queue entre les jambes. Une vache qu'on ne pouvait pas voir là où elle était, au milieu du jardin, beugla, beugla. Au hennissement d'un cheval, un autre cri répondit : appel du mâle à la femelle, jeu des forces insondées de l'univers. Présage sinistre, un « malfini¹³ », ses grandes ailes tendues et la tête fureteuse, planait doucement dans l'air lucide, sans effort ; il décrivait un cercle et arrivait. Un ortolan allait se percher sur un haut paquet d'herbes posées contre la case, mais il a vu la bête vorace, et brusquement, des ailes, il se bat les flancs et vole...

13. *Malfini* : aigle des Antilles.

- Bon, Prévilien, demanda encore Tonton Prévilus, tu ne veux pas entendre la parole de Christ ! Tout ce qu'on te dit, c'est inutile ? Tu nous laisses avec nos peines ? Toi seul dans toute la famille sers encore les « loas »... Tu devrais avoir honte. Et tu n'as pas peur !

Prévilien hocha la tête en retroussant ses lèvres avec amertume.

- Eh bien ! chacun sait ce qu'il sait, répondit-il, ironique. Le proverbe dit : « Ce que tu ne sais pas est plus grand que toi. » Et moi, depuis que je suis né, ce sont les « loas » que je connais. Pourvu que je ne prenne pas ce qui ne m'appartient pas, que je ne tue pas, que je ne fasse pas le mal... Et puis maintenant je ressens la fatigue. Deux heures de temps que je suis debout. A présent, je m'en vais.

- Alors, va t'asseoir. Je ne te laisserai pas partir avant que tu m'annonces que tu es converti, dit Grande Lésida exaspérée.

Mais Prévilien ne voulut pas se mettre sur la chaise que lui désignait la vieille et qui était adossée au flamboyant, hier encore sacré. Grande Lésida courut se jeter sur la chaise, s'exclamant :

- Et pourtant, moi, je m'assois. Lésida n'a plus peur des « loas » !

Prévilien préféra prendre un petit banc qui se trouvait à côté. Mais par malheur un de ses épais et larges pieds nus se posa sur un nid de « fourmis-piquants ». Il cria de douleur :

- Hou ! C'est un endroit où il y a des bêtes, ici ! On ne me verra plus dans cette cour aussi souvent !

Cette fois, Tonton Prévilus se fâcha net.

- Mon petit, dit-il, il paraît que tu as bu aujourd'hui ! Qu'est-ce que des fourmis pourraient te faire ? Il paraît que le diable est dans ton corps et que tu as d'autres pensées dans la tête !

- C'est parce que Prévilien ne peut pas se contenter de sa femme mariée qu'il ne veut pas laisser les « loas », renchérit la vieille Lésida pour aggraver encore la situation du fils.

Vraiment, Prévilién goûtait beaucoup les femmes ! Ah ! l'odeur des femmes !... Surtout celles qui en marchant roulent de la graisse !... Pour cette raison, très jeune encore - Marilisse, sa petite sœur, poussait à peine des tétons - il avait abandonné la maison paternelle. Mourant, son parrain, le général Davius, lui avait laissé deux carreaux¹⁴ de terre en héritage. Un si grand événement avait décidé Prévilién à prendre sa liberté. Lui aussi, il voulut avoir son foyer et son indépendance, avec une case blanche aux portes vertes, et une croix dans la cour dont l'ombre marquerait l'heure pour Asséfie.

C'était un homme d'un peu moins de trente ans, long, fort et dégingandé. Et une telle allure s'harmonisait bien avec le caractère de Prévilién : joueur invétéré, rêvant trop alcool et femmes, mais travailleur infatigable ; bon fils, mais fils trop dépensier ; cœur sensible, mais batailleur ; intelligent, mais obstiné. De grands yeux vifs relevaient encore le front large. Le teint très noir, comme cette terre si noire de Diguaran lorsque la houe en a brassé les mottes graisseuses. Les traits étaient forts, point durs pourtant, mais ouverts. Il aimait beaucoup rire de ses grosses lèvres tombantes de nègre.

Tout d'abord, Asséfie et lui vécurent en union libre. Il n'y avait pas six mois encore depuis que, sur les instances de Tonton Prévilius, de Grande Lésida, de sa mère, de son frère Plaisimond, devant toute une coalition, il s'était enfin résigné au mariage. Depuis, les exhortations de la famille avaient redoublé pour que Prévilién se convertisse. Mais lui ne voulait rien entendre. N'était-il pas un homme libre et indépendant ? N'avait-il pas ses clefs, sa femme et un enfant ? Qu'est-ce que ses parents lui donnaient pour le tourmenter avec tout ça ? Au contraire, n'était-ce pas plutôt lui qui aidait son père, car son père n'avait rien ? Le vieux avait perdu sa terre que, voilà bien des années, on avait confisquée pour une dette et il ne lui en était resté qu'un lopin planté de canne à sucre, de maïs et de patates. D'ailleurs, suivant la promesse qu'il avait faite, le mois prochain il faudrait offrir

14. Mesure haïtienne, environ 1 ha 29.

un « service » à Maîtresse¹⁵. S'il manquait à sa parole, tant de maux s'abattraient sur lui !...

- Bon ! dit tout à coup Prévilién.

Il avait voulu créer une diversion et il réussit enfin à lâcher cette parole que plusieurs fois déjà il avait retenue sur ses lèvres :

- Savez-vous ce qui est arrivé ce matin chez M. Cyrille, à la guildive¹⁶ ? Il a souffleté Aristomène parce que le pauvre, ayant buté contre une souche, a laissé tomber un bidon de sirop qu'il transportait. Ne trouvez-vous pas que ça, c'est trop fort ? Moi, je vous l'ai toujours dit : je ris avec M. Cyrille, je vais travailler chez lui, je fais comme si je ne comprenais rien, mais je ne l'aime pas et un jour le malheur lui arrivera... M. Cyrille n'avait pas le droit de frapper cet homme. Si j'avais été là, il aurait vu que je n'étais pas content. Quelle différence entre M. Cyrille et son fils Jean ! Il n'y a pas meilleur garçon que Jean... Par contre, M. Cyrille et sa fille Solange, la poseuse, c'est la même chose !

Mais Prévilién avait l'impression que nul ne le suivait vraiment et comme il poursuivait, Grande Lésida, bondissant comme une mule piquée, l'interrompt :

- Je te parle, Prévilién ! dit-elle. Ne nous occupons pas d'autre chose maintenant. Tu es mon petit-enfant, tu es jeune. Pasteur Henri qui est un homme qui sait tout, qui lit dans les livres, m'a expliqué la Bible, toute la parole de Dieu ! Jamais, au grand jamais, personne n'a servi les « loas » comme cette Lésida que tu vois là devant toi ! Maîtresse, Ogoun Ferraille, Legba, tous les « loas » enfin, peuvent me démentir s'ils veulent ! Je me le rappelle, alors tu étais tout petit, j'ai donné un « service » sous ce flamboyant que tu vois là, on n'a jamais vu chose pareille depuis. Alors il y avait de l'argent dans le pays !...

- Écoute donc, lança Prévilién à son fils dont l'esprit semblait creuser ailleurs. C'est une bonne parole que dit ta grand-mère.

15. Maîtresse Erzulie, divinité de l'Olympe vaudou.

16. *Guildive* : distillerie.

Mais la vieille ne s'était pas tue. Elle continuait éperdument :

- J'ai offert ce « service » !... Après, « Maîtresse » a dit combien elle était contente ! Mais maintenant, grâce à pasteur Henri, grâce à Prévilus, j'ai compris que toutes ces choses étaient de mauvaises œuvres, œuvres du diable... Et depuis... J'ai abandonné la religion romaine également... Toutes les personnes de la maison, ce sont les paroles de la Bible qu'elles connaissent maintenant. Nous ne savons ni lire ni écrire, mais pasteur Henri nous rend tous les services. Ce que nous dit pasteur Henri, c'est ça. Toi, parce que tu n'habites plus ici, parce que tu as ta clef, et surtout pour ne pas quitter ta petite maîtresse, tu préfères rester dans la superstition. Tu es marié, qu'avais-tu besoin en plus d'une maîtresse ? Je te parle, oui, Prévilién, je te parle. Même si tout le monde peut vouloir ton mal, Prévilus et moi, tu sais que c'est ton bien que nous désirons voir. Songe qu'après la mort ton âme paraîtra devant Christ, comme un coupable, pour être jugée. Ce que tu auras fait ici, sur la terre, c'est ça qui te sera compté !

Pendant cette tirade, la vieille, tantôt s'asseyait, quand elle disait ce qu'elle croyait être les plus belles choses, tantôt se levait, ouvrait ses deux bras en croix en frappant le sol de ses pieds nus. Elle gesticulait, si vive que sans la mince peau flétrie du visage osseux, sans ses cheveux d'un blanc de coton, on l'eût prise pour une com-mère de trente-cinq ans. Prévilus écoutait, souriant. Parfois, soulevant le bas de son pantalon « gros bleu », il se grattait les jambes. Prévilién, lui, baissait la tête, avec sur la bouche un mécontentement mal contenu. Il eût mieux aimé parler d'autre chose. Il dit :

- Tu sais, papa, Massillon a prétendu que je voulais l'assassiner ! Moi, je ne vois pas pourquoi je voudrais du mal à Massillon !... Massillon voulait se marier avec ma sœur Marilisse. Massillon, c'est un vieux salaud qui n'a même pas un petit bout de terre. Il n'est que le « gérant-jardin » de M. Ovide (Prévilién ni personne ne savait encore que Massillon était aussi un adroit voleur

de poules, de cabris et de bananes). Et puis, tout son visage, c'est des trous de variole. Il n'y a pas d'homme plus laid que lui. Même les dimanches, ce sont des hail-lons qu'il porte ! Je n'ai pas voulu de Massillon, Marilisse non plus. Toi seulement et grand-mère Lésida aviez dit oui. Massillon me hait, c'est son affaire ! Ça ne me regarde pas ! Je n'ai pas besoin de Massillon.

Tonton Prévilus considérait son fils de ses petits yeux méditatifs, striés de sang.

- Bon, Prévilien, tu dis que Massillon est un vieux salaud parce qu'il n'a pas de jardin. Alors, moi aussi, qui n'ai pas de terre, c'est un salaud que je suis ?

Prévilien n'eut pas le temps de répondre ; Grande Lésida s'interposa :

- Non, non, ce n'est pas de cela que nous parlons aujourd'hui... C'est une autre question qu'il y a maintenant...

Et elle s'obstina :

- Bon, que dis-tu, Prévilien ? Je peux annoncer à pasteur Henri que le « service » que tu avais promis pour le mois prochain n'aura pas lieu et que tu veux te convertir ?

Prévilien secoua la tête : « Non. » Tonton Prévilus le dévisageait d'un œil méprisant.

Il essaya quand même de s'expliquer :

- Écoute, grand-mère... Papa, écoute-moi... Je suis votre enfant ; grand-mère Lésida, c'est elle qui a mis ma maman sur la terre. Mais je vous le répète : d'après mon idée, un homme ne doit jamais abandonner entièrement ce qu'en naissant il est venu trouver. Quand on est dans la religion catholique, on peut faire ce qu'on veut. On peut offrir ses petits « services ». Mais pasteur Henri veut nous faire croire que si on entre dans sa religion, il faut abandonner toute autre chose. L'année dernière, je souffrais d'une maladie au ventre. Personne ne pouvait savoir ce que c'était. Je promis un service à « Maîtresse » si Maîtresse me sauvait. Trois jours après, il n'y avait plus de trace de maladie, c'est une chose que vous savez. Et alors ne dois-je pas faire mon devoir ? D'ailleurs, papa, grand-mère, vous le savez bien que depuis deux ans je

fais des économies pour offrir un « service » !... L'année passée, j'ai voulu m'acquitter, l'argent n'était pas suffisant. Maintenant que grâce à papa Bon Dieu j'ai ce qu'il faut, si je me montrais ingrat et oubliais mon devoir, tous les malheurs tomberaient sur moi. Car Maîtresse ne pardonne pas à ceux qui l'ont abandonnée ! Rappelez-vous ce qui est arrivé à M. Sirius, au bourg ! Alcibiade, son enfant qui se faisait prêtre, est arrivé un beau jour et a tout détruit ! « Houmfors », péristyle, « plats sacrés », il n'a rien laissé ! Il paraît que vous avez oublié ce que vous avez vu ! Quelques jours après, le jeune homme est allé se baigner à la rivière, un tout petit bassin ! Vous ne pouvez pas voir comment une grande personne peut se noyer dedans et puis le jeune homme n'est jamais revenu. On ne l'a jamais revu !...

Dès les premiers mots, pour ne pas entendre de blasphèmes, Grande Lésida était partie, les deux bras en l'air, en hurlant : « Christ... Christ... Sauvez-le ! Sauvez-le ! » Mais, souriant sous sa moustache grise en croissant de lune, Prévilus écoutait. Dans ses prunelles qui brillaient comme des prunelles de chat, sur ses lèvres fanées, semblait passer la tranquille ironie d'un homme sûr de lui-même et comblé d'une abondante moisson d'expérience. Prévilus Pierre était un homme d'une soixantaine d'années, mais son long corps amaigri paraissait en supporter soixante-dix. Habitué aux durs travaux des champs depuis cet âge où, en ville, les petits garçons apprennent que « la grammaire est l'art de parler et d'écrire sans faire de fautes », il tendait vers vous maintenant un masque défait et triste comme une vieille case frappée par le tonnerre et abandonnée. Il n'était pourtant pas laid, Prévilus. La nature avait bien moulé ses traits devenus rudes sous le faix des travaux quotidiens ; et bien que sa peau fût noire comme la terre de Diguaran, il n'avait pas ce nez écrasé que, dans leur imagerie, les blancs attribuent aux nègres. Une mince laine de chevelure grise lui conférait un air auguste. Il prenait encore part aux travaux agricoles, mais seulement dans son petit lopin de terre. Depuis un an, à la suite de violentes douleurs aux bras, il avait dû cesser de travailler chez Octave

Cyrille, le grand planteur. A vrai dire, maintenant, il aurait aimé recommencer, mais Cyrille ne voulait plus de lui. Et comme de rester inactif avait encore aggravé son mal, Plaisimond, son fils, avait dû trouver les bonnes paroles : « Tu n'as pas besoin de t'occuper de M. Cyrille ! N'as-tu pas ton petit morceau de terre que tu as acheté toi-même ? Tu le travailleras... Si tu veux, toi seul y toucheras. Les enfants te le laisseront à toi tout seul... Moi, je continuerai à aller chez M. Cyrille. » Dans sa jeunesse, Prévilus n'avait pas été un paresseux. Au contraire, il aimait à répéter aux hommes, en leur exhibant sa main droite où deux doigts manquaient : « Les jeunes gens d'aujourd'hui sont des fainéants. Ils croient qu'ils n'ont qu'à s'habiller, aller à la « gaguère » et courir après les femmes comme des enragés. Mais ils n'ont pas encore manié la houe trois heures de temps qu'ils se déclarent fatigués. Moi, je me le rappelle, quel courage j'avais quand j'étais de votre âge ! Regardez ça, j'ai perdu deux doigts en travaillant à un moulin. Mais après, j'étais encore plus dur à la tâche. C'est à son travail qu'un homme doit mourir s'il ne veut pas être plus pauvre qu'un chien ! »

Cependant, Prévilién, possédé du désir de ramener son père vers ses dieux à lui, argumentait toujours véhémentement. Les pas d'une bourrique l'interrompirent. Allégrement, Mme Prévilus sauta de la monture :

- Bonsoir, la compagnie, bonsoir... Je suis arrivée !

On s'empressa autour d'elle. Maintenant la campagne s'obscurcissait, le vent était froid et les oiseaux ne chantaient plus. Mme Prévilus était une femme assez jeune encore, dans la quarantaine avancée. Son long corps amaigri disparaissait dans sa trop large robe « gros bleu » de paysanne et seuls les seins, étirés, qui tombaient presque jusqu'à la taille, brimbalaient, développés par les allaitements successifs. Il est vrai que, des treize enfants qu'elle avait donnés à son mari, il ne lui en restait que six, les autres ayant fait une fin prématurée sous les haliers du petit cimetière de Diguaran.

Mme Prévilus prit son madras pour essuyer la sueur qui trempait son visage. A son cou grasseux pendait un

énorme collier de grains multicolores. La terre sale faisait comme des chaussons à ses pieds nus.

- Oh ! ça n'a pas été bon du tout, dit-elle. Sais-tu, Prévilus, je suis restée très tard au marché pour voir si je finirais de vendre ton haricot, mais je n'ai pas réussi, j'en ai rapporté.

- Que de peine pour les paysans ! fit Prévilién. Mais, maman, je ne t'ai pas demandé encore des nouvelles de Marilisse. Elle ne doit pas être loin d'arriver ? Ça fait trois jours que mes yeux ne sont pas tombés sur elle.

- Oui, elle vient. En passant devant l'habitation de M. Cyrille, elle est restée à causer avec Plaisimond, répondit la mère.

De la case, des cris de joie fusèrent. Les enfants avaient reconnu la voix de leur mère et ils accouraient en sautillant comme des brebis : « Voici maman... voici maman ! »

Joël, le petit garçon, avait une chemise de toile bleue trop courte pour lui, et les deux fillettes n'étaient vêtues que de demi-haillons. Ils n'avaient jamais porté de chaussures. Ils coururent s'agripper à la robe de leur mère.

- Maman, qu'as-tu apporté pour nous ? demandèrent les petites voix piaillardes.

- Attendez ! attendez ! répondit la mère.

Marilisse parut, tirant son âne par la corde. La bête ne voulait pas marcher et elle la frappa d'un coup de bâton aux reins.

- Voici Marilisse...

- Mais je pensais que Marilisse était restée à causer avec Plaisimond devant chez M. Cyrille ? dit Prévilién.

- Hé ! qu'est-ce que tu faisais depuis tout ce temps-là, voulut au contraire savoir Mme Prévilus, puisque moi-même, après que je t'ai laissée, j'ai bavardé longuement avec Sô Mélie ?

- Plaisimond m'a retenue. Il ne voulait pas me laisser partir, répondit la jeune fille.

Pourtant les enfants s'accrochaient toujours à leur mère. Personne n'avait paru se soucier d'eux. Ils tendaient vers Mme Prévilus un petit visage hâlé et des yeux de souffrance.

- Maman... maman... nous voulons manger, tu n'as pas apporté du hareng pour nous ? ne cessaient-ils de demander.

Mme Prévilus leur dit qu'il y en avait, du hareng, dans la « macoute¹⁷ », mais que maintenant on était occupé. Élivia voulut quand même avoir le poisson qu'elle mettrait à cuire elle-même. La fillette insista. Comme leur maman menaçait de les battre, les enfants partirent, boudeurs.

Tonton Prévilus interrogea sa fille :

- Et toi, Marilisse ? Et la vente ?

- La vente n'est ni trop bonne ni trop mauvaise. J'ai vendu les patates et la canne à sucre. Il ne reste qu'un peu d'igname. J'ai vendu ces choses pour quatre-vingts centimes, mais j'en ai payé vingt au percepteur et dix pour la bourrique. Il me reste cinquante centimes.

Grande Lésida eut alors des paroles attristées qu'approuva Prévilus.

- En vérité, nos denrées c'est pour rien du tout, ces jours-ci. De mon temps, toutes ces choses que tu avais apportées, ça aurait fait un bon petit argent.

On avait fini maintenant de débarrasser les montures et Prévilien les prit par la corde pour aller au jardin les attacher. L'une d'entre elles, une magnifique « bourrique souris », était à lui, Prévilien. C'était lui qui l'avait prêtée à Marilisse.

- Marilisse, elle n'a rien eu, ma bourrique ? s'enquit-il en examinant avec attention la bête qu'il emmenait. Elle a bien marché ? Tu sais que je préférerais mourir plutôt que de perdre Rodrigue.

La jeune fille s'étonna, mollement, à vrai dire. Elle se contenta de répondre, avec ce petit sourire gracieux qui captivait les jeunes gens, qu'elle avait pris grand soin de Rodrigue, et la bête avait très bien marché.

Au jardin, Surprise, la forte jument rousse de Tonton Prévilus, broutait tranquillement son herbe, l'éventant de ses narines, comme pour s'assurer qu'elle n'était pas mauvaise. Une corde la retenait à un manguier. Elle leva

17. *Macoute* : grand sac.

il lui en vouloir de danser aux danses « martiniques » ou d'offrir un « service » à « Maîtresse » ? En vérité, que non ! Pourquoi son père et sa mère montaient-ils toute une « coumbite » pour l'embêter ? Quel crime avait-il sur la conscience ? Il n'avait pas volé, il n'avait pas tué ! Il n'avait dit du mal de personne ! Il ne connaissait qu'une chose : son jardin. Seulement, depuis qu'il était tout petit, tout petit, on ne lui avait appris à servir que les « loas ». Et maintenant qu'il était trop tard, trop tard, qu'avait-on à lui reprocher ? Rien, en vérité ! En vérité !...

Prévilus rompit le silence :

- Bon, mon enfant, tout ce que je puis te dire, c'est que je prierai pour toi. Je demanderai à Christ d'envoyer sa lumière en toi afin que ton âme soit sauvée.

La discussion durait depuis longtemps déjà lorsque l'intraitable fils déclara vouloir partir. On tenta, obstinément, de le retenir encore, mais il réussit enfin à s'échapper.

Longeant le sentier, il chantait :

Hounsi Yo, lélé
*Lélé non...*¹⁸

Et alors les mêmes visions amères, avec la persistance d'une hache heurtant un campêcher, revinrent tourmenter Prévilus.

Sa femme et Marilisse, maintenant occupées à la cuisine, l'avaient laissé seul. Les enfants s'étaient rencognés dans la case. La faim était sur les visages. Le soleil voulait se coucher. Les oiseaux passaient en bandes dans le ciel. Il y avait un petit vent qui fraîchissait. Grand-mère Lésida était allée s'appuyer contre la barrière pour regarder les passants, se soulager un peu l'esprit. Tonton Prévilus était plongé dans son fauteuil, plongé aussi dans des souvenirs de sa jeunesse. Son esprit avait remonté un fil : des souffrances que lui causait Prévilien aux souvenirs de sa jeunesse. Il se rappela son enfance misérable. Les mêmes misères ne lui grimaçaient-elles pas encore

18. « Levez-vous, les Hounsi,
Levez-vous donc ! »

depuis trois ans que ça n'allait plus, que la canne à sucre s'achetait trois gourdes une grosse pile, qu'aucune denrée ne faisait de prix, que la malédiction était tombée sur le pays ? Pourtant, au marché du bourg, on faisait payer si cher la carte ! Des fois, est-ce qu'on n'était pas revenu sans un seul centime, ayant tout remis au percepteur ? Ah ! le percepteur !... Lorsque ça lui plaît, il renverse vos paniers, reçoit votre mule ou votre bourrique à coups de pied dans le bas-ventre, même si, des fois, la pauvre bête attendait un petit !... Pourtant la toile montait. Le hareng aussi. La mantègne¹⁹ aussi. Un pantalon, quelle grosse pile de canne à sucre il fallait vendre pour acheter ça ! Les souliers, pas nécessaire d'en parler. D'ailleurs, il n'en avait pas besoin puisque depuis trente ans il en conservait deux bonnes paires. Prévilus eut une détente, presque un sourire, lorsque lui revint à l'idée la grande sagesse sans laquelle il ne les eût jamais achetés, ces souliers. Il se le rappela. Il travaillait en ville, aux Gonaïves, chez le docteur Pétion. Il avait été garçon de cour pendant quatre années. Il aimait beaucoup le docteur Pétion qui le payait bien : six gourdes par mois, avec la permission de dormir sous l'escalier. Parfois même, le docteur Pétion lui faisait cadeau d'une vieille veste ou d'un pantalon déchiré qu'avec un raccommodage il remettait à neuf. Puisque chaque jour on versait dans son plat les restes de la table, qu'avait-il besoin de dépenser ce qu'il touchait ? Rarement il allait aux femmes, à des gueuses qu'il rencontrait dans des cahutes aux toits crevés comme des passoires. Rarement aussi il se permettait une petite fantaisie : un jour de fête par exemple, s'il trouvait quelques minutes libres entre quatre heures du matin et onze heures du soir, il courait prendre son petit clairin. Parfois aussi, il se mettait à jouer aux billes avec les gosses du docteur Pétion. Il aimait ça...

Il enfouissait dans une petite malle, dont il détenait la clef attachée à sa ceinture par une petite ficelle, presque tout son argent. Pensez donc : chaque mois, six gourdes ! Il avait compris qu'il ne resterait pas définitivement

19. *Mantègne* = manteg : saindoux.

en ville, qu'il était un homme de la plaine, qu'un jour, sauf la mort, il faudrait revenir dans la vieille habitation où fut enterré son nombril, jadis. Alors, ce jour-là, il ne devrait pas arriver sans rien comme il était parti. Ah non !... Prévilus économisa, il économisa. Pas seulement de l'argent, mais aussi quatre costumes, deux cravates, quatre chemises et deux paires de souliers. Ces souliers, sauf une paire, celle que l'année dernière il avait donnée à son fils Plaisimond, il ne les avait pas achetés. Le docteur Pétion lui en avait fait cadeau. Il ne les avait pas souvent portés depuis trente ans près qu'il était revenu à Diguaran.

Il se levait avant le soleil pour balayer la cour, sarcler la mauvaise herbe, arroser les plantes. Puis il s'adonnait à mille petits travaux. Il allait toucher les honoraires du docteur Pétion chez des gens qui ne payaient pas et vous faisaient déchirer sans raison vos savates. Il conduisait les enfants en classe. Ah ! il ne l'oubliera jamais, le petit Pierrot. Il était particulièrement insolent, ce garçon-là. Pierrot ne lui avait-il pas dit une fois : « Je ne suis pas ton camarade. Tu ne sais pas que tu n'es qu'un domestique ? » Oui, le gosse de dix ans avait insulté ainsi un homme qui aurait pu être son père ! Cependant Prévilus ne lui en avait pas gardé rancune, jugeant après tout ce propos bien naturel. N'était-il pas vraiment un domestique ? N'est-ce pas le Bon Dieu qui choisit un sort pour chacun, qui crée misérable l'un de ses enfants et l'autre riche, riche avec des automobiles, des maisons belles comme des palais, des habits tout neufs, et la table débordante chaque jour de tous les mets ? L'un pour la souffrance, les travaux forcés à perpétuité, pour crever de faim, l'autre pour regarder faire et seulement profiter ? « Bourrique travaille, choal gallonin²⁰. » C'est ça : « Pi grands mangé pi pitits. » Ce sera toujours ça. C'est Dieu qui l'a fait ainsi... Et se plaindre de papa Bon Dieu, ah ! non. Pasteur Henri ne veut pas !

De retour dans son pays, Prévilus acheta deux carreaux de terre avec l'argent économisé durant son séjour en

20. « La bourrique travaille, le cheval porte les galons. »

ville. C'est ainsi que pendant des temps il eut assez grand jardin planté de canne à sucre, de patates, de pois et d'ignames.

Voici des souvenirs qui ne quitteront jamais sa mémoire. Un jour, ça ne date pas de plus de cinq années, Prévi, son fils aîné, mourut. Il n'avait pas d'argent et il emprunta pour l'enterrement. Or, qu'arriva-t-il ? La récolte fut mauvaise cette année-là et il ne put payer. On s'empara de la terre, sauf d'un lopin d'un demi-carreau, qui n'était pas compris dans l'hypothèque. Sans cela, il ne serait pas si misérable aujourd'hui. Jamais, malgré la sécheresse, ses enfants n'auraient faim. Jamais ses enfants ne lui diraient : « Papa, nous voulons manger. »

D'abord, il vécut dans le péché. Sassufie n'était encore que sa maîtresse, trois années de ça. C'est grâce au pasteur Henri que ses yeux s'ouvrirent, qu'il comprit son état et qu'il se maria suivant la loi du Christ.

*
**

Marilisse ressortit de la cuisine et se mit à écraser du petit mil à gros coups de pilon, dans un mortier fait d'un tronc d'arbre évidé. Mais le rêveur était seul avec sa rêverie.

Wilfrid, le petit chien noir et blanc, gardien de la cour, jappa vers le soleil qui maintenant flambait au ras de la montagne. Prévilus n'entendit pas. Brusquement des images entre toutes affreuses jaillirent de sa mémoire. Il songea aux menus larcins dont il s'était plusieurs fois rendu coupable lorsqu'il travaillait chez le docteur Pétion. Particulièrement, ces quatre-vingts centimes qu'un dimanche, après la messe de quatre heures, il rafla au bord de la table. Oui, il était alors l'enfant de Satan, mais à présent, jamais, au grand jamais, il ne commettrait un si grand péché. Mieux vaudrait la mort. Le péché, ça c'est pour ceux qui sont dans la religion catholique. Lui, il est protestant. Tous les catholiques ne sont-ils pas d'avance des damnés ? Ils ont le droit d'adorer Maîtresse,

Legba, d'offrir des « services », de faire des « ouangas²¹ », en même temps qu'ils vont à l'église et communient. Pas d'opposition entre ces choses, en vérité...

Les coups de pilon de la fille tirèrent Tonton Prévilus de sa rêverie. Il revint au monde qui l'entourait. Il hocha la tête. Il écarta son pantalon « gros bleu » pour se gratter la jambe. Il se leva. Il fit un effort pour marcher et se dirigea vers la chaumière. Dans un coin, les enfants boudaient. Joël était appuyé contre une table, un bras allongé dessus et la tête sur le bras, les prunelles chargées. On avait faim. Les enfants dirent : « Papa, nous avons faim, nous voulons manger. Depuis ce matin, Grande Lésida ne nous a donné que deux mangos²² et un petit bâton de canne. »

Prévilus ne répondit pas. Il passa dans la chambre à coucher. L'après-midi s'achevait, calme et doux. Les chauves-souris venaient avec la brise s'aplatir aux cloisons. C'était l'heure de tirer la fenêtre. Chassant devant lui un âne égaré, un camion ronflait sur la grand-route. Prévilus se pencha un instant à la croisée pour admirer la grosse bête de fer. Joël l'avait suivi et quand le vieux se retourna, il vit l'enfant qui s'était adossé au « sito-vlé », sorte de pauvre lit fait de quatre pieux fichés dans la terre même de la chambre. Ces pieux sont réunis par des branches d'arbres. Sur les branches sont disposés des haillons et une natte recouverts d'un drap. L'enfant courba la tête lorsque les yeux de son père luirent dans les siens. Une larme mouilla le sol.

- Si tu pleures, je te fouetterai, gronda Prévilus. Tu as déjà mangé ce matin, tu peux attendre. Est-ce qu'un enfant peut ne songer qu'à une seule chose : manger, manger, manger ? Toute la sainte journée, tu n'as qu'une seule chose dans la tête : manger. Attention, mon compère. Sors de devant moi si tu ne veux pas que je t'estropie !

21. Maléfices.

22. Mangues.

L'enfant se retira, un bras derrière le dos, la démarche cassée. Il pleurait à grosses larmes chaudes.

Il avait vraiment faim. Mais la parole de Prévilus le poursuivait encore.

- Ta maman prépare le manger. Qu'est-ce que tu as donc alors ? Tu peux attendre. Christ a souffert la mort pour nous, on lui a donné à boire du vinaigre. Il faut que nous apprenions aussi à souffrir pour lui.

*
**

Cependant, la grosse boule cramoisie du soleil, fatiguée de sa longue course, cherchait un endroit où se reposer, là-bas, derrière le mont. Peu à peu, les tourterelles se taisaient, les cris des « taccos », des charpentiers, les chants des rossignols diminuèrent, tandis que l'ombre venant de l'Atalaye se déployait, fine encore, mais peu à peu s'épaississant. Dans l'air, flottait un brouillard de crêpe gris.

Plus les nuages se rapprochaient de la masse rouge du soleil, fournaise flamboyante, plus leur sanglante couleur s'accroissait. Puis le feu déclina. On eût dit maintenant que, près de finir, il s'appuyait contre le mont ; il déclina encore, enfin il tomba derrière une grande falaise.

La brise soufflait et défit tous les nuages du ciel.

Déjà hommes et femmes reviennent du travail sur la grand-route perdue et s'ils vont de ce pas régulier, c'est que le petit vent froid reconforte après l'accablement mortel du jour. L'ombre irrésistiblement déferle et, enfin, le grand oiseau de la nuit est venu avec ses ailes de ténèbres.

Wilfrid, le petit chien noir et blanc, gardien de la cour, vient-il de voir passer devant ses yeux quelque mauvais esprit ? Par trois fois il aboie, il aboie. Prévilus s'interroge anxieux. La nuit prend le monde dans sa grande bouche. Dans les chaumières on allume de petites lampes. Seuls les cris monotones des criquets, le coassement

des crapauds, les sifflements des anolis²³, gâtent le silence profond, total, angoissant. Mais voici que soudain le tambour vrombit, envahissant tout le plateau. Le tambour, fatigué de son long silence diurne, incapable de se retenir plus longtemps encore, lâche enfin tout ce que dans le ventre, tout le jour, il amassait. Vers les milliers de lanternes qu'au ciel le Grand Esprit allume, le tambour vrombit, vrombit...

Après son travail, au moulin d'Octave Cyrille le grand planteur, Plaisimond parut :

- Maman, je suis venu. Qu'est-ce que tu as laissé pour moi ? Maintenant je sens que moi tout seul je mangerais un bœuf. Comme j'ai travaillé !

Il parlait en agitant les épaules, comme s'il dansait. Ses yeux étaient allumés. On avait rarement vu Plaisimond si gai, surtout après douze heures de travail, tête nue, au soleil impitoyable.

De trois ans plus jeune que son frère Prévilién, il lui ressemblait beaucoup, à cela près que le cadet avait le visage moins ouvert et l'allure moins décidée. Son pantalon et sa chemise n'étaient, ce soir-là, que haillons. Il suait comme l'enfant de « Bouqui²⁴ ».

- Mais qu'y a-t-il, Plaisimond, ce soir ? demanda Madan Prévilius qui arrivait avec une assiette de maïs moulu pour Prévilius et Plaisimond.

L'assiette débordait. Il y avait aussi dans un « coui²⁵ » des « bananes-pobant²⁶ », une bonne demi-douzaine de « bananes-pobant » ainsi que du hareng. Depuis tant de jours, on n'avait pas mangé comme ça ici ! Prévilius est rentré dans son fauteuil et Plaisimond a mis sa chaise devant le vieux. De cette façon, ils pourront manger ensemble dans la même assiette et on se servira de la même cuillère. On n'a pas de vaisselle à gaspiller ici. Les bonnes choses, c'est pour quand viendront les étrangers, des « personnes de bien ». Prévilius prend une bouchée et passe la cuillère à son fils. Le fils fait

23. *Anoli* : reptile des Antilles.

24. Suer abondamment.

25. *Coui* : calebasse.

26. *Bananes-pobant* : variété de bananes.

comme son père. Mais c'est Plaisimond surtout qui mange. Le vieux n'a plus d'appétit depuis des années déjà. Assises devant la cuisine, Madan Prévilus et Marilisse mangent aussi dans une même assiette. Les fillettes partagent également une assiette. Joël, lui, a un « coui » pour lui seul, il est si content ! Tout à l'heure, Grande Lésida a pris un morceau de hareng, mais elle a tout de suite dit : « Moi, je n'ai pas besoin de plus que ça aujourd'hui. C'est mon compte. J'ai assez mangé de sel dans ma vie. Maintenant je dois laisser pour un autre. Mangez, les enfants. »

Dehors, le vent glacé fouette dru les hommes. Le plateau est perdu dans la nuit jusqu'aux montagnes lointaines, où, telles des étoiles, scintillent les boucans.

Ici, c'est la chaumière de Soirine, où le feu monte encore. Plus loin, un tambour bat chez Origène, le chef de section, et la plainte voyage en notes cadencées. Là-bas, dans cette chaumière propre qu'habite Dorismond, un vieux avec une barbiche et des lunettes vertes, le pasteur Henri, presque chaque dimanche, vient prêcher. Les maisonnettes sont des tombeaux dans l'abîme de la nuit. Le tambour bat toujours. Les bêtes nocturnes font un vacarme obsédant. Plus loin, plus bas, c'est l'habitation de M. Octave Cyrille, le grand distillateur. Mais la guildive travaillera jusqu'à l'aube, et de l'aube à l'aube encore. Les hommes passeront la nuit, comme ils avaient passé le jour, près de la gueule ardente du fourneau. Chacun son tour, ils s'affaleront sur la terre glacée ou sur le ciment pour endormir leur abrutissement. Et puis bien vite, debout encore. Le patron le veut ! Il faut que les barils regorgent de clairin.

M. Octave Cyrille est un homme riche, le plus grand nègre de la région. Où a-t-il pris toute cette fortune ? Car on n'admet pas que la distillerie lui ait tant rapporté. Plusieurs affirment que c'est un mort qui lui a donné une jarre d'argent. D'autres, que le fils de M. Octave Cyrille, qui est décédé, c'était le grand guildavier lui-même, exactement, qui l'avait vendu au diable.

Il y en a aussi qui assurent que le planteur avait pu s'emparer du bonnet rempli d'or d'un arc-en-ciel²⁷ tandis que la merveille se baignait dans une rivière.

Ici habite Doscima... Doscima ! Ah ! ne prononcez pas ce nom trop fort. Faites le signe de la croix, ou tirez-vous les oreilles si ce mot est sorti de votre bouche ! Car cet homme est terrible. Un « hougan !... » Il a des pouvoirs surnaturels !

« Un jour - c'était Prévilien qui parlait ainsi à la gaguère devant un groupe de paysans qui le regardaient avec un visage étonné ; s'il a menti, tôt ou tard la Sainte Vierge lui crèvera les deux yeux - un jour, Pierrot, le petit de M. Cyrille, tomba malade. De quoi souffrait-il ? Aucun docteur ne pouvait le dire. On le conduisit à Port-au-Prince, chez les plus grands docteurs. On dépensa de l'argent à flots, car M. Cyrille est un homme riche, en vérité. Il eût donné tout ce qu'il avait pour sauver son enfant. Mais, chaque fois, le docteur disait : « Monsieur, je ne vois pas de quelle maladie cet enfant est atteint. » Et le petit maigrissait... il maigrissait... Il était devenu blanc comme du coton, maigre comme un manche à balai. Il était déjà dans les bras de la mort. Mais Octave Cyrille n'est pas un imbécile, même s'il est méchant. Il comprit enfin que l'enfant ne souffrait pas d'une « maladie naturelle », et que c'était du mal qu'on lui faisait. Il y a un « hougan » à Léogane. Ah ! vous savez comme ils ont des pouvoirs²⁸, les « hougans » de Léogane !... Un « hougan » qu'on appelle Manassé. M. Cyrille alla le trouver. Il lui offrit deux mille gourdes, il lui en offrit trois mille, pour sauver l'enfant. Manassé fit tout ce qu'il pouvait. Un tas de cérémonies, mais, en vérité, c'était peine perdue. L'enfant était de plus en plus malade. Chaque jour, la mort faisait un pas vers lui. M. Cyrille perdait la tête. On eût dit que cet homme devenait fou.

« Mme Cyrille lui donna le conseil de remettre l'enfant à Doscima. M. Cyrille, voyant qu'il n'y avait rien à faire, ayant perdu courage, suivit le conseil de sa femme. Il

27. Légende populaire haïtienne.

28. Possibilité de nuire à autrui par des moyens magiques.

revint ici avec l'enfant. Ce qui fut dit fut fait. Et puis, une nuit, voici ce que je vis de mes deux yeux, en vérité, en vérité... Je demande à Dieu que si je mens, ce verre de clairin-là, que je bois, me soit comme de l'arsenic. Cette nuit-là, nous n'étions que quatre dans la chambre, le petit, M. Cyrille, Doscima et moi-même. Ah, Dieu ! mes amis, vous voyez un tas de gens bêtiser. Ils ne craignent rien. Ils écoutent pasteur Henri. Ils renversent les plantes « servies » qu'ils avaient dans leurs champs ! Ah Dieu ! du malheur peut leur arriver, car il y a des choses terribles ! Vous-mêmes, messieurs, vous êtes mes amis, je ne voudrais pas voir votre mal. Écoutez-moi bien. Doscima dit à M. Cyrille : « Mon petit, est-ce que vous avez une montre ? » M. Cyrille répondit : « Oui, il fait onze heures et demie. »

« Doscima prit ensuite une chandelle. Il l'alluma, il la mit dans une assiette qu'il alla déposer au milieu de la cour. Et qu'est-ce que je vis ? Qu'est-ce que je vis, messieurs ? Je vis une étoile descendre dans l'assiette !... Oui, une étoile, messieurs ! Doscima rentra dans la chambre avec l'assiette. Et vous me croirez, messieurs, si vous voulez, l'étoile était toujours dans l'assiette !...

Alors, il n'était pas loin de minuit. Doscima dit :

« - Monsieur Cyrille, mettez cinq cents gourdes et sept centimes dans l'assiette.

« Et, en vérité, mes amis, avant une seconde l'argent était déposé.

« - Prenez votre montre, commanda alors Doscima.

« M. Cyrille tira sa montre. Le « hougan » prit un gros coq rouge. Je me rappelle cela comme si c'était d'hier matin. Il attacha la bête au lit, près de la tête de l'enfant, et il dit à M. Cyrille :

« - Maître, si à minuit, à minuit exactement, le coq chante, vous êtes sûr que l'enfant sera guéri. Mais si à minuit le coq ne chante pas, vous pourrez être certain que votre petit doit mourir. Il n'y aura ni « hougan » ni docteur pour le sauver !

« Doscima était assis dans un fauteuil et attendait. Moi, je tremblais comme un arbre. Je regardai, je vis que l'étoile nageait encore dans l'assiette. Minuit était tout

proche. M. Cyrille était plus mort que vivant. Mais Doscima lui secoua les épaules et lui dit d'avoir confiance.

« A minuit, messieurs, à minuit rond, le coq a chanté, coquilloco ! coquilloco ! Un « loa » prit Doscima qui bondit sur la bête dont il tordit le cou qu'il cassa, et il arracha la tête. Et puis, messieurs, l'enfant cria : « Maman... maman ! » Il y avait un silence dans la pièce !... En vérité, messieurs, je n'ai jamais vu des choses comme ça. Doscima mit dans sa bouche le cou de la bête, et il suça le sang jusqu'à ce que pas une seule goutte ne restât. Ensuite, il arracha les plumes et alla les jeter sur la grand-route. Tout le monde tremblait, même M. Cyrille, bien que je n'aie pas besoin de vous dire combien son cœur était content. L'enfant se leva et fit deux pas. Doscima le prit alors dans ses bras et le rendit à M. Cyrille.

« - Monsieur Cyrille, voici l'enfant que je vous remets. Il est guéri maintenant. A partir d'aujourd'hui personne ne pourra lui faire de mal... »

Et Prévilien, renversant la tête en arrière, avala un petit verre de clairin.

Tous les assistants, jeunes, vieux, enfants, demeuraient silencieux, figés comme des pierres. Un homme osa enfin, après des hésitations :

- En vérité... messieurs, affirma-t-il, cet homme qui s'appelle Doscima n'est pas un enfant ! On m'a raconté une autre chose qu'il a faite, plus terrible encore ! Mais on m'a fait jurer de me taire, c'est pourquoi je ne puis vous la dire...

*
**

Il y avait pourtant une belle jeune fille, belle entre toutes, qui avait poussé comme une fleur dans cette terre malheureuse et obsédée de Diguaran : Marilisse, la grande jeune fille de Tonton Prévilus. Mais le charme ne s'épanouissait vraiment que si, un petit chatouillement agréable dans son cœur, elle portait une main à sa taille, en cambrant son long corps élancé et en rejetant sa tête en arrière, pour égrener un rire sonore. Alors ses dents,

si blanches, éclataient comme des pétales de lis ; sa gorge frémissait avec grâce ; ses prunelles, couleur de nuit, pétillaient avec malice dans le blanc de ses grands yeux, relevaient son visage ovale, son nez un peu aplati, ses lèvres gonflées, toute cette belle tête de négresse où chaque mesure était comptée. Pourvu qu'elle s'écartât de l'enclos familial, Marilisse ne négligeait jamais d'être coquette. Elle se parait d'une robe d'indienne bleue ou blanche, toujours bien propre, portait même des souliers, n'oubliait pas non plus ses bijoux. De grandes boucles en « garanti » lui pendaient des oreilles ; à son doigt elle passait une bague en cuivre et un collier de grains blancs fleurissait son corsage généreux. Car Marilisse n'était pas une paysanne comme toutes les autres !... Elle ne pouvait pas ne point se souvenir qu'elle était restée longtemps au bourg, à Saint-Michel ! Cela, on le voyait facilement d'ailleurs à son visage plus ouvert, à ses gestes plus dégagés. Son père l'avait placée comme domestique chez le pasteur Henri, qui, chaque fois que c'était possible, l'envoyait à l'école, et ce n'était pas pieds nus qu'elle y allait. Revenue depuis deux années au hameau, elle n'avait pas complètement perdu les bons usages appris, qui d'ailleurs lui assuraient une enviable préséance. Elle était la jeune fille la plus distinguée de Diguaran ; elle pouvait même lire un peu, si bien que Madan Prévilus, que la renommée heureuse de sa fille réjouissait et qui y tenait, acceptait fermement qu'elle-même, et même les autres enfants, manquassent de tout, pourvu que Marilisse, exigeante, ne fût privée de rien. Les jeunes gens, surtout ceux de Saint-Michel, goûtaient sa démarche voluptueuse et la petite moue moqueuse de ses lèvres. Aussi l'arrêtaient-ils bien souvent sur la grand-route pour causer un moment et rire un peu avec elle. Il est vrai que Prévilus, depuis qu'il était devenu un protestant, s'il eût su que sa fille avait des relations aussi périlleuses, l'eût vertement admonestée ; ou même, autant que le permettait son bras malade, il fût tombé sur elle à coups de martinet. Maintenant toute la hantise du vieux père était de trouver pour Marilisse, pour la marier, un jeune homme bien élevé, travailleur et craignant Dieu. Il appréhendait que n'advînt

un « malheur » à sa fille, et en lui la tendresse approfondissait l'obsession. Mais une femme ne sait jamais d'avance quel jour est celui du destin...

*
**

C'était un après-midi. Des troupeaux d'épais nuages noirs, bêtes affolées, se ruaient vers la pointe du mont et chacun attendait l'orage proche. Sur le chemin qui va de Saint-Michel à Diguaran, Marilisse, poussant son âne devant elle, se hâtait de rentrer à la case, quand un jeune homme, pas plus de vingt-trois ans assurément, brun, avec une chevelure franchement nègre, de grande stature, des mâchoires fortes, de petits yeux intelligents et comme un soupçon de cruauté sous les traits marqués du visage, voulut arrêter la monture. C'était Simon Mareu, le directeur de l'école primaire de Saint-Michel-de-l'Atalaye, un qui, autant pour son application consciencieuse au travail que pour son entregent et ses succès féminins (passionné de culture physique, il avait un corps splendide), était célèbre parmi les célèbres, un vrai coq de village. S'il était question d'un bal, Simon Mareu arrivait et prenait en main l'organisation, se dévouait. Qu'il y eût à prononcer soit une oraison funèbre, soit un discours à un mariage, Simon Mareu était comme désigné d'office. Depuis deux années qu'il était là, il avait, à l'occasion des grandes vacances, monté deux petites représentations théâtrales où l'on avait joué *Le Cid* et *Esther* et il avait tour à tour incarné Rodrigue et Assuérus. Les parents d'élèves avaient été heureux de voir leurs enfants dans de beaux rôles, parlant français, et ils n'avaient même pas eu d'hésitation devant les dépenses qu'entraînait l'achat des déguisements. Certes, on savait Simon d'un caractère vraiment trop irritable, arrogant même, mais on était satisfait de l'instituteur et on ne lui tenait pas trop rigueur de ces graves défauts.

- Bonjour, belle enfant ! dit-il à Marilisse, joyeusement.

Ses bras barraient la route comme une croix.

- Bonjour, monsieur, répondit la paysanne, on eût cru avec indifférence.

Malgré le mauvais temps qui menaçait à l'horizon, Simon Mareu fit volte-face pour suivre la bourrique.

- Monsieur, vous n'avez pas peur d'être mouillé ? Vous êtes fou, lança la paysanne, le ton moqueur et le visage bien méprisant.

Non, il n'était pas fou, Simon ! Seulement, s'il prenait au sérieux sa tâche, il n'avait pu s'empêcher de se complaire, le jour où il avait été certain de sa nomination comme instituteur à l'école primaire des garçons de Saint-Michel, à l'idée qu'il coucherait avec des paysannes à la chair dodue, dans des retraites comblées de fraîcheur. Sa cervelle s'en était enchantée. Il s'était même représenté que parfois ce serait en plein milieu de la savane, sur un tapis d'herbe, dans la brise merveilleuse. Il en avait déjà trop meurtri, des femmes de la ville, le jeune Saint-Marcois. Il avait même regretté qu'on ne l'eût pas plutôt dépêché dans un tout petit hameau. Là, avait-il songé encore, il lui eût été beaucoup plus facile de se choisir une douce petite maîtresse paysanne, tandis qu'à Saint-Michel, les « gens de bien », surtout ceux qui convoitaient sa place, se fâcheraient contre lui, s'exalteraient dans de pieux élans et le dénonceraient au ministre de l'Instruction publique.

Marilisse frappa son âne pour le faire se presser. Mais Simon, se plaçant devant la bête, l'empêchait de marcher. Marilisse ne put cacher sa joie secrète et elle dit, rieuse et la gorge frémissante :

- Monsieur, je ne vous connais pas ! Je me hâte d'arriver avant la pluie et puis vous me barrez la route ! Vous n'avez rien à faire ? Quand vous serez mouillé, vous serez content...

Lui, caressant, avec dans les yeux l'espoir et une lueur déjà coupable :

- Ce n'est pas ma faute, ma petite chérie ! Je sens mon cœur battre pour vous. Vous êtes jolie !

- Je ne suis pas dans ces choses-là, monsieur ! Moi, c'est une protestante que je suis ! Ce sont les catholiques qui sont dans le désordre. Moi, je suis autre chose ! Monsieur, laissez donc marcher la bête ! Je ne suis pas dans les bêtises ! riposta-t-elle.

Ces dernières paroles intimidèrent un peu Simon Mareu. Mais il s'opposait toujours à ce que l'âne passât, le retenant par la corde. L'idée lui vint qu'il se démenait vainement et il se rappela que la pluie menaçait. L'espace d'une seconde, il leva la tête et vit un ciel tendu de noir. Déjà il prenait conscience de sa témérité, quand Marilisse, souriante, se mit à l'injurier encore, ce qui lui redonna l'espoir et ralluma son feu. Il se dit qu'il ne pleuvrait pas avant longtemps.

- D'où êtes-vous venu, méchant ? lança-t-elle. Je dirai ça à mon père. Je vous dirai de mauvaises paroles ! Vous avez l'air d'un endiablé.

Simon ne bougea pas. Il s'y connaissait en femmes et en manières de femmes. Qu'une femme vous gifle aujourd'hui, ce n'est pas cela qui l'empêchera de vous embrasser demain. En ville, il avait acquis la réputation d'un stratège remarquable dans la conquête des femmes, des demoiselles et des jeunes femmes de moyenne condition comme lui. Les aristocrates lui étaient interdites. Ce dont, d'ailleurs, il se moquait.

Cependant Marilisse paraissait se fâcher. Elle fouettait furieusement la monture que Simon retenait toujours. Mais elle sourit encore au milieu de ses propres injures. Et lui, alors, triomphant, audacieux, chercha à l'embrasser :

- Chérie, il n'y a personne sur la route ! Nous sommes seuls. Laissez-moi faire un petit baiser pour vous.

La paysanne se reprit :

- Mon cher, lâchez-moi. La pluie va tomber. Je vous mordrai si vous ne voulez pas me lâcher. Si les gens qui viennent sur la route vous voient me tenir comme ça, ils croiront que je suis dans quelque chose avec vous et le diront à mon père. Déjà on me hait dans Diguaran.

Mais la route était vide, sauf deux femmes et un enfant, qui, ayant enjambé une clôture, se hâtaient devant eux. Simon se fit plus pressant. Cette solitude l'enhardissait. Il admira le corps de la belle enfant. Ses yeux devinrent plus ardents.

- Chérie, regardez derrière ! Regardez devant ! Il n'y a personne. Il ne pleuvra pas. Vous ne voyez pas que les nuages disparaissent ? Bon... Laissez-moi faire un petit baiser pour vous et je vous jure que je vous laisserai partir !

Est-ce que ces paroles la froissèrent ? Elle dit :

- Alors, que voulez-vous, monsieur ? Vous savez que je n'ai jamais vu une personne à la tête aussi dure que vous ! Vous êtes plus têtue qu'une bourrique ! Vous êtes enragé. Vous ne voyez pas qu'il y a des gens qui viennent derrière ?

En effet, deux hommes arrivaient, la houe sur l'épaule. Simon Mareu lâcha la corde de la bête. Les paroles de la fille l'avaient un peu démonté. Il perdit espoir. Puis une grosse rancune lui monta au cœur contre ces paysannes, ces gens aux pieds nus dans la terre et à la forte odeur. Cette défaite était un outrage. Et il s'éloignait déjà quand Marilisse se retourna vers lui la gorge tendue et, dans le vent qui alors voyageait en rafales, égrena un rire sonore. Il s'arrêta et dit, rassuré :

- Bon, chérie, vous pouvez aller maintenant ! Nous nous rencontrerons quand vous viendrez encore, pas vrai ?

- Si je vous vois, je vous vois !

Il sourit :

- Quand est-ce que vous viendrez au bourg ?

- Samedi prochain... Mais pourquoi êtes-vous curieux comme ça ? Laissez-moi donc tranquille ! Qu'est-ce que ça vous fait que je vienne ou que je ne vienne pas ?

- Je vous verrai ?

- Je ne sais pas.

Simon Mareu insista, persuasif :

- Mais seulement, il ne faudra pas faire comme aujourd'hui, une autre fois !

- Je ne sais pas... Mais, monsieur, laissez-moi donc en repos.

Elle frappa la bête. Elle s'éloignait. Simon, des deux mains, lui adressa un dernier salut. Déjà les nuages avaient commencé à s'effiloche ; le soleil reprenait lentement de sa chaleur.

Marilisse avait vraiment de la chance ! Car la monture avait à peine fait quelques pas, qu'elle vit, se dirigeant vers elle, Massillon, l'amoureux qu'elle avait dédaigné. Une peur la saisit à l'idée que si Massillon pouvait l'avoir vue causant avec le jeune homme, il irait le dire à Tonton Prévilus. Mais nulle rancune ne troublait le visage de Massillon. Il y avait bien un an que Marilisse ne devait plus l'intéresser. N'était-il pas un homme marié maintenant ? N'avait-il pas sa Thanise ? Thanise, une si bonne petite femme, et si laborieuse ! Thanise était enceinte, en ce moment, et le ventre déjà gros. Mais à la voir préparer le grain à coups de pilon, qui donc y songerait ? Certes, il avait beaucoup aimé Marilisse. Combien de fois avait-il médité de se jeter sur elle, dans le lit des herbes ! Tonton Prévilus, à cette époque, était déjà protestant. Pour être mieux vu du père, malgré toutes ses craintes, il eût rejeté les « loas ». Mais, à cause de ce salaud de Prévilien, Marilisse l'avait refusé. Il salua quand même gentiment.

- Bonsoir, Marilisse. Et les nouvelles ?

- Je suis bien, oui !

Il dit, d'un sourire rentré, pas osé, vers sa chemise :

- Je ne t'ai pas oubliée, non, chérie ! Je songerai à toi toujours !

Elle rit. Puis, comme insouciant du danger, elle déclara, moqueuse :

- Hé ! hé ! regardez cet homme au collet sale ! Tu as ta femme déjà, comment peux-tu songer à moi ? Je viens de causer avec mon amoureux à moi, un beau jeune homme du bourg !

Il reçut la dague en plein cœur. Et il laissa tomber, furieux sur le coup, cachant quand même sa colère sous sa peau dure d'hypocrite :

- Han ! c'est cela ! Mais si ton papa le sait, il te donnera vingt coups de bâton !

- Mais qui le lui dira ? Et puis tu es trop sot. C'est un jeu que je faisais !

- Non, ne me trompe pas ! C'est vrai. Fais un serment que ce n'est pas vrai. Dis que tu demandes à Dieu que tes deux yeux soient crevés si c'est vrai !

Elle se moqua de lui, boudeuse :

- Pour quelle raison ferais-je un serment ? Je ne suis pas ta domestique. Si je voulais avoir un amoureux, ce n'est pas toi qui m'en empêcherais !

- Je dirai cela à ton père.

Elle entra alors en colère.

- C'est cela ! Va donc parler comme un fou ! Fais croire à mon père que je suis dans le brigandage. C'est la jalousie qui te tue ! Tu es si sot que tu ne peux même pas comprendre quand une personne plaisante.

- C'est ça, dit Massillon.

Elle frappa la bête et partit. Maintenant le ciel se fixait, de plus en plus beau. Une fois encore, ceux de Diguaran avaient vainement attendu l'averse fécondante.

*
**

Massillon poursuivit sa route mollement, tête baissée. Le doute, la haine, l'orgueil, l'amour, étaient en même temps en lui, lui bouleversaient le contenu du crâne. Sur-tout la haine ! Il revécut toute son histoire. Il songea que Tonton Prévilus l'avait accepté, mais que Prévilien avait monté la tête à la jeune fille. Il se prit soudain d'un peu d'affection pour Marilisse et alors toute sa haine gronda contre le frère. Il compara les deux femmes. Tharnise était bien moins jolie. Mais il se dit : « Han ! qu'est-ce que ça fait ? Un homme, ce n'est pas d'une belle femme qu'il a besoin ! Un homme a besoin d'une femme qui sache travailler, qui lui lave ses hardes, qui lui fasse du thé, s'il est malade, et qui lui confectionne de bons mangers. Enfin, c'est une compagne dont un homme a besoin. Le plus souvent les belles femmes ce sont de belles fleurs sans odeur. Le proverbe dit : « Belles femmes, beaux malheurs ! »

Et la subite affection que, pour Marilisse, il venait de ressentir, disparut brusquement. Il se souvint que Marilisse, un jour, lui avait dit, méprisante : « Alors, c'est

un homme sale comme toi, Massillon, que j'aimerais ! Ce n'est pas pour rien que j'ai été élevée au bourg, chez le pasteur Henri. Moi, je ne suis pas comme toutes les paysannes ! Tu n'as même pas un petit bout de terre. C'est un « gérant-jardin » que tu es ! Tu es fou ! Et puis ta figure est pleine de trous de variole ! Tu es toujours sale ! Il te manque onze pantalons pour en avoir douze ! Ton odeur est forte ! Tu pues comme un bouc ! Où est-ce que je te mettrais ? »

Massillon se souvint de ces grosses injures et, du coup, Marilisse lui fut odieuse. « Je ne cacherais rien pour elle, fit-il, parlant tout seul à haute voix. C'est vrai, elle est dans le désordre ! Tonton Prévilus est trop bon garçon pour que je sache une chose comme ça et ne la lui dise pas. Dès que je rentrerai à Diguaran, je lui raconterai tout. »

Mais une ombre redoutable lui apparut et il frémit. « Prévilien ne me croira pas, songea-t-il. Il dira que j'ai fait un mensonge pour me venger de Marilisse et j'aurai querelle avec lui. Il est plus fort que moi. Il est plus gros nègre. Or, si un homme me frappe, moi (que la Vierge me crève les deux yeux si je mens !) je ne resterai pas comme ça, je le tuerai. Mais je ne voudrais pas voir un malheur. Prévilien est un chien qui ne mérite même pas qu'on le tue. D'ailleurs, est-ce que ça me regarde, cette histoire-là ? Je ne dirai rien à personne. Je garderai le secret pour moi... Mais... Tonnerre de Dieu ! Il faut que je me venge ! Il faut que je me débarrasse de ce Prévilien ! Depuis que lui et moi nous sommes ennemis, je ne suis pas libre dans ce pays ! Je ne puis pas boire un petit verre de clairin, car ce méchant-là peut payer pour me faire empoisonner ! Tout le monde se moque de moi ! On dit qu'on ne me voit nulle part, parce que j'ai peur de Prévilien ! Moi qui aimais tant battre le tambour aux « martiniques », j'ai été obligé d'abandonner ! Je suis devenu un esclave ! Toute la sainte journée, il faut que je prenne des précautions, avec ce Prévilien-là ! Cet homme a des maléfices. C'est un loup-garou ! Tout le monde le sait ! N'était cela, si je savais que ce serait seulement poings contre poings, machette contre machette,

courage contre courage que j'aurais à me battre avec Prévilién, depuis longtemps déjà je serais tombé sur lui comme dix-sept orages ! Mais c'est d'une autre façon que je me vengerai. Grâce à Dieu, il y a des « hougans » dans le pays. Je le lui montrerai !... »

Alors le soleil ouvrait au faîte du mont un grand œil rouge de sang.

*
**

A Diguaran, Marilisse apprit une nouvelle qui, depuis le matin, affectait péniblement tout le monde à la case. D'abord, Surprise, la grosse jument rousse, avait eu le dos écorché. Il y avait une semaine de cela, Tonton Prévilius l'avait louée à une vendeuse de toile en partance pour le marché de Saint-Raphaël. Le malheur arriva. La « macoute » trop chargée, trop pesante, déchira la chair de la bête. La marchande, une Saint-Micheloise, n'avait pas le cœur bien difficile. Sans trop de résistance, elle avait consenti à payer en plus des deux gourdes et demie, montant du louage, cinquante centimes qui serviraient à l'achat de naphtol. On verserait le naphtol sur la blessure. Mais Prévilius connaissait d'autres remèdes ! Et puis, il avait trop besoin d'un pantalon et d'une petite robe pour Prévilia, sa jeune enfant. Sa religion ne lui permettait pas de laisser aller Prévilia plus longtemps encore presque toute nue, au milieu des gens.

Chaque matin, il répandait un peu de cendre sur le dos de la bête, de la cendre toute vivante encore, si bien que Surprise lui lançait de grands coups de sabot. Puis il recouvrait la plaie, tantôt de feuilles de sablier, tantôt de feuilles de palma-christi²⁹. Même Ti-dor, le guérisseur célèbre dans tout Diguaran, vint et ne put rien cette fois. Cela dura une semaine, cela dura deux semaines. Et la blessure ne guérissait pas. Au contraire, elle s'agrippait, de plus en plus tenace, à la chair de l'animal, mordait de plus en plus profondément, s'élargissait,

29. Ricin.

devenait horrible, une putréfaction. Cela répandait une senteur de charogne jusqu'à assez loin. Un matin, Prévillus y découvrit, paisiblement allongé, sans souci apparent, un petit ver blanchâtre. Il regarda bien et en trouva d'autres, d'autres...

La bête maigrissait. Elle, auparavant si forte, si agile, si gloutonne, éventait l'herbe, en humait l'odeur, mais la repoussait du naseau, devenait squelettique, ne se tenait pas sur ses sabots. Elle s'allongeait les deux pattes de derrière sous le ventre, langoureusement, parmi toutes les saletés... Elle ouvrait de grands yeux vides, couleur de la mort.

*
**

Marilisse interroga son père :

- Papa, Joël m'a dit comme ça que la jument est morte ce matin sitôt après mon départ !...

Tonton Prévillus se promenait devant la case, les bras derrière le dos, le front vers la terre. Tout lui-même, surtout le visage brisé, disait une peine sans mesure. Il put répondre quand même à sa fille :

- Oui, mon enfant. La jument est morte ! Il ne nous reste qu'une bourrique ! J'avais un cheval. Il est mort aussi ! Mais c'est Christ qui m'avait donné la force de travailler pour acheter Surprise. Aujourd'hui, il a jugé bon de la faire mourir ! Je n'ai pas le droit de me plaindre ! Tout ce que vous voulez, je le veux aussi, papa Bon Dieu ! Que Votre Sainte Volonté soit faite !...

Ce matin même, vers le temps où le feuillage pleure encore de la rosée, Prévillus était entré dans le jardin pour panser la plaie de la jument. Il avait trouvé le cadavre de la bête étendu parmi les chiendents. Sans doute avait-elle dû trépasser depuis la veille, car déjà le ventre avait été labouré par les crocs des chiens. Cela puait, cela puait... Les mouches dessinaient comme une fourmilière sur la grosse langue bleue qui pendait de toute sa longueur. « Pourquoi, se demanda Prévillus, n'ai-je pas vendu, il y a deux mois à peine, la jument à M. Octave

Cyrille ? Pourquoi ? M. Cyrille m'offrait quarante gourdes pour la bête. Je n'ai pas consenti. Qu'est-ce que je subis comme ça ? Christ m'a-t-il abandonné ? » Et dans un brouillard qui se défaisait à mesure que chaque image prenait du relief, Prévilus revécut toute une longue histoire : le jour où, il y avait deux ans de cela, il acheta Surprise pour trente gourdes au parrain de son fils Prévi. Quelques mois après, Prévi mourut. Prévi aimait beaucoup la jument, mais, une fois, tandis qu'il l'emmenait boire, Surprise donna un coup de sabot à Prévi. Plusieurs fois, Tonton Prévilus est descendu au bourg sur la jument. Une fois, la bête était malade à la gorge ; elle ne pouvait pas manger et avec quelle sollicitude il la soigna ! Quand il avait acheté la jument, elle était bien petite ! C'est entre ses mains qu'elle avait grandi ! C'est sur la jument que Madan Prévilus se rendait au bourg, pour vendre, quand il y en avait, les produits du jardin ! Et c'était une bête magnifique que tout le monde lui enviait !

Il fallut enlever Surprise et la jeter bien loin dans la savane pour qu'elle n'empestât pas les hommes. Prévilus songea que lui-même aussi, un jour, aurait quantité de terre sur la poitrine, serait mangé par les vers, deviendrait une putréfaction.

- Ma fille, dit le vieux, j'ai grand chagrin ! Christ, vous n'auriez pas dû me faire ça ! J'aimais tant Surprise ! Elle me rendait de si grands services ! Chaque fois que je la louais, elle me rapportait deux gourdes et demie ! Christ, vous avez abandonné votre enfant ! En vérité, des fois, l'on a perdu une bête, c'est comme si on avait perdu un enfant ! Mais, Marilisse, je n'ai pas que ça à la tête ce soir ! Si tu savais... Si tu savais ! Mais tu ne peux pas comprendre...

Marilisse dit :

- Papa, tu n'as pas besoin d'être triste comme ça ! C'est une bête qui est morte, ce n'est pas un chrétien ! C'est toi qui avais acheté la jument. Tu en achèteras une autre !... Je vois que tu as perdu le courage... Tu as besoin de te reposer. Mieux vaut aller t'asseoir !

Elle prit la main de son père et le conduisit à un

fauteuil. Il se laissa tomber sur le siège. Elle embrassa le vieux, tendrement, amoureusement, si amoureusement qu'elle regretta que ce ne fût le jeune homme de la route, lui caressa encore plus amoureusement le visage, joua avec sa chemise, sa moustache, ses cheveux, lui dit mille petites choses bonnes.

Cela tracassait plutôt Tonton Prévilus. Mais il n'avait pas la force de réagir. En lui une plaie se creusait, sans cesse plus profonde. Son visage ressemblait à celui d'un homme qui aurait reçu un coup sur la tête et qui, revenant chaque seconde un peu plus à lui, ressentirait mieux sa blessure. Et pourquoi toute cette souffrance ? Parce que était morte une jument ? Le contraste allait faire rire Marilisse, quand elle remarqua une larme dans les yeux de son père.

- Papa, tu n'as pas besoin de pleurer ! balbutia-t-elle.

Les larmes coulaient toujours. Il expliqua enfin :

- Marilisse, ce n'est pas la mort de la jument qui me fait pleurer, c'est autre chose...

- Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

- Rien ! Rien !

- Papa, tu n'as pas besoin de pleurer pour une jument qui est morte, insista encore Marilisse.

Le vieux Prévilus essuya une larme sur sa joue et il dit, les yeux fermés :

- Ce n'est pas la jument que je pleure ! Mais je vois que Christ nous punit.

Ce coup la frappa comme un pilon sur la tête. Elle observa son père, un de ces regards qui cherchent au-delà des paroles, et baissa un front lourd.

- Ne dis pas cela, papa. Nous n'avons point fait de mal ! Nous suivons la parole de Christ ! Nous n'avons jamais désobéi au pasteur Henri.

Ses larmes ruisselaient. Il se couvrit le visage des deux mains pour avouer enfin :

- Christ nous punit à cause de Prévilien qui ne veut pas se convertir.

Il ne retint pas ses sanglots... Il en était sûr : la vilaine conduite de Prévilien avait provoqué tout le mal. La mauvaise saison, le bas prix des denrées, la hausse de la toile

et du savon, la mort d'une vache, puis d'un jument, Prévilién était la cause de tout cela. Et il songeait aussi : « Pourquoi Dorismé, le fils de compère Ménélas, sitôt qu'il devint protestant, les maladies le tuèrent ? Pour quelle raison Alcibiade, ce jeune prêtre qui, à Saint-Michel, avait eu l'audace d'écraser les cruches et les « plantes-servies³⁰ » de son père, M. Sirius, se noya-t-il quelque temps après ? » Pourquoi, lui-même, Prévilius, sitôt qu'il se fit protestant, tous les malheurs se sont-ils acharnés contre lui ? Il a perdu son garçon Prévi, et il est devenu plus misérable. Il n'y avait pas que lui, c'était tout Diguaran qui était dans la misère depuis qu'il y avait des protestants, depuis qu'on avait rejeté les « loas » !...

Marilisse, plantée devant son père, le considérait avec attention, scrutait son visage, pleurait aussi, ne comprenait pas. Quelque chose lui mettait le cœur dans un étai. Elle ne put se supporter debout et tomba sur ses talons. Elle pleura plus abondamment encore que son père. Puis elle prit la main du vieillard et la caressa affectueusement. Elle ne pouvait pas aligner ses pensées. Elle songea : « Moi, je ferai que Prévilién se convertisse. »

Prévilius dit :

- Marilisse, ma fille, Grande Lésida est dans la case. Elle ne sait pas que j'ai pleuré. Ne lui dis rien. Ta mère et les enfants sont chez Sô-Mélie. Quand ils viendront, tu ne diras rien non plus. Je ne veux pas qu'on sache.

- Oui, papa, murmura-t-elle, en essuyant ses larmes du pan de sa robe.

Dehors, la nuit était déjà toute noire et dure, à faire mal aux yeux. La lune, à son quart, avait disparu derrière un banc de nuages, et le village était mort. On entendait pourtant un tambour lointain. On n'eût pas cru que des ténèbres si lourdes dussent bientôt se dissiper...

30. *Plantes-servies* : plantes utilisées pour les cérémonies du vaudou.

CHAPITRE DEUXIÈME

« **L'**HABITATION Cyrille » s'étendait à mi-chemin entre Saint-Michel et Diguaran, non loin de la Visite. Trente-deux carreaux de bonne terre entièrement en canne à sucre, sauf quelques lopins qu'avaient élus les bananes trop souvent chétives par ici à cause du manque d'eau, et le maïs où venait onduler le soleil roux. Il n'y avait pas de doute, Octave Cyrille avait très bien su mettre à profit la concession initiale de dix-huit carreaux dont il avait réclamé la saisie à la mort de son frère Bernard. Il y prospérait maintenant une importante guildive, au rendement moyen journalier de cent cinquante gallons d'alcool. Trois moulins, un à moteur, deux à bœufs, assuraient l'exploitation. Par des achats ou des confiscations successives, le planteur avait agrandi la propriété, toujours très bien tenue, avec une clôture de fil de fer haute, solide et propre qui la faisait remarquer, et la villa, une grande maison basse en bois et en maçonnerie recouverte d'une épaisse couche de peinture ocre, verte et rouge, était de belle apparence. Il est vrai qu'une rumeur, aussi indestructible dans toute la région que la langue volubile des femmes, les soirs de confidences, voulait qu'Octave ait aidé son frère Bernard à mourir, et que ce soit ainsi qu'il avait pu s'emparer de ces terres...

On prétendait même que Lys Cyrille, le cadet, avait alors failli tuer son aîné d'un coup de revolver. La présence de nombreux amis aurait empêché le malheur.

Maître Cyrille - c'était ainsi que les paysans nommaient le riche planteur - avait maintenant plus de soixante ans, mais pour le public, ses amis, ses enfants et jusque pour sa femme, il persistait à vouloir rester dans la cinquantaine. Long et fluët dans sa jeunesse et même après trente ans passés, il avait ensuite pris de l'ampleur, de l'embonpoint et des bourrelets de graisse derrière le cou. Cela était venu à mesure que s'étendait sa plantation, que sa distillerie emplissait les fûts, que les dollars et les gourdes s'entassaient dans ses malles (il disait n'avoir pas confiance en la Banque Nationale de la République d'Haïti, comme d'ailleurs en aucune autre banque), à mesure qu'il se sentait grandir en dignité. Désormais, à Saint-Michel, il était tenu dans la plus grande estime par tous les « gens de bien » : le député, le magistrat communal, les prêtres, les bonnes sœurs, le juge, les maîtres et maîtresses d'école, le pasteur protestant et le pasteur adventiste. Quoique sans chaleur pour les choses religieuses, il ne lui arrivait que pour des circonstances vraiment exceptionnelles de ne pas assister à la messe du dimanche et cela lui avait conquis définitivement l'admiration du curé. Octave Cyrille était vraiment le seul homme de la région dont la bonne « société » ne dît aucun mal. Quand il passait dans les rues, de sa démarche lente et assurée, pointant majestueusement le sol de sa canne, les gens, même plus âgés que lui, le saluaient avec une déférence qui lui allait droit au cœur.

- Bonjour, maître Cyrille, disait-on, en inclinant la tête. Comment allez-vous ? Et Madame ? Et les affaires ?

Il répondait presque sans ouvrir la bouche, avec un petit sourire condescendant qui était plutôt une grimace :

- Ça va bien ! Ça va bien ! Et vous, mes amis ?

La guildive lui prenait toutes ses minutes. Il avait la conscience absolument perdue dans ses affaires, comme de l'eau jetée dans un fleuve. Il ne fallait pas parler à Octave Cyrille d'autre chose que du prix du gallon de clairin, de celui du « tafia », de la paresse et de la mauvaise foi des paysans, de la sécheresse, de la pluie, de la mauvaise ou de la bonne récolte et surtout de Jean,

son fils, qui achevait ses classes à Port-au-Prince. Toute autre conversation l'ennuyait ou l'irritait. Il acceptait aussi qu'on l'entretienne de femmes et de chevaux. Il n'avait pas d'autres relations avec le reste du monde. Quant à la politique, il n'en voulait absolument rien connaître, il en avait une peur superstitieuse. Il croyait parfaitement dire, lorsqu'il affirmait d'un ton à faire valoir sa grande expérience des hommes et des choses de ce pays d'Haïti : « Pour moi, si on le veut, on peut mettre un chien à la Présidence de la République. Peu m'importe, pourvu qu'on me laisse travailler tranquillement le petit bout de terre que le Bon Dieu m'a donné !... »

En cours de semaine, lorsqu'il fallait être à la guilde, il se trouvait à son goût dans un pantalon et une blouse de grosse toile bleue, qui le faisaient ressembler à un paysan, à cela près qu'il portait une paire de chaussures jaunes, comme celles des soldats de la Garde d'Haïti. Si une paire était usée, il la remplaçait invariablement par une autre de la même sorte. Mais les dimanches et jours fériés, s'il se montrait à Saint-Michel, c'était de bon kaki blanc qu'il se vêtait et ses chaussures étaient de qualité. Il dédaignait, avec une constance vraiment superstitieuse, les souliers meilleur marché fabriqués dans le pays. Non pas que dépenser fût pour lui chose légère, puisque Jean, son fils préféré, le brillant étudiant, sa joie et son orgueil, se voyait parfois obligé de le presser pour obtenir sa pension ! Il s'agissait plutôt d'une vieille habitude de maniaque que nulle explication n'éclaircirait tout à fait. Il serait superflu de dire qu'il tenait l'alcool et le jeu pour des vices à mériter l'enfer. Il hochait mélancoliquement la tête et se moquait de la bêtise humaine à la seule idée que des êtres doués de raison dissipaient leur argent dans la fumée des cigares ou des cigarettes. Une vérité évidente pour lui était qu'il ne fallait pas être charitable, car, si un homme a faim, c'est que Dieu l'a voulu ainsi. Seules les femmes pouvaient avoir du succès auprès de sa bourse. Malgré l'âge, il entretenait une maîtresse dans chaque coin du plateau. A vrai dire, il ne donnait pas grand-chose à ces malheureuses, sauf à deux d'entre elles qui lui plaisaient particulièrement. Les

autres devaient se contenter chaque semaine de quelque dix gourdes et de quelques petites faveurs, et elles étaient satisfaites. Mme Cyrille n'ignorait pas ces choses, mais elle avait enfin compris que sa jalousie et ses colères n'aboutiraient à rien, sinon à miner sa faible santé ou encore pouvaient entraîner un bien regrettable divorce. C'était une petite femme mince, maintenant dans la cinquantaine, avec une moue dédaigneuse. Elle savait lire et écrire et soignait méticuleusement son aspect. Sa plus grande affection n'allait pas, comme celle d'Octave, à son fils Jean, mais à Solange, sa fille aînée. Solange était belle et avait fait ses classes à la capitale, jusqu'au baccalauréat première partie. Mais elle ne se marierait sûrement jamais, car elle avait déjà dépassé la trentaine et il se répétait que lorsqu'elle allait à Port-au-Prince, elle se donnait aux jeunes gens à cheveux soyeux. Ce n'était peut-être là qu'un raconter. Une chose cependant était acquise : elle ne voyageait jamais en compagnie de son père ni de sa mère. Elle eût préféré mourir que de présenter à ses amis ces personnages de gros style. Quant au plus jeune enfant, Lucien, un petit de six ans, beaucoup le vantaient pour sa gentillesse et sa beauté. Il avait pourtant toujours de grosses injures à la bouche, même à l'adresse des grandes personnes, même à l'adresse de sa mère, et des coups de pied pour les domestiques. L'un des fils naturels d'Octave Cyrille avait dû s'enrôler dans la Garde d'Haïti. Un autre était parti pour Cuba, d'où l'on avait appris sa mort dans un accident d'auto. Un autre encore était à Saint-Michel, propriétaire d'un petit commerce de tissus. Il y avait aussi une fille naturelle qui vivait aux Gonaïves en union libre, avec un haut personnage de l'administration. Il eût fallu mentionner encore les sept ou huit enfants issus de paysannes, demeurés absolument paysans, et qui n'avaient presque jamais rien reçu de leur père. De ceux-ci, personne n'eût jamais osé parler au planteur, et eux-mêmes, bambins encore, savaient, vaguement, qu'ils avaient un père qui était riche, riche, avec des terres et une grande guildive, ce qui occupait leurs petites imaginations fantastiquement. « Grand-mère ! Grand-mère ! demandaient-ils parfois à la bonne

vieille femme, qui, allongée sur sa natte, fumait sa pipe en songeant, quand est-ce que tu nous emmèneras voir papa Cyrille ? »

Cyrille était un personnage qui vraiment en imposait. Il avait la tête, les mains, les pieds énormes. Seuls les yeux étaient petits et luisaient, attentifs, dans la graisse, derrière des lunettes d'écaille. Un front large et intelligent, maintenant parcouru de rides profondes, un nez épaté, des pommettes saillantes à la mongole, la lèvre inférieure grosse et tombante, le torse, les bras courts et puissants encore, de gros doigts noueux, le costume mal fait et presque toujours mis avec négligence. Avec cela, un personnage aux gestes sans souplesse et même pleins de gaucherie. Tout en lui, qui n'avait évidemment pas appris les bonnes manières, annonçait, du plus loin qu'il venait, le paysan, mais avec, quand même, un air de maître. Octave Cyrille était vraiment un seigneur de la terre. On lui avait dit que les capitalistes avaient tous un gros ventre, et ça l'avait décidé à ne prendre ni drogues ni capsules pour maigrir.

Malgré son âge avancé, il ne redoutait pas la fatigue. Il contrôlait avec la plus grande minutie la marche de l'entreprise, le rendement de ses salariés. Il aidait parfois lui-même à soulever de très lourdes charges. Il se levait dès six heures du matin, poursuivait le travail jusqu'au coucher du soleil et, quand c'était un samedi, jusque fort tard dans la nuit. Il est vrai que les employés de la guildive, eux, ne s'arrêtaient pas du tout. Ils étaient à la tâche vingt-quatre heures par jour, sauf quelque court repos, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre, au gré des circonstances. Sous sa moustiquaire, Octave Cyrille entendait leurs airs enroués qui montaient, solitaires comme un chant de veille, dans la nuit silencieuse, jusqu'aux quatre coins du monde...

*
**

Lorsqu'il eut passé la barrière des Cyrille, Prévilien s'engouffra dans une allée bordée de canne à sucre. Le soleil était haut déjà. Au fond, à la villa, une voix chantait. Il la reconnut : c'était la radio de compère Octave Cyrille, « l'audio », comme, à Diguaran, on la connaissait. Prévilien le savait, dans cette boîte-là, c'était un petit « zombi » qui parlait. L'autre jour, il en a fermement discuté, avec son père et Grandè Lésida qui, eux, affirmaient que c'était plutôt un petit blanc.

Jean Cyrille suivait un air de Strauss, *le Beau Danube bleu*. Il était en pyjama. Il entendit des pas devant la porte. Il leva les yeux et vit le paysan. Prévilien était tout à coup heureux :

- Bonjour, maître ! Que je suis content de vous voir. Bon, maintenant nous avons le temps de parler ! L'autre jour, à la « cérémonie », ce n'était pas moi qui étais là, c'était « Ogoun ». Que vous avez grandi ! Que vous avez grossi ! Où étiez-vous comme ça ? Vous avez passé deux ans sans venir à Diguaran !

Il parlait d'abondance, emporté par sa joie. Jean souffrait cependant de ne pouvoir écouter la musique. On lui avait volé sa liberté.

Prévilien s'élançait pourtant :

- Mais que monsieur Jean a grandi ! Bon ! on me dit que vous vous faites docteur ! C'est bon, je suis content ! Quand je serai malade, j'aurai un docteur pour me soigner.

Jean Cyrille eût voulu écarter le trouble-fête, mais consentant difficilement à faire de la peine aux humbles, surtout aux plus humbles, il écoutait Prévilien avec un plaisir apparent, qui devenait d'ailleurs sans cesse plus réel. Il avait encore dans sa main la main qu'on lui avait présentée. Il demanda :

- Eh bien ! comment êtes-vous, Prévilien ? Et la santé ? Et votre femme ? L'autre jour, j'ai été voir Tonton Prévilus. Il m'a donné de vos nouvelles, il m'a dit que vous étiez marié, maintenant...

Prévilien riait éperdument. Il avait enfin lâché la main de Jean Cyrille. Il s'écria :

- Ah ! monsieur Jean, vous ne savez pas ce que je subis avec mon père et ma mère ! C'est pour leur faire plaisir que je me suis marié ! Toute la sainte journée ils me déclarent que je dois me faire protestant ! Moi, je ne les écoute pas. Je n'ai pas perdu la tête, je n'ai pas besoin que des malheurs m'arrivent !

Prévilien déposa sa machette. Il voulait dire toute sa joie. Il se mit à danser, à pirouetter, à tourner comme un fou. Solange, qui entendait les bruits, parut et se mit en colère.

- Mais, Jean, proféra-t-elle, demande donc à cet imbécile de cesser ses niaiseries ! On en a assez ! Comment peux-tu supporter que Prévilien vienne faire des grimaces devant la porte ?

- Cela m'amuse, chère sœur, répondit Jean Cyrille.

Prévilien s'immobilisa et dit, humilié :

- Bonjour, mademoiselle Solange ! Je vous dis bonjour !... Seulement je ne voulais pas vous manquer d'égards. C'est parce que je suis content de voir Monsieur Jean.

Il dévisageait toujours la mademoiselle.

- Monsieur Jean, fit-il encore, vous êtes devenu un beau garçon. Vous êtes resté toujours le même, gentil, bien élevé ! Je souhaite que vous choisissiez une belle petite femme pour vous marier ! Pas dans Diguaran, ni à Saint-Michel, non, mais à Port-au-Prince, la capitale. Et je souhaite aussi que la vie soit belle pour vous !

Le jeune homme écoutait avec un franc sourire. Et voici que pour lui rien ne comptait plus face à ce paysan aussi pauvre qu'inculte, mais dont la profonde affection se révélait, une fois encore, vive comme un coup de lumière.

Octave Cyrille parut. Il traversait la chambre pour aller aux moulins qui, devant, dans la cour, grinçaient.

- Bonjour, maître, fit Prévilien en portant la main à son chapeau.

- Bonjour ! répondit le planteur entre ses dents.

- J'avais besoin de vous, maître !

Octave Cyrille s'éloignait. Il s'arrêta :

- Pourquoi ?

Prévilien se rapprocha du planteur.

- Une gourde que je voulais vous demander de me prêter ! Depuis trois jours, papa souffre trop des douleurs du bras. Je voudrais acheter un peu de térébenthine. La « cérémonie » de l'autre jour m'a pris tout mon argent. Vous savez que je vous paierai... Je ne travaille pas aujourd'hui chez vous, c'est vrai, mais je sais qu'avant longtemps vous m'appellerez ! J'avais dit à Plaisimond de vous demander une gourde en emprunt, mais il m'a appris qu'il vous devait déjà.

Le planteur écoutait sans un geste, les yeux sur Prévilien. Le visage était de roche. Jean Cyrille était revenu à la radio. Il écoutait alors un « blues » américain qui lui plaisait, *Sweet Mama*.

Octave Cyrille répondit d'une petite voix sèche, du fond de la gorge :

- Hé ! il n'y a pas d'argent ! Les affaires sont mauvaises !

- Maître, si vous me prêtiez la gourde, je vous la remettrais ! Vous n'avez pas besoin de craindre !

- Bon, je te prête cinquante centimes, c'est tout ce que je puis faire pour toi. Seulement n'oublie pas de me les rendre.

Il tira de son gousset une pièce de cinquante centimes et la tendit au paysan qui la prit. Prévilien n'était pas satisfait. Son visage subitement fermé disait son désappointement. Octave Cyrille, en s'éloignant, l'entendit le remercier :

- Merci, maître... Je ne garderai pas votre argent. Merci, maître ! Je ne tarderai pas...

*
**

Il se rendit aussitôt au bourg pour acheter le médicament qu'il rapporta à son père. Il faisait très chaud cet après-midi-là, malgré la brise légère. Dans son fauteuil, le vieux Prévilus songeait aux misères inéluctables, nécessaires ici-bas, au peu de prix de la vie, à la vanité des biens de la terre. Prévilien était heureux de pouvoir soulager son père et son sourire était bon. Près de la chau-

mière d'où montait une petite fumée, Madan Prévilus et Grande Lésida préparaient le grain à coups de pilon. Plus loin, Marilisse faisait la lessive, dans une gamelle¹. Les enfants, très sales, repoussaient un âne qui avait franchi la clôture.

- Voici Prévilien ! Voici Prévilien ! crièrent les petits.

Ils s'agrippaient fébrilement au frère aîné en tirant, sans ménagements, sur son pantalon et sur sa chemise.

- Mon frère, donne-nous cinq centimes !

Prévilien leur remit cinq centimes pour eux trois. Ils poussèrent des cris d'allégresse. Au spectacle de ses rejetons réunis dans la joie, Prévilus ne put s'empêcher de songer à ses deux grands garçons disparus, l'un il y avait deux longues années déjà, l'autre trois mois après qu'il s'était fait protestant. D'autres enfants encore étaient morts, mais trop jeunes pour qu'il eût le temps d'y être attaché. Et il se dit aussi : « Maintenant ils sont dans l'autre monde. Ils ne subissent pas comme nous la maladie et les souffrances. Ils n'ont pas besoin des biens de la terre. »

- Eh ! papa, comment ça va ? demanda Prévilien.

- Ah ! Prévilien, mon enfant, fit le père, les douleurs ne me quittent pas. Je ne puis rien faire. Je suis obligé de rester cloué à une chaise ! Toute cette nuit je n'ai pas fermé les yeux. J'ai souffert comme le diable. Je suais ! Je suais !... Grâce à Dieu, les douleurs me laissent quelque répit depuis ce matin. Mais enfin il faut souffrir pour Christ, puisque lui-même, qui était Dieu, il a souffert pour nous ! On le crucifia ! On lui donna du vinaigre à boire ! La Bible le dit ! N'oublie pas cela, Prévilien. C'est moi ton père qui te parle. Le pasteur Henri m'a donné la lumière... Comment va compère Cyrille ? C'est un si bon garçon. Il n'y en a pas comme ça, non !

- Je t'apporte un peu de térébenthine, répondit Prévilien.

Il tira de sa poche une petite bouteille et la tendit au vieillard qui s'en empara aussitôt.

1. Auge en bois.

- C'est maître Cyrille qui m'a prêté de l'argent pour acheter la térébenthine... Oh ! oh ! Jean, le fils de maître Cyrille, est venu ! Il m'a dit, comme ça, qu'il se faisait docteur. Il m'a dit qu'il était venu ici l'autre jour. Ce jeune homme-là, lui, il est vraiment gentil. J'aimerais le voir devenir un grand nègre.

- Ah ! ça, oui !... acquiesça Tonton Prévilus, car compère Cyrille est un sauveur pour nous ; Christ le bénira, ce garçon !

Marilisse continuait sa lessive. Mais pourquoi, chez elle, par instants, ce sourire heureux ? Madan Prévilus et Grande Lésida s'occupaient toujours à leur même tâche. Les enfants jouaient maintenant au cheval de bois de balai. Ils couraient l'un après l'autre, de toutes leurs petites forces, un manche à balai entre les cuisses, faisant et refaisant sans cesse le tour de la chaumière. Personne, sauf Tonton Prévilus et les petits, n'avait paru se soucier de Prévilien. Marilisse était toujours à sa lessive et à ses rêveries. Grande Lésida était assise sur une petite chaise basse, fumant sa pipe et paraissant songer elle aussi, la mine nouée. Il s'excusa auprès du malade et se dirigea vers sa mère :

- Maman, pourquoi tu ne me dis pas une seule parole et tu fais comme si tu ne m'avais pas vu ? Quant à grand-mère Lésida, qu'est-ce qu'elle a ? Depuis mon arrivée, elle s'est mise à bouder. Mais, et toi et grand-mère, vous savez que je vous aime beaucoup, beaucoup ! Je sais pourquoi tu n'es pas contente avec moi : c'est parce que j'ai offert l'autre jour un « service » et que je ne veux pas me faire protestant. Mais, maman !

Il voulut embrasser Grande Lésida, mais elle le repoussa violemment. Tonton Prévilus, de son fauteuil, suivait le conflit, le visage mauvais. Bien sûr qu'il approuvait sa femme et Grande Lésida. Marilisse, elle, levait la tête et souriait.

- Retire-toi de moi, Satan, proféra Grande Lésida. C'est ainsi que le Christ te maudira le jour du Jugement dernier !

- Mais, grand-mère, répliqua Prévilién, je l'ai dit à tout le monde déjà ; un jour, je me ferai protestant. Tu m'avais demandé de me marier. Je t'ai écoutée ! Pourquoi me repousses-tu comme ça ? Mais le « service » que j'ai offert l'autre jour, Maîtresse a dit qu'elle n'en était pas satisfaite et que je devais ajouter quelque chose. Je ne veux pas que des malheurs tombent sur moi ! Après que je me serai dégagé de mes devoirs, je me ferai protestant, je te donnerai satisfaction...

Madan Prévilus et Grande Lésida plissaient le front et semblaient, avec une moue incrédule, se gausser des racontars de Prévilién. Elles ne répondirent même pas. Prévilién dut renchérir :

- Vous oubliez ce qui est arrivé à Ti-Jean, le fils de compère Danis ! Il avait fait des promesses. Et puis il ne les a pas tenues. Mais le malheur est tombé sur lui et tout le monde voit clair que c'est une punition. Il travaillait dans un magasin au bourg. Les autres employés se sont mis à le persécuter. On lui a fait perdre son « bon ange ». On lui a envoyé quatre démons dans la tête ! Un moment il était bien, un autre moment les démons le reprenaient. Personne n'a pu le guérir. Pas même les prêtres n'ont pu retirer les démons de sa tête. Le malheureux a souffert. Il a souffert, et puis il est mort. Voulez-vous qu'un malheur pareil m'arrive ?

- Prévilién ne veut rien entendre, s'écria Marilisse interrompant sa lessive. C'est un saint Thomas ! Tout le temps qu'il ne voit pas, il ne croit pas !

Prévilién se rabattit alors sur son père.

- Papa, on m'agace. On fera que je ne reviendrai jamais plus ici ! Où est Plaisimond ?

- Plaisimond, lui, est un bon enfant, répondit Tonton Prévilus en fronçant les sourcils. Tu sais que ces jours-ci il travaille chez compère Cyrille. C'est lui qui est tout pour moi. Si le Bon Dieu me l'enlève, je mourrai moi aussi. Quant à toi, tu es le démon ! Tu m'apportes un peu de térébenthine, je suis content. Mais tout ce que nous subissons c'est à cause de toi, Dieu nous punit à cause de toi !

- Alors, papa, tous les malheurs qu'il y a, tu diras que c'est à cause de moi ! Papa, tu me fais souffrir ! Mieux vaut laisser ça ! J'ai une petite route à faire, mais n'oublie pas de te frictionner très bien ce soir avec la térébenthine.

Il venait de se souvenir que Soirine, sa maîtresse, l'attendait. Il y avait deux années et plus qu'il avait volé Soirine à un autre homme et, malgré son mariage avec Asséfie, Soirine lui était restée attachée. Dans la propre habitation du père de cette femme, pas loin, il avait élevé pour elle une gentille case. Il a deux carreaux de terre. De plus, parfois, il travaille chez compère Octave Cyrille ou d'autres planteurs, pour trente centimes par jour. Cela doit bien suffire à l'entretien des deux femmes. On ne cessait de rapporter à Madan Prévilien que Soirine allait chez les « hougans » pour la faire périr. Mais elle-même disait ne s'inquiéter de rien, se sachant protégée, pleinement confiante en le « loa » qu'elle avait dans sa tête. Car c'était une femme très paisible qui semblait ne tenir aucun compte des provocations quand, par exemple, Soirine la rencontrait sur la grand-route ou à une « cérémonie² ». Elle n'adressait de reproches à son mari que lorsque celui-ci, de toute évidence, avait porté presque toute sa paie à Soirine.

Prévilien se retourna vers Marilisse :

- Bon, Marilisse, dit-il, je suis bien pressé, mais j'étais venu pour une autre chose aussi, cet après-midi. J'ai entendu une bonne nouvelle pour toi ! On me dit que tu as un petit amoureux au bourg. J'ai un ami qui m'a confié qu'il t'a vue causer trois fois avec lui. Une fois, c'était au marché. S'il t'aime, s'il veut faire affaire avec toi, je serai bien content, car c'est un homme éclairé. Il te louera une bonne chambre. Tu vivras avec lui, tu auras des souliers, des chemises et des robes. Tu as de la chance ! Tu vois, j'avais bien raison de ne pas accepter cette affaire de Massillon. Massillon est plus pauvre que moi. Qu'est-ce qu'il pouvait faire pour toi ?

Et comme Marilisse écoutait d'un air qui n'approuvait pas, Prévilien insista.

2. Service religieux du culte vaudou.

- Oui, chère sœur, cet homme qui s'appelle Massillon n'a même pas un pantalon. L'autre jour, c'est Ti-Mouché qui lui en a donné un. Oui, Marilisse, je suis bien content de l'autre affaire. N'hésite pas. Seulement ne laisse pas savoir cela à mon père. Il préférerait te voir te marier avec un vieux pauvre, plutôt que tu réalises une bonne affaire.

Marilisse boudait maintenant. Mais Prévilien, qui connaissait le cœur des femmes, déjà se sentait vainqueur. Il se complaisait à l'idée que sa petite sœur deviendrait la maîtresse d'un jeune homme de la ville, bien habillé, qui porte un chapeau de laine, des souliers, sait lire et parler français. Et il avait repris son sermon quand Marilisse l'interrompit :

- Mon cher, tu es mon frère, c'est vrai. Mais il faut que je te fasse comprendre une chose. J'ai reçu de l'éducation. C'est au bourg, chez un pasteur, qu'on m'a élevée ! On m'emmenait à l'école. Dès que j'avais fini mon travail, c'était le chemin de l'école que je prenais ! Et si je ne puis faire une lettre, du moins, si je prends une Bible, je comprends quelque chose. Mon papa n'est pas un catholique. C'est un protestant qu'il est ! Il n'est pas dans les bêtises !

Le ton montait avec les paroles. Prévilien écoutait en baissant la tête, sans un mot, un instant désespéré.

- Mon papa m'a élevée, continua la fille. Il a mis de la lumière dans ma tête. Jamais je ne lui ferai de la peine. Bon Dieu a dit que c'est le mariage qu'il faut ! Tout le temps qu'une femme n'est pas mariée, elle n'a pas le droit de vivre avec un homme. Et si une personne vit dans le péché, quand elle sera morte, elle le regrettera !

Mais ici l'accent devint soudain moins sévère.

- En vérité, Prévilien, chaque jour je prie pour toi. Que je serais contente si tu sortais du péché, si tu abandonnais cette Soirine et aussi les « loas » ! Ta « cérémonie » du mois dernier a été un coup de poignard dans mon cœur ! Et puis, ce jeune homme-là, dont tu parles, je ne le connais pas. Alors, ce petit jeune homme, c'est moi qu'il verrait ? Où est-ce qu'il laisserait les femmes du bourg ? Le bourg est plein de femmes !

Mais, soudain, la colère sembla gonfler dans sa gorge.

- Mon cher, tu es mon frère, c'est vrai. Mais si tu ne veux pas que je te déteste, ne me parle plus jamais de cette histoire !

Il tenta quand même de s'expliquer, de s'excuser.

- On m'a dit cela, je croyais que c'était vrai.

Marilisse lâcha un grand rire, ce qui fit dire à Madan Prévilus et à Tonton Prévilus : « Mais qu'est-ce qu'ils se racontent comme ça de si intéressant depuis tout ce temps ? »

Alors Marilisse demanda avec, soudain, un petit sourire :

- Prévilien, qui t'a raconté cette histoire ?

- Non, je ne te dirai pas. Tu me mettrais dans des querelles.

Elle n'abandonna point :

- Tu vois, le Bon Dieu dit qu'il ne faut pas faire de serments ! Mais je te jure sur ma première communion, si tu m'avoues qui t'a raconté cela, jamais je ne le répéterai ! Et puis, d'ailleurs, je suis ta sœur. Je n'ai pas d'intérêt à te voir dans des querelles. Tu peux me le dire, Prévilien ! Tu peux me le dire !

Elle prenait un air sérieux, mais Prévilien n'était pas convaincu. Il ne céda point.

- Je ne te dirai pas. Mais, si ce n'est pas vrai, je saurai. Si c'est vrai, même si en sortant d'ici je tombe mort, les fourmis m'apporteront les nouvelles.

Cette fois, elle eut un petit sourire heureux.

- Eh bien ! puisque tu es là, tu verras. D'ailleurs, je sais : c'est Massillon qui t'a parlé !

Prévilien, un instant indécis, reprit son assurance. Il n'avait pas inventé l'histoire et personne n'avait osé lui mentir sans raison.

- Mais je ne suis même pas bien avec Massillon, soutint-il. Tu sais que ce n'est pas d'aujourd'hui que lui et moi nous sommes ennemis. Ce n'est pas Massillon, c'est une autre personne qui m'a dit cela !

Elle fit reluire plus intensément ses yeux, sourit même dans sa joie.

- Alors, réponds-moi, si tu es franc...

- Bon ! je vais te dire. C'est Dérilus qui me l'a dit. Marilisse se tint les côtes pour mieux rire. Elle suspendit sa lessive.

- Bon ! Prévilien, mon frère, tu veux me faire croire que tu ne comprends pas que c'est Massillon qui a dit cela à Dérilus ! Hé ! tu ne sais pas comme ces deux compères sont bien ensemble. Ce sont les deux meilleurs amis qu'il y ait sur la terre de Dieu ! L'un met son manger dans la bouche de l'autre !

- Oui, c'est possible, mais si Massillon lui-même ne savait pas quelque chose, comment pourrait-il parler ? C'est sûr qu'il a vu ! Ou bien on lui a dit... Il y a quelque chose.

Elle hocha la tête, moqueuse, mais dans le rire qu'elle ne put contenir, se donnait son cœur. Elle rétorqua pourtant :

- Massillon a une rage. Il a vu que je n'ai pas voulu de lui. Il cherche un moyen pour me nuire, pour que mon père me batte.

Puis, après un moment de réflexion :

- Ma religion ne me permet pas !

- Hum ! fit Prévilien. Je ne te crois pas, Marilisse. Tu pourrais bien me parler. Tu sais que tu peux bien te confier à moi. Tu sais bien que je n'irai pas le répéter à Tonton Prévilus. Je vois dans tes yeux que c'est vrai.

- Bon, oui, Prévilien. C'est vrai puisque tu le veux. Je t'ai dit non. Tu dis oui. Qu'est-ce que j'y peux ? Je n'ai pas peur de toi. Si c'était vrai, je ne te le cacherais pas ! Je suis une grande personne, maintenant ! Ce que je veux, c'est ce que je fais...

Prévilien hocha la tête.

- Eh bien ! puisque tu me dis que ce n'est pas vrai, je te crois, se résigna-t-il.

Il se souvint tout à coup de Soirine.

- Je suis pressé. Je suis resté trop longtemps déjà. Je m'en vais.

Il tendit la main à sa sœur et la quitta.

Quand il revint vers Madan Prévilus et vers son père pour annoncer son départ, on le reçut avec hostilité. On

prit comme une injure la main qu'il présentait. Il partit. Marilisse l'avait bien déçu. Cela avait été une si grande pensée : être le beau-frère d'un élégant petit jeune homme bien habillé, qui a de l'argent et sait parler français !... Cependant, il n'était pas tout à fait sûr de sa malchance. Il gardait une petite flamme d'espoir.

Les paroles de Prévilién avaient résonné gaiement en elle, comme si elles avaient comblé une attente. Elle avait eu, en vérité, du mal à déguiser son sentiment. C'est que depuis sa première rencontre, voilà près de deux mois déjà, avec Simon Mareu, elle enfourchait plus souvent son âne pour descendre au bourg.

A deux ou trois reprises déjà, ils s'étaient ménagé des rendez-vous, seuls, dans le secret des jardins. Aussi Tonton Prévilius admirait sa fille d'être devenue plus laborieuse. Mais, malgré ces rendez-vous, elle se refusait toujours. Chaque fois que le jeune homme s'avavançait, heureux, pour la prendre entre ses bras, elle lui échappait en se mettant à courir, en tremblant, à travers champs. De la sorte, ces rendez-vous ne s'étaient traduits jusqu'ici que par les vaines supplications du jeune homme. La dernière fois, Simon Mareu avait promis :

- Si tu acceptes, chérie, je te louerai une chambre. Je travaille ! Tu ne sais pas que je suis professeur d'école. Je gagne beaucoup d'argent. Je te donnerai des robes. Je te donnerai des souliers, tout ce que tu voudras !

Aussi, cet après-midi-là, regardant son frère s'éloigner, elle n'avait que trouble en elle-même. Elle songeait : « Je ne puis faire cette chose que Prévilién me conseille, il y a du danger ! Ma religion ne me le permet pas. Vous voyez bien que Prévilién, c'est le diable ! Il ne veut pas se convertir. Christ me punirait. Papa me jetterait sa malédiction ! Non ! Non ! ça, c'est le mal... J'aurais mieux fait d'épouser Massillon !... » Mais un rêve la rendit à Simon Mareu qui était beau, bien habillé ; qui, si elle le voulait, lui louerait une petite chambre, lui donnerait de belles robes, des anneaux, des souliers. Elle eut une vision délicieuse : Simon Mareu l'allongeait sur l'herbe et l'étreignait. Elle frissonna...

Maintenant, l'aube promène sur Diguaran sa pâle lueur. Le soleil, qu'on devine, est loin encore. Les étoiles s'évanouissent dans le ciel d'un bleu embrumé. Un croissant de lune jaune-gris regarde. Jusqu'à présent, les oiseaux n'ont pas de chant dans leur gorge. On entend le seul clairon des coqs. Le plateau sommeille, alangui. Le vent glacé hurle sur l'éparpillement des cases qui se recueillent, froides comme des tombes...

Cependant, chez compère Octave Cyrille les travailleurs affluent déjà. Ils surgissent des huttes avoisinantes, par grappes. Trente carreaux de terre alimentent la guildive et, pour enlever tant de cannes, il faut beaucoup de machettes. Ils sont quarante, cinquante, groupés derrière la villa, près d'un grand tamarinier. En attendant le signal de compère Altidor, le « gérant³ » de la ferme, ils bavardent en liberté. Celui-ci dit que la semaine dernière on lui a volé une poule ; cet autre raconte une histoire de loup-garou ; cet autre encore affirme avec maint serment, en agitant sa machette et frappant des pieds, qu'il est l'homme le plus brave de ce pays d'Haïti-Thomas⁴, que nul ne peut se battre avec lui.

M. Octave Cyrille est un homme d'ordre. Chaque matin, il fait procéder à un contrôle. De cette façon, si un travailleur a quelques moments de retard, il ne touchera que la moitié du salaire, quinze centimes.

Altidor arrive au milieu du groupe. Des travailleurs peuvent n'être pas venus encore. Il ne sait pas lire, mais il se souvient de chaque nom.

- Plaisimond ?
- Me voici.
- Aristomène ?
- Vous savez que je dois être là, compère Altidor.
- Sulfida ?
- C'est moi, compère, qui suis venue la première.
- Ti Mouché ?

3. Celui qui est responsable du jardin.

4. On dit Haïti-Thomas, comme on dit John Bull pour la Grande-Bretagne.

Des voix répondirent :

- Il est venu ! Mais il est entré dans le jardin...

Altidor continue le dénombrement :

- Prévilien ?

- Je suis là, compère. Je ne suis jamais en retard !

- Céramise ?

Céramise est absente. Aristomène, son homme, répond pour elle :

- Hier, madame est sortie de son travail. La nuit, elle a eu les tranchées, elle m'a donné un gros garçon ! C'est grâce à Dieu qu'elle n'a pas fait l'enfant au milieu du jardin. La semaine prochaine, elle sera sur ses pieds. Vous la verrez, compère !

- Célestina ?

- Présente !

- Massillon ?

- Je suis là. Vous savez que c'est moi qui dois toujours ouvrir la barrière.

- Tous les gens sont là ?

- Nous sommes tous là, crient toutes les voix.

Altidor précise :

- Bon, messieurs ! Alors c'est Céramise seulement qui n'est pas venue aujourd'hui ? Vous pouvez commencer le travail.

Machette en main, ils s'enfoncent parmi les cannes en chantant. Une lueur blanchit les arbres et le ciel. Mais le soleil n'est pas venu encore. La brise est froide. Dans les arbres, les oiseaux chantent la beauté du monde.

M. Octave Cyrille se réveille. Il s'assoit sur le bord du lit. Il bâille très largement, s'étire, puis s'essuie les yeux. Déjà les moulins bavent du jus. Au jardin déjà la canne s'enlève. On attend le soleil. Hier soir, M. Octave Cyrille s'était souvenu de faire le signe de la croix. Mais ce matin il l'oublie. Et il songe :

« Dans cinq ans, mon fils sera docteur... Si je trouvais un bon petit jeune homme, un avocat ou un médecin par exemple, pour marier ma fille Solange, que je serais content et je me résignerais à dépenser ! Si, demain, Octavius Solon ne vient pas me payer, je l'assigne. Hier,

je n'ai pas fait assez de clairin. Jean est un bon enfant, mais il y a une chose que je n'aime pas avec lui : il manque de prétentions. Il met tout le monde sur le même pied. Il fréquente des gens qui ne sont pas du même rang que lui. »

Un jour, ayant trouvé par hasard dans un livre un carnet de son fils, le planteur en a feuilleté les pages et il y a découvert des choses qui l'inquiétèrent :

« J'en ai assez de ce monde où l'ordre ne se conçoit que comme la plus cruelle oppression de la majorité... »

« Je n'accuse personne en particulier. Ce que je condamne, c'est le code civil : si je possédais une grande industrie, je serais bien, moi aussi, un exploiteur... »

« Dès qu'ils sont dans la légalité, ils croient être dans la justice. Légalité criminelle. Code de brigands... »

« Pauvres paysans haïtiens, écrasés sous leur misère et leur mysticisme, leur mysticisme et leur misère, comme sous une lourde botte ! »

Octave Cyrille avala la tasse de café que venait de lui servir la petite domestique. Ensuite, il parut à la fenêtre du balcon.

- Hé ! Altidor, écoutez donc, s'écria-t-il, tous les gens sont là ? Tu ne l'ignores pas, si un homme est en retard, même s'il vient à présent, samedi c'est la moitié de la journée seulement qui lui sera payée. Tu connais les règlements.

Le planteur distribua, ce n'était cependant pas son genre, de petits sourires de satisfaction. Et l'orgueil le souleva comme s'il était le président de la République. Il resta un moment à observer le travail. Torse nu, le dos gras de sueur sous la torche qui maintenant brûle au ras du morne, les hommes frappent parmi les cannes, et les cannes chavirent avec bruit, comme quand il pleut. Le son des machettes prolonge le « han » des poitrines. Les hommes frappent sans répit. La plante de leurs pieds nus écrase les piquants. Leurs pantalons, ces haillons sordides, se déchirent encore aux branches.

Une voix monte :

- *Voyé Yvonne allé*

Albert ô : voyé Yvonne allé⁵

Toutes les voix entonnent le refrain.

- *Yvonne volé trois sacs, voyé l'allé, oh⁶ !*

On chante, on chante !... Parmi la peine, la chanson. Les couplets se répondent. Là-bas, la guildive fume. La canne est partie en abondance vers les moulins qui tournent sous l'effort patient des bœufs ou du moteur. Massillon, lui, est exténué, au bout de sa résistance, comme une case trop vieille qui brusquement s'affale. Il s'arrête un instant. Depuis trois heures déjà, il s'épuise. De la main il rejette la sueur de son front. S'il a consenti à travailler au même endroit que Prévilien, en vérité c'est que le besoin l'y contraignait. Tout à l'heure, Prévilien lui a fait une grimace. Il a faim. Il lui faudrait refaire ses forces. Ce matin, on n'avait rien à la maison, pas même un petit morceau de rapadou⁷. D'ailleurs, s'il y avait eu quelque chose, c'eût été pour Thanise, sa femme, sa compagne de labeur. Thanise est enceinte, à sa septième lune. Elle travaille à la guildive. De l'aube à la nuit, de grands bidons de jus de canne ou d'eau lui pèsent sur la tête. A Massillon, une mangue suffira. Il va au manguier. Il y envoie des pierres. Un fruit tombe et un autre, d'autres encore. Il est content. Il rit. Il s'échappe. Il apporte deux mangues à Thanise. Ils dévorent les bons fruits. Mais quel malheur si compère Cyrille ou Altidor les surprenait ! Ils perdraient la moitié du salaire.

Prévilien, lui, est plus heureux. Il a apporté du rapadou et de la cassave dans sa poche. Il dit à Dorismé :

5. « Renvoyez Yvonne,
Ô Albert, renvoyez Yvonne. »

6. « Yvonne a volé trois sacs,
Renvoyez Yvonne. »

7. *Rapadou* : pain de sucre.

- Mon compère, voici un petit morceau de cassave et du rapadou. Mon cher, débrouille-toi. Celui qui travaille, il est obligé de manger !

Dorismé tend sa main boueuse :

- Merci, compère ! Je n'avais rien ce matin. Un jour, je te rendrai ça. Seulement, mon cher, puisque tu es un ami, laisse-moi te donner un bon conseil : ne cherche plus querelle à Massillon ! Tu vois que cet homme te craint ; laisse-le en paix. C'est parce que je t'estime que je te parle comme ça ! Si tu étais protestant comme moi, jamais tu ne ferais cela !

Il en rit, ce Prévilién. Le soleil flambe. Les plantes sont assoupies. La poussière brûle. On entend les machettes et l'ahan des poumons. On chante. Prévilién répond :

- Mon cher, vous, les protestants, vous êtes des téméraires. J'ai déjà dit ça à papa que c'est un danger d'écouter le pasteur Henri et de détruire les « houmfors ». L'autre jour, j'étais chez Doscima que tout le monde sait un homme terrible. Dès qu'il allume une chandelle, il voit toutes choses. Rien n'a pour lui de secret. Eh bien ! il m'a dit que tout le temps que les gens ne quitteront pas cette affaire de protestant, les choses iront mal à Diguaran. La pluie ne tombera pas ! Les maladies nous accableront... Les denrées ne feront pas de prix !

Disant cela, Prévilién n'avait pas interrompu son travail. Il frappait toujours de grands coups de sa machette. Mais Dorismé, c'était un protestant véritable. Il répliqua :

- Mon cher, si tu veux m'écouter, tu m'écouteras. Les « loas » sont terribles, c'est vrai. Mais Christ est plus puissant que le diable. Or, les « loas », c'est le diable. L'autre jour, j'ai fait un rêve. J'ai vu un ange. Un ange qui était une femme. Tu ne peux pas t'imaginer une chose comme ça. Il était beau. Une longue mèche de cheveux lui pendait sur le dos. Il m'a dit : « Écoute-moi, Dorismé, je t'aime beaucoup, mais je dois te parler. Tout le temps qu'il y aura dans le pays un seul servant des « loas », les choses iront mal ! Vous aurez des maladies ! Vous aurez de la misère ! Vous aurez de la souffrance !... »

Prévilién écoutait démonté, ballotté par l'inquiétude. C'est que tout cela confirmait ce que, chaque jour, son

père lui répétait. L'émotion lui fit même suspendre un instant le travail. Mais il se reprit vite pour se moquer de Dorismé. Le ciel était maintenant un grand miroir en feu. Le hâle suffoquait. L'ombre tombait courte des arbres. La canne s'abattait toujours avec un bruit mat. On se blessait aux piquants. Un homme trancha en deux une couleuvre avec sa machette. Dans l'air, il y avait des chansons. Une femme arriva, poussant devant elle un âne. Elle s'arrêta près d'un amoncellement de cannes coupées, chargea le « boa⁸ », et s'en fut pour revenir encore. Les femmes étaient nombreuses par toute la plantation. Elles ne travaillaient pas moins dur que les hommes.

*
**

- Où est M. Octave Cyrille ? Où est M. Cyrille ? demanda une grosse voix.

Le père Antoine, vicaire de la paroisse de Saint-Michel, venait d'arriver à la villa. Le planteur s'élança vers lui, heureux, fier et souriant. En deux bonds il fut près de l'homme de Dieu, sur la galerie. Il prit la main que l'ecclésiastique lui tendait.

- Comment ça va, mon père ?

- Ça va bien, monsieur Cyrille. Bonjour... Et les affaires ? Et madame ? Et Solange ? Votre fils Jean est ici maintenant. Vous êtes content, hein ! Et la santé ? Je vois que vous allez bien. Je crois que le Bon Dieu est content avec vous.

Empressé, Octave Cyrille s'agitait fébrilement :

- Ah ! Tout va bien, mon père... Grâce à Dieu ! s'il n'a pas plu beaucoup, du moins on a eu quelques ondées. Ma femme va bien. Elle est à l'intérieur. Jean est ici depuis un mois. Cette année il est entré à l'école de médecine.

Le prêtre revenait de la chasse. Cyrille s'excusa d'avoir tardé, dans sa grande joie, à le débarrasser de son fusil et de sa gibecière. Il fit entrer le père Antoine au salon.

8. Sorte d'appareil en bois double qu'on dispose sur les animaux de transport et dans lequel on place la canne à sucre.

Le mobilier d'acajou flambait neuf. Récemment Cyrille avait remplacé les chaises un peu fatiguées par de beaux fauteuils ouvrés à Port-au-Prince. Dans les fauteuils il y avait de jolis coussins. On avait bien ciré le parquet. Au milieu du salon, une petite table s'ornait d'un pot de dahlias. Dans un angle, un piano attendait. Il y avait aussi une radio. Une *Cathédrale de Reims*, l'*Angélus* de Millet et les *Dernières Cartouches* étaient aux cloisons de planches roses, ainsi que de grandes photos de M. Cyrille, de Mme Cyrille et de Solange. Solange se montra enfin.

- Oh ! Comment allez-vous, ma fille ? demanda le prêtre, tout heureux. Vous n'êtes pas venue à la messe dimanche dernier. Vous avez certainement eu un grand empêchement, car je sais que vous êtes une bonne enfant ! D'ailleurs, vous avez été élevée, n'est-ce pas, par des parents vraiment capables, pieux, charitables, honnêtes, gentils.

- J'étais malade, répondit-elle, avec son plus clair sourire. Le paludisme !

Le planteur ne cacha pas sa satisfaction. Le père Antoine était un homme jeune encore, grand, rose et joufflu, avec un regard net, un prêtre à l'œil profane. Il ne portait pas de barbe. Il n'avait pas une réputation sans reproches. Il regarda la jeune fille avec une flamme que, brusquement, il éteignit. Et il enchaîna :

- Mais je ne vois pas Mme Cyrille ! Où est Jean ? Votre frère, lui, ne vient jamais à l'église.

Solange répondit, gênée :

- Jean, c'est un damné ! Tout ce qu'on lui dit, c'est inutile !

- Ce sont ses amis de Port-au-Prince, appuya M. Cyrille, qui lui ont mis un tas de drôles d'idées dans la tête. Ma femme va venir. Elle était un peu occupée à l'intérieur. Elle sait que vous êtes là. Elle arrive tout de suite. Jean aussi. Tout le monde est si content de vous voir ! J'espère que vous nous ferez le grand honneur de dîner⁹ avec nous !

9. En Haïti, le repas de midi s'appelle dîner.

Le prêtre répondit qu'il lui était difficile d'accepter l'offre, bien qu'elle le flattât, n'ayant pas prévenu chez lui qu'il rentrerait tard. Aussi le planteur et Solange eurent bien du mal à le convaincre de rester.

*
**

Entre-temps, au jardin, Jean Cyrille et Massillon conversaient.

- Bon, Massillon, demandait Jean, combien, au plus, un travailleur peut-il gagner par jour ?

- Ah ! moi, quand cela est bon, même quarante centimes, je puis faire !

Jean secoua la tête en souriant, d'un sourire presque imperceptible.

- Et cela vous suffit ? Comment faites-vous pour vivre avec ça ?

- Il faut comprendre, mon compère. Tout le monde n'est pas le même. Moi, c'est une chose... Vous, votre père, c'est autre chose. Vous êtes des gens de bien, des gens de salon. Il faut que vous mettiez des souliers, des chapeaux étrangers, des costumes chers. Vous ne pouvez pas vivre sans domestiques. Vous avez une belle maison avec beaucoup de meubles. Je ne sais même pas pourquoi M. Cyrille n'a pas encore acheté une auto. Mais nous, les gens comme nous, nous sommes des malheureux. C'est la volonté de Dieu ! Et ce que Dieu veut, c'est cela, comme dit le pasteur Henri, que tout le monde doit accepter ! Moi, je n'ai besoin de rien ! Une vieille paire de savates, un pantalon, un vieux chapeau de paille, ça me suffit. N'importe quoi que je trouve à manger, c'est bon ! Si un jour je ne trouve rien, je supporte ça... Vous, vous ne pourriez pas ! Si à dix heures du matin vous n'avez pas mangé encore, vous vous sentez mourir ! Vous voyez, tout le monde n'est pas le même ! Alors, si je trouve à gagner trente centimes en une journée !...

- Et mon père, c'est trente centimes, n'est-ce pas, qu'il vous paie maintenant ?

Massillon sourit :

- Oui, monsieur Jean...

Jean Cyrille serra les mâchoires. « Messieurs, il faut que ça change, que ça change ou que ça crève. On ne veut pas soulever le couvercle, mais prenez garde que la marmite ne saute ! » ruminait-il en lui-même.

A ce moment, Cherisna, la petite domestique, vint lui apprendre que le père Antoine l'attendait. La contrariété marqua dur son visage. Il eût voulu refuser, car il se sentait plus heureux parmi les pauvres et le charme puissant de la terre. Les coups de machette dans la canne molle lui plaisaient... Les chansons que chantaient ces paysans étaient belles, et cela lui coulait au cœur une eau joyeuse comme une source vive qui joue au creux des roches. Lui plaisait surtout cette odeur de travail et de lutte contre les éléments. Il puisait là, bien que fût si primitif l'outillage de ces paysans, l'évidence de la grandeur de l'homme capable de tant de choses. Il n'y avait pas que les laideurs au monde. Ce jeune garçon aux propos parfois si amers, à l'œil si dur et vide d'illusions, se laissait aller, ce matin-là, au romantisme. La plantation était vaste et les horizons lointains, partout, l'enivraient. Le monde était beau comme si Jean le voyait au travers du cristal. Toutes les couleurs étaient nettes et pures, merveilleuses. Le feuillage reluisait, chantait. Mais d'abord ce qui l'enthousiasmait, c'était le spectacle de l'effort. Dans son imagination et dans l'irrésistible besoin qui le travaillait d'espérer en l'avenir de son pays, il entrevoyait déjà le temps où les entreprises morcelées d'aujourd'hui seraient devenues de grandes exploitations collectives, avec une mécanisation puissante, gigantesque, triomphante. Il hésita quelques minutes, mais dut se résigner à laisser les paysans pour aller trouver le prêtre. Il gagna le salon où, autour de l'ecclésiastique, toute sa famille, son père, sa mère et Solange, était rassemblée. Lucien, le dernier-né, un enfant de six ans, était assis sur les genoux du père Antoine qui lui faisait des minauderies.

- Alors, dit l'ecclésiastique après un salut gentil, mais le ton navré, vous ne venez jamais à l'église ! Pourquoi

cela, mon fils ? Dieu peut vous punir ! N'oubliez pas qu'il vous faut faire le salut de votre âme ! Cela seul compte sur la terre. Les amis de Port-au-Prince vous ont tourné la tête !

- Non, répondit Jean, gêné. Mais chacun a ses convictions.

Il ne voulait heurter ni le prêtre ni ses parents. Il n'avait d'ailleurs pas envie de parler. Et, après quelques mots futiles, il laissa la conversation aux autres. Il voulait paraître écouter, mais il songeait plutôt à ses paysans, à cette nécessité qu'il ressentait, plus impérieuse chaque jour, de lutter de toutes ses forces contre toutes les forces de l'exploitation et de l'ignorance, pour que ces gueux deviennent de véritables êtres humains. Mais douze coups sonnèrent à la pendule de la salle à manger et Octave Cyrille dit à son hôte que la table était prête.

Très propre, la salle à manger, pas aussi vaste que le salon, était néanmoins spacieuse. Un grand almanach, le diplôme du brevet d'instruction religieuse de Solange, une aquarelle représentant une paysanne avec des fruits sur la tête, œuvre de Jean, en décoraient les cloisons jaunes. Autour de la table, recouverte d'une belle nappe blanche, des chaises d'acajou. Le couvert était disposé avec agrément. Un beau buffet et une grande vitrine où éclatait une vaissellerie de choix complétaient le décor.

Mme Cyrille était demeurée à la cuisine pour contrôler la présentation des mets. Ainsi restait-elle bien dans la norme des femmes haïtiennes, au village, de moyenne fortune. Le planteur et le prêtre se faisaient vis-à-vis au milieu de la table, dont Solange et Jean occupaient les deux bouts. Lucien avait sa chaise entre son père et sa mère. Le père Antoine fit soudain entendre un petit rire saccadé, du fond de la gorge, une sorte de glouglou qu'il accompagna d'une plaisanterie.

- Ah ! moi, dit-il, avec tout ce que je vois là sur la table, si je ne me retiens pas, je crois que ça ira mal pour moi et que je passerai deux heures sur le chemin du retour.

Jean se contenta de sourire timidement, mais Solange intervint :

- Comment, mon père, il faut manger ! Il paraît que vous n'avez pas d'appétit ! Il n'y a rien là sur la table. Vraiment ç'aurait été autre chose si nous avions prévu votre visite !...

Comme Octave Cyrille avait la certitude d'être spirituel, il ajouta d'une petite voix affectée :

- Mon père, imaginez-vous que vous vous trouvez dans votre famille. Faites comme si vous étiez chez vous, en France !...

Le sourire fut général, à cause de la petite voix affectée.

- Et maintenant prions, fit le père Antoine.

Tous, sauf Jean, se signèrent. Et le prêtre poursuivit aussi tranquillement que s'il n'avait pas remarqué l'abstention du jeune homme : « Notre Père qui êtes aux cieux... »

On présenta tout d'abord un apéritif au citron. Puis, il fut demandé au prêtre de se servir lui-même. Il acquiesça. Il y avait en abondance du poulet, du pain, du macaroni, des légumes, des fruits, du fromage.

- Jean ne parle pas du tout, remarqua l'ecclésiastique en portant à ses lèvres une bouchée de pain et en roulant ses petits yeux.

- Moi, dit Jean avec politesse, je vous écoute ! Comme nous l'apprend le proverbe, la parole est d'argent et le silence est d'or.

Le père Antoine rit franchement :

- Alors tu prends l'or et tu me laisses l'argent ? Ah ! mon gars, tu es très intelligent ! fit-il.

Puis, d'un ton sérieux :

- Bon, mon ami, quand est-ce que je te recevrai à confesse ?

La pendule sonna une heure moins le quart. Avant de répondre au prêtre, Jean eut le temps de faire à son père qui tenait trop bas le couteau à découper le poulet, un signe de tête. Puis le jeune homme déposa sa fourchette et fit un effort pour maîtriser l'irritation qui, malgré lui, tarabustait son visage.

Jean poursuivit :

- Savez-vous ?... J'en ai assez de cette fausse conscience qui masque trop de sottises et trop de vils petits intérêts ! Écoutez-moi bien. Si j'ai abandonné la religion, c'est par moralité ! La morale catholique. Moi, ma morale est au-delà de cette morale-là ; enfin, mon père, papa, laissons cette question, ce n'est pas le moment !

Bien que n'entendant presque rien aux propos de son fils, le planteur était mécontent et cela se voyait à sa mine déconfite. C'est d'ailleurs ce qui avait décidé le jeune homme à se taire. Le prêtre ne saisissait pas beaucoup mieux d'ailleurs ce que pouvait signifier cette algarade. Il ne se révoltait pas contre les idées que développait Jean, mais contre le fait en soi que le jeune homme se disait incroyant. Les idées mêmes ne l'intéressaient pas. Solange, elle, pensait : « Jean est fou ! » tandis qu'elle mâchait la banane et le macaroni. Le petit Lucien déclara qu'il avait fini et réclama des pois et du riz. Solange le réprimanda pour son incorrection et prit son assiette pour le servir. Le père Antoine voulut conclure :

- Bon, c'est ça, mon fils. Ce n'est pas vraiment le moment de discuter. Mais si, un beau jour, le malheur s'acharne...

Ces paroles peinèrent profondément le planteur qui se prit à songer tout en laissant aller sa fourchette : « Je ne sais pas ce que je ferais pour retirer ces vilaines idées de la tête de Jean. Si vraiment Dieu le punissait et que son avenir ne comblât point mon attente... Enfin, c'est son affaire... J'ai fait mon possible pour qu'il change, il n'a pas voulu. Je l'ai menacé de le chasser de chez moi, de l'abandonner, s'il continuait à ne pas aller à l'église, rien n'y a fait, et il voit tellement que je suis résigné que depuis quelque temps il parle devant moi comme il veut ! Tant pis si mal lui en prend, si Dieu le punit ! Moi, j'ai fait mon devoir. J'ai fait pour lui tout ce que j'ai pu. »

Il y eut un long silence qu'entrecoupaient seuls le bruit des fourchettes heurtant la porcelaine et le tic-tac de la

pendule. Le repas touchait à sa fin, quand le père Antoine, après quelques mots futiles, en vint à remarquer :

- Cette affaire-là de vaudou, que c'est vilain ! Ce « hougans » qu'on appelle Doscima, l'autre jour je l'ai vu au bourg. Dès qu'il m'a aperçu à cent mètres, il a changé de chemin...

- Ah !... dit Solange, il faut vraiment en finir avec cette histoire de vaudou ! Quelle honte ! Que ces gens-là sont superstitieux !

- Oui, affirma alors à son tour le planteur en hochant la tête avec assurance et après s'être essuyé la bouche avec sa serviette, il est absolument indispensable d'en finir avec cette histoire de vaudou ! Aussi longtemps que le paysan croira au vaudou, le pays ne marchera pas ! C'est ce qui empêche le pays de progresser. On aurait dû arrêter tous les « hougans », les rouer de coups de bâton, eux et tous ceux qui offrent des « services » ! Il y a beaucoup de protestants à Diguaran ! Mais c'est la religion catholique qu'il faudrait, seule la religion catholique attirera sur le pays la bénédiction de Dieu...

Le père Antoine avala sa dernière bouchée et se mit à rire avec encore un glouglou au fond de la gorge. C'était sa façon de rire quand son cœur était comblé. Les paroles de Cyrille étaient précisément de celles qui, depuis cinq années d'apostolat en Haïti, l'encourageaient dans sa tâche. Il posa sa fourchette et affirma, en agitant persuasivement les mains :

- Oui, on devrait mettre en prison tous les « hougans » ! Quant à moi, si on me chargeait de cette œuvre indispensable, je n'y irais pas de main morte, je vous l'assure ! Si on me laissait faire, après deux semaines, seulement ça, il ne resterait pas un seul « vaudouisant » en Haïti. Ça, je vous l'affirme...

Jean, lui, ne disait rien. Il écoutait le prêtre et son père et s'efforçait de ne laisser nulle impression transparaître sur son visage. Il regrettait même d'avoir parlé tout à l'heure avec une si grande franchise. Il se disait qu'après le départ du vicaire, Cyrille le morigènerait et il ne voulait pas de ces conflits-là avec le planteur. Mais, cepen-

dant, il ruminait en lui des réflexions qu'il s'efforcerait de mettre sans plus tarder en une forme acceptable.

« L'important est non pas que ces gens ne pratiquent plus le vaudou, mais qu'ils ne croient pas !... »

« Je vois très bien la force surnaturelle qui a toujours été avec eux au cours des siècles : le pouvoir des riches, l'acceptation et la consécration par eux de la volonté des riches... »

« Par la transformation de leur condition, la transformation des hommes... »

Mme Cyrille se montra soudain, souriante ; elle était richement vêtue car elle avait pu un moment s'échapper de la cuisine pour aller se faire belle. Quand on la vit, tous les visages s'éclairèrent.

- Avez-vous bien mangé, mon père ? demanda-t-elle.

A ce moment-là, Cherisna, la petite domestique, une cruche à la main, remplissait d'eau le verre du prêtre. Le père Antoine répondit, ravi, qu'il avait même trop bien mangé, que Mme Cyrille était un cordon bleu et que le Bon Dieu ne manquerait pas de récompenser ceux qui avaient si aimablement reçu un prêtre à leur table. Et il ajouta pour le planteur :

- Quant à moi, monsieur Cyrille, savez-vous ce que je désire pour vous ? Je souhaite voir votre plantation s'agrandir chaque jour et que vous deveniez chaque jour un plus grand industriel ! Car vous faites du bien. Vous êtes un bon patron, un bon chrétien. Dieu vous doit sa bénédiction ! Vous n'êtes pas de ces gens qui ne paient pas ceux qui travaillent pour eux ! Ceux qui paient mal leurs travailleurs, ce ne sont pas des chrétiens ! Mais vous, je le sais, vous êtes un père pour vos travailleurs ! Ce soir, dans ma prière, je ne manquerai pas de songer à vous... et aussi à notre ami Jean, pour qu'il se convertisse !...

Jean essaya de sourire.

- Merci ! firent d'une même voix le planteur, sa femme et Solange.

Et la conversation continua dans l'euphorie générale.

*
**

Mais, là-bas, depuis le matin, le travail, avec acharnement, continuait.

Soudain, Dorismé leva vers le ciel des yeux abrutis. Il dit à Prévilien qui alors abattait la canne tout près de lui :

- Mon cher, le soleil a dépassé depuis longtemps déjà le mitan du ciel. J'ai beaucoup faim, je vais cueillir une ou deux mangues.

Et Prévilien tout en assenant encore des coups de machette :

- Moi, il me reste un morceau de cassave et du rapadou, fit-il. Mais je t'en ai donné ce matin, je ne peux pas t'en donner encore. Une faim terrible me tient... Mais que peut faire pour un gros nègre comme toi une petite mangue ? Va plutôt voir s'il n'y a pas des avocats mûrs à l'avocatier.

Dorismé sourit avec reconnaissance.

- C'est vrai, tu m'as déjà donné quelque chose ce matin. Je ne peux pas te demander encore. Mais je ne voudrais pas manger des avocats maintenant ! Ce n'est pas bon pour moi. Il y a trop longtemps que je travaille sous le soleil.

Prévilien se moqua d'une si grosse sottise.

- Qu'est-ce que tu dis là, mon cher ? Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu dois travailler un grand temps encore jusqu'à la tombée de la nuit ! Si tu devais suspendre après avoir mangé l'avocat, je comprendrais ; mais...

Dorismé, heureux, s'échappa.

Près d'eux, autour d'eux, les hommes frappaient sans relâche les cannes. Dans l'espace brûlé montait une chanson :

Moin pralé oué comment Célimin 'yé

Moin pralé oué comment Célimin 'yé

Si li bon ! ma va rété.

Si li pa bon, ma marre paquet moin pou moin allé¹⁰.

10. « Je vais voir quelle est Célimène !

Je vais voir quelle est Célimène !

Si elle est ce qu'il faut, je resterai.

Sinon, je prendrai mes affaires pour m'en aller. »

On mangeait, on travaillait, on chantait à la fois, car, à présent, presque tout le monde mangeait : de la canne à sucre, de la cassave, des mangues, des avocats. Ceux qui n'avaient rien pour aujourd'hui se promettaient bien de ne pas rester comme ça demain encore !... Les machettes, à hauteur d'homme, lançaient des éclairs. L'air était un incendie. Prévilien ayant apporté une calebasse d'eau en but, la passa aux camarades qui burent eux aussi. Massillon, lui, malgré cette soif qui lui brûlait la gorge, refusa de se servir. Il accusait chaque jour plus de méfiance à l'endroit de Prévilien, ce Prévilien que tout le monde savait être dans les « ouangas ». La veille, il avait plu un peu. Il préféra plonger la tête dans une flaque et but longuement.

Prévilien ironisa :

- Rooh ! Cet homme n'a pas de propreté du tout ! Quel homme malpropre ! Cette eau est toute sale et il a eu le courage d'en boire ! Cette eau, c'est de la boue ! Cette eau sent mauvais ! Il n'y a pas longtemps, j'ai vu une bourrique uriner là-dedans !

On éclata de rire. Massillon ne répondit même pas. Mais un autre voulut le défendre.

- Mon cher Prévilien, cet homme n'est pas bien avec toi. Il ne peut pas boire l'eau de ta calebasse. Il n'est pas malpropre. Au contraire, c'est par orgueil qu'il a préféré une eau comme ça ! D'ailleurs, à la guerre comme à la guerre.

Massillon revint à son travail, à sa peine. Toujours les machettes frappaient. Là-bas, une tourterelle égrenait des notes assoupies. Au-dessus des têtes, et tout proche, le soleil flambait toujours, brasier gigantesque. Une colonne de « tacos » passa, gémissant. Le feuillage était immobile. Dorismé gobait encore une dernière tranche d'avocat. Une femme vint et chargea sa bourrique de cannes. Une voix s'éleva :

- Messieurs, ne vous laissez pas gagner par la paresse ! Vous travaillez comme des gens qui vont mourir ! Maintenant que vous avez fini de manger, il faut travailler plus durement ! Il ne faut pas oublier ce que compère Cyrille nous a dit ce matin !...

C'était Cyrius Gé Pété¹¹ qui avait ainsi parlé, un vieux borgne, presque un vieillard, si bien que le planteur, doutant de sa force, ne l'avait embauché qu'à vingt centimes par jour. Alors, comme pour rythmer l'ardeur nouvelle réclamée des hommes, Massillon entonna :

*Lan lan mé, gangnin mauvais zanges
Ah ! pinga rélé nom moins fort
Gangnin zanges radas, gangnin zanges bossales.
Ah ! pinga nommé nom moins fort¹².*

Et toutes les voix reprenaient déjà la chanson, lorsque Prévilien, l'œil en feu, intervint :

- Messieurs, mieux vaut suspendre cette parole !... Vous tous, vous savez bien que Massillon veut me faire une mauvaise renommée ! Il répète partout que je suis un loup-garou ! Vous comprenez bien que c'est parce que je lui ai dit quelques mauvaises choses quand il buvait l'eau sale, qu'il chante cette chanson ! « Les mauvais anges », « les anges bossales », c'est moi que ça désigne. Il me cherche querelle. Messieurs ! je vous en prie, mieux vaut ne pas recommencer cette chanson ! Sans quoi, il y aura malheur...

Mais Cyrius Gé Pété et Dorismé protestèrent.

- Ah ! mon cher, tu es trop susceptible ! Cet homme chante sa chanson. Il ne veut pas parler de toi. Pourquoi ne veux-tu pas le voir comme ça ?

- Messieurs, dit alors Massillon, qui malgré la crainte qu'il avait de Prévilien ne put se retenir, j'en ai assez de cet homme. Je me suis résigné à venir travailler là où il est, parce qu'il me faut boire, il me faut manger, il me faut m'habiller. Et j'ai une femme. J'ai une vieille mère. Je chante ma chanson, il n'y a personne pour me faire

11. Sobriquet qui signifie : Cyrius à l'œil crevé.

12. « Dans la mer, il y a de mauvais anges.

Ah ! ne citez pas fort mon nom !

Il y a des anges radas, il y a des anges bossales.

Ah ! ne citez pas fort mon nom ! »

taire ! Je me sens gros nègre, moi aussi ! Le jardin n'est pas pour Prévilien.

Mais Cyrius Gé Pété, vu son grand âge, donna des conseils de modération et Massillon obéit.

*
**

Cependant, chez M. Cyrille le repas était achevé et maintenant le planteur, Jean et Solange se promenaient avec le vicaire du côté de la guildive. Ils s'arrêtaient un instant, échangeaient quelques paroles, repartaient, causant toujours. L'exploitation, on le sait, était desservie par trois moulins, l'un à moteur, les deux autres à bœufs.

- Quel beau taureau ! dit le père Antoine, désignant du doigt une grande bête rousse avec des plaques blanches comme du lait versé.

Jean Cyrille approuva. Ils s'étaient rapprochés du moulin. De l'autre côté, la cheminée de la guildive ne se lassait pas de dérouler sa mèche de chevelure noire.

- J'adore le parfum des cannes, avoua le père Antoine. Hum ! que c'est bon !...

Et il huma fortement l'odeur.

Le moulin consistait en deux rouleaux d'acier accouplés, formant laminoir. Dans les exploitations de moindre importance, ces rouleaux sont de bois. On y fixe une grosse et longue gaule de manguier tendue horizontalement et l'un des bouts s'attelle, par l'intermédiaire d'une chaîne, aux cornes d'une paire de bœufs. Cela repose sur un établi à quatre pieds, fait de troncs d'arbres. Et lorsque tournent les bœufs, lentement, lentement, avec leur souffrance de bêtes fatiguées, la canne, écrasée entre les meules, bave tout le jus de ses fibres. Le jus, vomi par un bec en tôle, tombe avec un bruit confus de fer et de bois dans une grande auge étroite et longue, la « dalle ».

« Hélé ! hélé ! hélé ! » criait aux bœufs le garçon, un enfant, encore en pantalon court, stimulé par la présence du prêtre. Et lorsque les bêtes, exténuées, renâclaient, il leur appliquait un grand coup de son long fouet

en latanier. Elles mugissaient dans leur ventre, donnaient un grand effort, avançaient et recommençaient à écraser la canne sous les rouleaux. Une femme vint et emporta sur sa tête un grand bidon de jus. On entendait, qui venait de l'autre côté, la plainte mécanique du moulin à moteur.

Le père Antoine dit au planteur :

- Mon cher, je crois que si vous aviez deux moulins à moteur, vous feriez bien mieux vos affaires qu'avec un moulin à moteur et deux à bœufs.

- C'est ce que j'ai dit à papa ! fit avec empressement Jean Cyrille. Moi, je suis partisan d'une mécanisation de toutes choses. Tout ce qui économise l'effort humain !

- Je crois ça, moi aussi, opina maître Cyrille, en hochant la tête, avec un peu de gêne. Pour moi... Enfin, ça viendra ! A vrai dire, une fois déjà, j'avais même fait chercher un catalogue pour commander un matériel plus perfectionné, mais, par la suite, j'ai négligé... Les affaires sont si mauvaises.

- Vois, papa, si l'année prochaine tu ne pourras pas acheter un autre moulin à moteur, suggéra encore le fils.

Ils pénétrèrent dans la guildive. Le sirop bouillait dans les chaudières. Les serpentins pissaient l'alcool. Sous le fourneau, brûlait un grand feu tout rouge. Un homme, c'était Plaisimond, alimentait le foyer avec des bûches. Un autre versait de l'eau dans l'alambic.

Cincinnatus Marc-Aurèle, le directeur de la guildive, entra et salua le prêtre, avec un petit sourire qui voulait être gentil, mais qui était plutôt niais. Un bout d'homme jeune encore, d'une quarantaine d'années, vêtu de rude toile bleue.

- Bonjour, père, et le corps ?

L'ecclésiastique se dérida :

- Ça va bien, Cincinnatus ! Et vous, comment allez-vous ?

Cincinnatus tourna la tête et sourit encore en essayant d'ouvrir ses petits yeux fatigués.

- Ah ! mon père... nous nous débattons !... M. Cyrille est un bon garçon. C'est le meilleur patron que j'aie jamais rencontré. C'est pourquoi je suis obligé de faire

tout ce que je peux pour lui donner satisfaction ! Mais vous ne voyez pas dans mes yeux combien je suis rendu ! C'est la récolte ! Je travaille beaucoup. Même la nuit je suis obligé d'être là. Et à peine si je trouve un petit moment pour reposer ma tête ! C'est pourquoi je suis si fatigué.

- Vous êtes un bon travailleur, le complimenta l'homme d'Église.

Le planteur acquiesça. Jean Cyrille hochait la tête et souriait drôlement. Solange aussi souriait. Elle se rappelait qu'elle avait l'habitude de présenter Cincinnatus Marc-Aurèle à ses amis comme son amoureux, pour faire rire. Peut-être aussi qu'elle trouvait à dire cela un léger substitut à ses désirs de jeune fille de plus de trente ans.

*
**

Quand enfin eut disparu l'ecclésiastique, Jean s'enfuit dans sa chambre à coucher. De constitution physique plutôt débile, il s'affala sur son lit, par cette chaleur abominable. Le planteur, lui, regagna la guilde où il s'assit pour surveiller ses hommes. Les heures passèrent sans une ride. Mais soudain, du jardin, des bruits bizarres s'échappèrent :

- Rôô ! Rôô... Laissez-les se battre !... Retenez Prévilien !... Retenez Massillon !...

Dès qu'on aperçut Octave Cyrille, chacun s'immobilisa tout droit comme une gaule de canne. Le planteur rugit :

- Comment, espèce d'animaux, bande de nègres, comment ?... Vous avez suspendu mon travail pour vous battre ! Alors, l'argent que je vous paie, vous croyez que c'est à la rivière que je le ramasse ? Bande de merdes ! Bande de salauds ! Bande de nègres... Bon ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Comme Prévilien et Massillon voulaient s'expliquer en même temps, le planteur interpella Cyrius.

- Toi qui es une grande personne, parle. Lequel a cherché querelle à l'autre ?

Cyrius hésita un instant...

- Eh bien ! finit-il par dire, gêné, comment ça s'est passé ? C'est Massillon qui chantait une chanson. Il chantait :

Lan lan mé, gangnin mauvais zanges

Lan lan mé gangnin le diable

Gangnin zanges radas, gangnin zanges bossales.

« Massillon chantait ça. Prévilien a dit que c'était de lui que Massillon voulait parler. Massillon a cessé de chanter. Après, Massillon a repris la chanson. Alors j'ai vu Prévilien bondir sur lui en criant : « Han ! Massillon, tu m'injures encore... »

« Personne n'a eu le temps de retenir Prévilien. Il s'est jeté sur Massillon. L'un donnait des coups de bâton à l'autre. Si nous n'avions pas été là, comme chacun avait une machette, peut-être même qu'un grand malheur serait arrivé ! C'est une chance si cela s'est passé comme ça... »

Massillon et Prévilien écoutaient, interdits. Cyrille avait demandé aux autres hommes de reprendre le travail. Massillon était anxieux, cela se voyait à son maintien.

- Eh bien ! monsieur Cyrille, expliqua Prévilien, j'ai dit à cet homme de s'arrêter. Il n'a pas voulu. Ce n'est pas du sang de crapaud que j'ai dans les veines ! C'est lui qui m'a cherché querelle. Je crois que si un homme prend plaisir à m'injurier, c'est lui la cause s'il y a bataille !

Mais Massillon n'accepta pas d'avoir tort.

- Ce n'est pas vrai, monsieur Cyrille, contesta-t-il. Je chantais ma chanson. Je ne m'occupais pas de Prévilien. Prévilien est un homme heureux. Si maintenant il travaille ici, c'est lui qui le veut car il a deux carreaux de terre. Moi... c'est grâce à vous seulement si je fais dix centimes. Je suis « gérant-jardin » aussi, mais ça ne peut pas me suffire. J'ai une femme qui est enceinte. Je n'ai pas besoin de perdre mon travail... Je n'aurais jamais cherché querelle à Prévilien ici...

Alors le planteur trancha :

- Toi, Prévilien, je sais que Massillon ne t'aurait jamais cherché querelle. C'est un homme trop doux... C'est toi qui es un coq batailleur. C'est toi qui veux faire le Louis-Jean Beaugé¹³. Je te renvoie ! Quitte le jardin immédiatement ! Samedi soir, tu viendras chercher ton argent. Quant à l'argent d'aujourd'hui, je ne te le paierai pas. Tu le perds à cause de ton insolence. Tu es trop insolent, vaurien.

Mais Prévilien redressa la tête. Cyrille ne s'y attendait pas :

- Mon argent, je dois le toucher. S'il me faut perdre l'argent d'aujourd'hui, vous pouvez tout garder, compère Cyrille ! Au moins la moitié de la journée, il faut me payer. Le soleil est près de se coucher. Alors c'est le métier de « bouqui¹⁴ » que je ferais !

- C'est ton affaire, rétorqua maître Cyrille, irrité. Si tu ne voulais pas faire le métier de « bouqui », tu devais te respecter.

Prévilien ne dit mot et reprit le chemin de la barrière. Il pressait fortement dans sa main la machette et il se mangeait les lèvres. Massillon souriait timidement. Il savourait sa victoire comme un bon fruit.

- Je vous avertis, messieurs, dit alors le planteur quand Prévilien fut parti, la prochaine fois que des hommes auront le malheur de se battre ici, sur mon habitation, je les renvoie tous les deux. Je n'aurai besoin de savoir ni qui a tort ni qui a raison. Quant à toi, Massillon, prends garde ! Marche sur un fil !... Sans quoi, si j'entends que tu es à nouveau dans une histoire, je te renvoie à coups de pied dans le derrière !

Massillon ne répondit pas ; il baissa une tête humiliée. On reprit le labeur. Maintenant, le soleil était au ras de la montagne et, à part ce brasier qui consumait la fleur pourpre de l'horizon, la lumière était douce et sombre. Les vents qui passaient en troupes serrées jouaient furieusement dans les arbres. Et brusquement

13. Personnage héroïque dans la légende populaire haïtienne.

14. Synonyme de sot.

le soleil chavira derrière les montagnes, comme une barque dans le fleuve Artibonite. On travailla un long moment encore en chantant, en chantant toujours. Et puis, vers le temps où la nuit commençait à marcher trop lourdement sur le plateau, chacun reprit la route de sa chaumière... Mais près de la guildive s'élevait un pauvre hangar au toit de chaume qui, s'il pleuvait, ne protégeait pas mieux de la pluie qu'un arbre. Là, en semaine, ceux qui habitaient trop loin pour avoir le temps d'aller chez eux et de revenir de grand matin, s'entassaient la nuit sur des piles de bagasses¹⁵. Les porcs leur mor-daient les pieds. Il y avait aussi les moustiques de la grande fosse d'évacuation des eaux de vidange. Mais les travailleurs, accoutumés, paraissaient insensibles à leurs piqures et dormaient bien...

Samedi soir, à la guildive... Dans son fauteuil, une paire de lunettes à monture d'or barrant ses yeux, Octave Cyrille s'occupait de verser à ses hommes la paie de leur semaine de travail. Il consultait un carnet, à la lueur fumeuse d'un fanal qui reposait sur une petite table. Les reflets mouvants de la flamme modifiaient sans cesse son masque dur. Des travailleurs attendaient. Ils emplissaient presque la guildive. Une odeur forte montait au nez, car les hommes étaient encore en tenue de labeur. Le planteur appelait chacun par son nom. Avant de ressortir avec son argent, on esquissait une courbette devant la petite table.

- Plaisimond ?

- Me voici, maître.

- Plaisimond, annonça Octave Cyrille, six jours à trente centimes. Cela fait une gourde quatre-vingts. Tu as pris vingt centimes au cours de la semaine. Il te reste une gourde soixante...

- C'est ça, maître, admit Plaisimond, qui songeait à son père malade, à sa mère et à ses petites sœurs.

- Céramise ?

- Me voici, maître, répondit une voix de femme.

15. *Bagasses* : résidus des tiges de canne à sucre.

- Céramise, cinq jours à vingt centimes, ça fait une gourde.

Céramise enveloppa son argent dans un mouchoir et s'écarta en souriant.

- Massillon, six jours à trente centimes, ça donne une gourde quatre-vingts. Je t'ai prêté trente centimes pendant la semaine. Une gourde cinquante à toucher ! A cause du « désordre » que tu as fait cette semaine, je devrais t'enlever quelque chose. Mais comme tu es bon travailleur, je te fais grâce. Seulement, ne recommence plus !

- Merci, maître, remercia Massillon.

- Prévilien !

Une voix de femme s'éleva :

- Me voici, maître. C'est moi Asséfie, Madan Prévilien, que Prévilien a envoyée toucher pour lui.

- Et pourquoi n'est-il pas venu lui-même ? questionna alors M. Cyrille en rejetant son dos contre le fauteuil, le visage majestueux. On n'allait pas le manger ici ! D'ailleurs, je croyais qu'il avait affirmé que, si je ne voulais pas lui payer au moins la moitié de la journée de mercredi, il n'avait besoin de rien toucher ! Qu'est-ce qu'il t'a dit à ce propos ?

- Oui, il m'a dit une parole comme ça, monsieur Cyrille, répondit Asséfie, les yeux au sol et jouant avec ses doigts. Il m'a dit qu'il ne voulait pas se présenter lui-même pour éviter des désagréments et il m'a demandé de venir toucher pour lui. Il a dit aussi que je devais recevoir quinze centimes pour la journée de mercredi et que, si vous ne vouliez pas me donner ces quinze centimes, je devais tout laisser. Quant à moi seule, je prendrai l'argent. Je suis enceinte, j'ai besoin d'argent, mais...

Mais le planteur s'emporta :

- Quelle femme insolente ! rugit-il. Tu ne sais pas qui je suis, pour venir me parler comme ça ? Je ne suis pas ton camarade. Ne viens pas bêtiser ici, imbécile !

Il se leva du fauteuil et enleva ses lunettes qu'il déposa sur le carnet. S'il eût été un chien, on eût cru qu'il allait japper, et il poursuivit, la main tendue vers la femme :

- Voici ton argent ! Deux jours à trente centimes, ça fait soixante centimes ! Je n'ai pas de demi-journée de mercredi à payer ! Si Prévilien savait qu'il avait besoin d'argent, il devait respecter mon travail ! Voici ton argent, si tu ne veux pas le prendre, je le donnerai aux pauvres !

Massillon observait la scène avec un petit sourire sournois et un reflet vengeur dans les yeux. Céramise et Cyrius Gé Pété esquissaient des gestes à la dérobee pour la convaincre d'accepter. Les autres travailleurs restaient sans mot dire. Asséfie voulut s'expliquer en se tournant toutefois plutôt du côté de ses camarades :

- Prévilien, c'est un homme terrible ! dit-elle. Ce n'est pas ma faute si je ne veux pas prendre cet argent. Mais Prévilien m'a dit que, si j'avais le malheur d'accepter une mauvaise proposition, j'aurais affaire à lui.

Une fois encore, le planteur s'emporta. Il n'admettrait jamais qu'une paysanne ose discuter si longtemps avec lui :

- Eh bien ! prends ton argent ! hurla-t-il. Tu feras ce que tu voudras avec. Ça ne me regarde pas. Tu me fais perdre mon temps. J'ai déjà trop d'affaires à régler. Voici donc. Prends ça et fous-toi dehors !

Asséfie ne bougea point pourtant. Et ce regard humilié qu'elle baissait était quand même plein de décision. Et puis, voici qu'il y avait des conciliabules parmi les travailleurs. « M. Cyrille n'a pas raison... M. Cyrille n'a pas raison... » Alors le grand planteur, excédé, lança la monnaie au visage de la femme.

- Voici ton argent ! Va-t'en, cochonne ! rugit-il.

Non, Asséfie ne ramassa pas l'argent. Elle redressa plutôt la tête pour lancer :

- Merci. Merci, monsieur Octave ! Vous m'avez envoyé l'argent à la figure. Vous auriez pu me crever les yeux ! Mais ce que vous avez fait là, si c'est bon pour vous, vous le verrez bien ! Tuem ! Tuem ! madichon¹⁶ pour vous ! Je sais que papa Bon Dieu vous le fera payer...

Cyrille bondit alors, menaçant de gifler la femme.

16. « Tuem ! Tuem ! madichon » : Je te maudis...

- Han ! tu fais des serments ici ! Si tu ne te retires pas immédiatement, je t'écrase à coups de pied.

Mais Madan Prévilien ne se sauva pas. Même elle trouva en elle une révolte qui stupéfia le guildivier. Les deux mains à la taille, elle se cabra :

- Hé ! vous ne pouvez pas me donner des coups de pied ! Je laisse l'argent pour vous ! Mais que le tonnerre me brûle, je sais, moi, Asséfie, que vous me paierez ça !

On vit alors le planteur souffleter la femme et la bousculer. Quand elle tomba, il lui lança encore des coups de pied aux fesses.

« Non !... Non !... » criaient les paysans, mais ils n'osaient rien faire. Asséfie se releva. Elle avait les lèvres et le nez en sang. Elle ressentait des douleurs dans tout le corps, surtout à son ventre de femme enceinte. Cyrius Gé Pété voulut l'aider à regagner sa chaumière. Mais, avant de sortir, elle eut la force de jeter encore : « Merde ! » Cyrille ne répondit pas. Il revint tranquillement à sa table, à ses affaires.

Les travailleurs se regardaient sans mot dire. En vérité, ils n'étaient pas contents. Seul Massillon avait le sourire. Car il était convaincu que papa Bon Dieu n'avait pas tardé à le venger des coups de Prévilien. Il ne lui sera donc plus nécessaire d'aller dépenser de l'argent chez les « hougans ». Sa vengeance, il l'avait déjà.

Il y en eut pourtant un qui n'accepta pas si aisément les choses. Quand Asséfie parut devant lui, avec des pleurs, le visage maltraité, le nez saignant encore, Prévilien comprit d'un seul coup quel avait été l'agresseur. La colère gronda en lui, tel un torrent déchaîné... Il frappa du poing, furieusement, à la cloison de terre qui à l'endroit se fendit. Et il hurla :

- Han ! M. Octave Cyrille s'est permis de battre ma femme... Il faudra qu'il me le paie !... Que le tonnerre me brûle, il faut qu'il me le paie ! Ça ne se passera pas comme ça. Ma femme est enceinte. C'est ça surtout qui m'enrage... M. Cyrille avait besoin d'une personne à frapper. Pourquoi n'est-il pas allé réveiller sa maman au cimetière ? C'est sur sa maman qu'il devait lever les pattes !

Et Asséfie raconta parmi des gémissements, des jurons et des malédictions, comment s'étaient passées les choses, dit la raison de tout ce sang sur sa robe, ses bras et son visage. Des cases avoisinantes, des gens accoururent. La pauvre femme, les deux bras en l'air et dansant sur ses reins, le visage maculé, la robe déchirée depuis le corsage jusqu'aux hanches, implorait une vengeance qui viendrait d'on ne sait où. Elle disait savoir que Dieu, les saints et les « loas » lui rendraient justice. On la fit asseoir dans un fauteuil et on lui apporta des breuvages. Une vieille femme lui versa une cruche d'eau sur la tête et se mit à lui essuyer le visage avec une vieille robe hors d'usage et Prévilien courut chez Origène, le chef de section :

- Origène ! Origène ! Mon compère. Vous ne savez pas ce qui est arrivé !... M. Cyrille a osé lever la main sur ma femme. Il a mis la malheureuse en sang. Alors je suis venu auprès de vous pour voir s'il y a une justice aussi pour les malheureux ! En vérité, mon compère Origène, si vous voyez Asséfie, vous aurez pitié. Cette femme est enceinte ! Malgré cela, M. Cyrille a eu le courage de lui donner des coups de pied, des coups de poing, des soufflets ! La malheureuse est tombée par terre, mais, malgré cela, M. Cyrille a continué à la frapper. Si vous la voyiez !... Tout son visage est en sang ! Sa robe est déchirée. La malheureuse est méconnaissable !

Prévilien avait rencontré Origène devant la barrière de la maison du chef de section. Il parlait d'abondance, emporté par la fureur, bien que sa colère ne l'empêchât point de se demander si Origène faisait bien cas de ses paroles. Origène ne semblait pas décidé à desserrer la bouche, mais Prévilien gardait quand même l'espoir d'arracher enfin un mot au chef de section, et il poursuivit :

- Origène, je sais que vous ne laisserez pas une chose comme ça sans punition ! Je sais que vous n'avez pas peur des gens ! Vous ne connaissez que votre devoir. Je vous demande d'arrêter M. Octave Cyrille. Il faut que vous le mettiez sous les cordes, comme un vulgaire vagabond qu'il est. Dieu ne dit pas ça, qu'un homme, parce

qu'il a de l'argent, a le droit de battre une malheureuse qui ne lui a rien fait, comme on bat une bourrique.

Origène ne regardait même pas Prévilien qui semblait se fatiguer sans raison. Tout en lui, tout dans ses yeux, qu'il ouvrait grands sur le vide, dans cette moue méchante de grosses lèvres rougies et brûlées d'alcool, dans cette crispation méprisante des mâchoires, dans ce foulard rouge autour du cou, qui lui donnait l'air d'un de nos chefs de « révolution » d'antan, dans ce torse bombé, dans ces bras rejetés derrière le dos, dans ce petit fléchissement de la jambe gauche, tout disait que pour lui la cause était déjà jugée. C'était un homme d'une grande stature, gros et fort, aux muscles de taureau. Origène se donnait, cet après-midi-là, des airs si solennels que, n'était sa trop lourde couche d'ignorance, terre grasse où poussaient sans effort les plus bizarres inventions, comme dans l'humus profond des forêts abandonnées viennent les plantes les plus irréelles, on eût dit qu'il recherchait - cet enfant prodigieux de la terre de Diguaran - le geste et la majesté d'une statue antique. Il daigna enfin parler :

- Alors, que veux-tu que je fasse ? Mon cher, laisse-moi bien te dire, ne viens pas bêtiser ici. Han !... J'arrêteraï un homme de bien comme M. Cyrille pour des vagabonds comme toi et Asséfié ! Mais alors, je ne comprendrais plus mon devoir ! J'aurais perdu la tête ! On dirait que le chef de section Origène est devenu fou ! Une femme mal élevée, insolente, a osé aller insulter M. Cyrille jusque chez lui ; M. Cyrille lui a donné autant de coups de pied qu'il a pu. Il aurait dû la tuer pour lui apprendre à respecter les gens de bien ! C'est une affaire qui ne me regarde pas, Prévilien. Que le tonnerre me brûle, ça ne me regarde pas !

Prévilien avait le souffle perdu. Il ne s'attendait certes pas à pareils propos, car il était venu, il le savait, avec, pour lui, la raison. Il perdit de son assurance et c'est la voix moins haute qu'il reprit :

- Mon compère Origène, il faut que vous arrêtiez M. Octave Cyrille ! M. Octave Cyrille, c'est un méchant qu'il est !

Le chef de section s'emporta.

- Mon cher, conseil que je te donne : fous-moi la paix.

- Compère Origène, c'est ce que vous me faites ?

Mais maintenant c'en était trop. Origène hurla :

- Tonnerre ! Ne t'ai-je pas dit de me laisser la paix !
Tonnerre de Dieu ! Si tu ne veux pas te retirer immédiatement d'ici, je te fais mettre sous cordes et je te fais donner dix-huit coups de macaque comme un mardi gras bat un chien¹⁷ !

Prévilien baissa la tête et porta la main à son chapeau.

- Bon... c'est ça, fit-il. Je m'en vais.

Et Origène le regarda s'éloigner. Prévilien se perdit un instant dans une grosse fleur de poussière qui avait poussé soudain sur le chemin, se montra encore, disparut enfin au tournant de la route. Il aurait fallu se jeter sur l'ennemi à coups de poing, à coups de pied, à coups de dents, à coups de machette ! Mais Origène avait un gros fusil à la case, et lui, Prévilien, sûr d'avoir raison, était venu sans rien à la main. « C'est ça, se dit-il, Origène ne veut pas me faire rendre justice. C'est ça ! Mais il y a le tribunal ! Et il y a aussi les hougans ! »

*
**

Il revint avec Ti-Dôr, Ti-Dôr le guérisseur. Il n'y avait pas de médecin à Diguaran, ni même à Saint-Michel, et Ti-Dôr, c'était lui, à part Doscima le « hogan », qui soignait hommes et bêtes. Un paysan dans la cinquantaine, de haute taille, gros et fort, avec une petite touffe de barbe noire et un croissant de moustache qui retombait sur des lèvres d'alcoolique. De grands yeux voilés de sang. Comme tout guérisseur, il était pieds nus. Il portait une vareuse effilochée de cotonnade bleue, un pantalon de même sorte et un vieux chapeau de laine

17. Allusion aux déguisés du mardi gras qui battent les chiens excités par leur aspect insolite.

dont le magistrat communal de Saint-Michel lui avait fait cadeau pour services rendus. Un grand foulard vert lui enveloppait le cou. On sait des guérisons étonnantes de Ti-Dôr. Voici, par exemple, quelque chose que personne ne peut ignorer. Une fois, à la Marmelade, un homme s'était cassé le bras. Cet homme était riche et il consulta tous les médecins de Gonaïves et de Port-au-Prince, qui le firent rester, sans raison, de longs mois dans des appareils compliqués. Un jour, enfin, on eut une idée : on appela Ti-Dôr et, trois jours après, il ne restait trace d'aucun mal...

Asséfie entra dans la chambre à coucher. Elle ne garda que sa chemise de morceaux de toile multicolores, sa « chemise vœu » et son gros collier. Ti-Dôr et Prévilien l'avaient suivie. Les deux fenêtres étaient bien closes. Il faisait tout noir, car le lampion à l'huile de palma-christine répandait qu'une lueur rouillée. La femme s'étendit de tout son long sur une natte en latanier déroulée à même la terre battue de la petite chambre.

Ti-Dôr, ayant versé du clairin dans une assiette d'émail, dit à Prévilien :

- Mon cher, il faut déposer sept centimes.

Prévilien lui remit une pièce de cinq centimes et une de deux. Ti-Dôr s'agenouilla par terre et plaça l'argent près de l'assiette. Puis il esquaissa le signe de la croix. Il fit craquer une allumette et une flamme monta de l'alcool. Il y plongea la main en balbutiant une formule magique, le secret merveilleux des gens de la corporation. La flamme s'éteignit. Ce secret, malheur à lui si un jour, même pour deux cents piastres, il le trahissait. Il ne tarderait pas à perdre cet argent. Il deviendrait plus misérable qu'un chien. Il n'aurait pas un seul pantalon...

Ti-Dôr murmurait toujours sa formule incantatoire. La femme était couchée sur le dos. Le guérisseur, avec son pouce huilé de clairin, dessina une croix sur le front d'Asséfie, en pesant assez fort. Il traîna le même pouce du front à la naissance des seins. Puis il descendit la chemise jusqu'au sexe. Il n'avait pas cessé de ruminer sa prière. A ce spectacle de la nudité de sa femme découverte, Prévilien entendit une voix plus sauvage lui crier

vengeance, vengeance contre cet assassin qui se nomme M. Cyrille ! Sa résolution d'en parler au tribunal se fortifia. Ti-Dôr descendait toujours avec le pouce. Il avait un petit sourire étrange. Asséfie, de même, se mit à sourire. Elle coula un regard vers Prévilien et vit que son homme avait les yeux très durs. Elle eut, un moment, une petite plainte et dit au guérisseur qu'il pesait trop fort. Ti-Dôr affirma qu'elle n'avait rien à craindre, qu'il connaissait bien son métier. Prévilien se moqua du peu de courage de sa femme. Ti-Dôr répandit du clairin sur le visage, le torse, le sternum, les reins. Il massa. Il tâta les côtes, le sternum, les seins. Il assura que les reins n'allaient pas et qu'il fallait un traitement. Prévilien secoua la tête dans un geste de rancœur. « Si par la faute de ce cochon de M. Cyrille ma femme fait un avortement, je le hache à coups de machette », songea-t-il. Le guérisseur versa encore du clairin dans l'assiette et l'alluma. Il ausculta le ventre, dit qu'il n'y avait aucun grave dommage. Prévilien et sa femme échangèrent un sourire. Le guérisseur baigna d'alcool les cuisses, les jambes et les pieds, les massant toujours. Il termina par une croix sur le dos du pied, avec le pouce, tira ensuite fortement les orteils. Pas une minute il n'avait négligé sa formule mystérieuse, car, qu'il se rende coupable d'une telle faute, et son intervention sera sans résultat. La femme ne pouvant pas, à cause de sa grossesse, se mettre sur le ventre, se retourna sur le côté droit. Le guérisseur exécuta alors à peu près les mêmes opérations au dos. Quand il eut terminé, il voulut savoir quels breuvages Madan Prévilien avait pris. « Du thé de feuilles de cachiment », lui apprit-on. Il fit signe que c'était bien. Il déclara ensuite qu'il reviendrait le lendemain matin pour commencer le traitement. Il apporterait des « collés zos¹⁸ » pour les reins et le dos. Prévilien lui adressa ses remerciements et au départ lui glissa cinquante centimes. Ti-Dôr était content...

Mais une difficulté subsistait. Comment trouver dans Saint-Michel un fondé de pouvoir qui plaidera contre

18. C'est un emplâtre.

M. Cyrille, Cyrille le grand planteur, Cyrille l'homme riche, le premier personnage de la région ? Se présenter au tribunal contre M. Octave Cyrille, n'était-ce pas appeler soi-même la catastrophe, ou du moins perdre à jamais le client qui pourrait s'offrir les meilleures affaires ? N'était-ce pas s'attirer l'inimitié des amis de M. Cyrille et des amis de ses amis, c'est-à-dire de toute la société ?

Les hommes de loi de Saint-Michel démontrèrent à Prévilien avec, à l'appui, force considérants juridiques et, sur le visage, la plus indiscutable honnêteté, que sa cause était d'avance condamnée. Certains ajoutèrent même avec indignation que spéculer sur l'ignorance d'un pauvre paysan était d'une immoralité révoltante et qu'ils n'avaient pas l'habitude de pareils crimes.

Finalement découragés, Asséfie et Prévilien acceptèrent les bons offices d'un singulier fondé de pouvoir, vieil homme parfaitement ignorant et qui ne plaidait pas trois causes par année. Pour maître Horatius, ce n'était plus un problème de s'en aller dans les rues mal vêtu, et cela, plus encore que son ignorance, écartait de lui la clientèle.

Donc, la citation fut lancée. Maître Cyrille se trouvait ce matin-là à la guildive et avalait une tasse de lait, lorsqu'on lui apporta le papier du tribunal : se présenter par-devant le tribunal de paix de Saint-Michel-de-l'Atalaye dans le délai d'un jour franc.

Quand il eut pris connaissance des termes de la citation, le planteur la chiffonna nerveusement dans sa main et il eut un petit sourire. Dans ce sourire, un simple plissement des lèvres, il y avait moins d'ironie qu'une certitude de puissance. Il se leva tout droit du fauteuil et se mit à marcher dans la guildive d'un pas ferme. Non point qu'il se révoltât, car cela lui était arrivé déjà deux ou trois fois d'être l'objet d'une telle insolence. Il se voyait grandissant devant lui-même, lui, Octave Cyrille, qui possédait une si magnifique exploitation avec trois moulins, dont un mécanique tournant jour et nuit, beaucoup d'argent dans ses malles, une guildive au rendement de plus de cent cinquante gallons de clairin en vingt-quatre heures et un fils qui serait peut-être un jour président de

la République. En outre, il entretenait les meilleures relations avec le député, le magistrat communal, le juge, le curé, le préfet, les pasteurs des cultes réformés, etc.

Il dut soudain faire place à un travailleur qui conduisait une mule chargée de sirop de canne. Alors seulement sa colère éclata : « Je suis mécontent, se dit-il. Mais, mais... mais... quel paysan insolent !... Bon, il me le paiera ! Il regrettera ce qu'il a fait ! Pour l'instant, ce n'est pas à des bêtises comme ça que je perdrai mon temps à songer ! J'ai trop de choses sérieuses dans la tête. »

Et il revint à ses préoccupations ordinaires. Il se dirigeait vers le fauteuil pour se rasseoir, quand un petit domestique se planta devant lui en disant : « Monsieur Cyrille, madame vous appelle ! » Il partit en ruminant : « J'administrerai une leçon à Prévilien, il s'en souviendra toute sa vie... »

L'après-midi même, Octave Cyrille partit à Saint-Michel pour rendre visite au juge de paix, maître Boiron, dont il avait reçu la citation. Celui-ci l'accueillit avec une grande joie que traduisirent un gros rire et des gestes désordonnés. Maître Boiron jeta un coup d'œil devant lui, à droite, à gauche, pour voir si, de leur galerie, des gens n'étaient pas témoins de la visite dont l'honorait le plaignant. Mais personne n'avait pu le voir et ce fut pour le juge une petite déception. Tenez ! il y avait deux minutes, le voisin et la voisine d'à côté étaient devant leur porte et lui parlaient !

M. Cyrille entra. Il était poli, et il attendit pour s'asseoir qu'on lui offrît une chaise. Boiron, empressé, le débarrassa de sa canne et de son chapeau. Puis :

- Je regrette infiniment que ma femme ne soit pas là, fit-il, en secouant la tête, un petit sourire heureux et niais se dessinant sous sa moustache bien émondée. Mme Boiron aurait été si contente de vous voir, monsieur Cyrille !

- Ça ne fait rien... ça ne fait rien...

- Je trouve que vous avez beaucoup grossi, monsieur Cyrille. Depuis ces deux semaines qu'on ne s'est vus, en vérité, vous avez rajeuni de dix ans !

- Vraiment ! fit Octave Cyrille avec un rire aussi brusque qu'expansif.

- Oh ! Et comment ! Vous ne vous en faites pas une idée ! assura le juge.

- Vous trouvez vraiment que j'ai rajeuni ?... Puisque vous me le dites !... Bon, écoutez donc, monsieur le juge... Mais je vois que vous m'avez envoyé une citation.

La question était embarrassante. Le juge Boiron devait s'expliquer. Il essaya de le faire en s'agitant nerveusement sur sa chaise et avec des gestes de la main.

- Oh ! monsieur Cyrille, il ne faut pas vous inquiéter pour si peu... s'excusa-t-il. Mais pas du tout. Ce n'est en vérité qu'une histoire insignifiante ! Naturellement, je suis juge. On vient me demander de vous envoyer une citation. Quelque pénible que soit pour moi la chose, et quand malgré toutes mes observations le type persiste dans sa décision ridicule, je ne puis que m'exécuter... C'est la loi... Un type qui s'appelle, je crois, Prévilien... Une espèce de fou... Mais...

- Oui, Prévilien, coupa Octave Cyrille entre ses dents, le visage soudain ossifié.

Et Boiron rit.

- Naturellement, c'est pour ce Prévilien un procès perdu d'avance. Je n'ai eu d'ailleurs qu'à examiner sa déclaration pour voir qu'elle n'avait rien de fondé. Tenez, il ne vous est même pas nécessaire de constituer un homme de loi. Vous n'aurez qu'à raconter comment les choses se sont passées, et ce sera fini ! Ce n'est d'ailleurs pas Prévilien qui a déposé contre vous, c'est Mme Prévilien, naturellement poussée par son mari ! Mais tout de même, comment pourrais-je avoir l'imbécillité de condamner un personnage comme vous pour des paysans ? Ce n'est pas une chose possible ! Où est-ce qu'on a jamais vu ça ? Je réglerai l'affaire très bien pour vous ! Vous n'avez, je vous le jure, pas à vous inquiéter...

Le plaignant était satisfait. Il connaissait sa force, il était heureux. Il souriait d'un sourire d'orgueil ou de méchanceté.

- Bon ! Très bien, Boiron, dit-il. Il faut que nous donnions une leçon à ces imbéciles-là. Sans quoi ils deviendraient chaque jour plus insolents !

- Ils sont vraiment insolents et bêtes, ces paysans, confirma le juge Boiron, dégoûté. Ce sont des gens avec qui il ne faut jamais plaisanter ! Ils ne vous comprennent que lorsque vous les prenez à coups de pied. Moi, je les connais bien, depuis sept ans que je suis juge !

Le planteur ne répondit pas, mais l'enveloppe qu'il tira de sa poche et que, s'étant levé, il alla glisser entre les mains du juge, tomba comme un ver dans un fruit pourri.

- Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? demanda Boiron avec un sourire qui lui échappait malgré lui.

- Rien, ce n'est rien... Vous verrez ! Un tout petit cadeau parce que je vois que vous êtes un homme sérieux.

- Eh bien, c'est ça !... Je ferai pour vous tout ce que je peux, n'est-ce pas vrai, pour liquider cette affaire au plus tôt... D'ailleurs, comme je vous l'ai dit, j'ai déjà considéré la question et, de toute façon, vous l'emporterez !

On parla ensuite de mille choses, de la baisse des affaires, de Jean Cyrille, de Solange, de la sécheresse, etc. Maître Boiron, qui brûlait d'ouvrir la belle enveloppe, aurait voulu précipiter le départ de son interlocuteur. Il se souvint d'un procédé magnifique : quand on veut se débarrasser d'un visiteur importun, on fait jeter sous sa chaise une bonne poignée de sel marin. Cela provoque une réaction immédiate. Il réfléchissait au moyen d'exécuter la manœuvre sans être remarqué du planteur quand celui-ci réclama son chapeau. Le juge l'accompagna jusque sur la galerie. Et Cyrille le quitta, enfin...

Alors, se pressant d'un petit pas de souris, une musique jouant dans son cœur, enivré, Boiron se précipita dans la chambre pour décacheter la belle enveloppe. Il y trouva dix dollars ! Dix beaux dollars ! Il sourit comme un petit diable. « Me voilà tiré d'affaire jusqu'à la fin du mois », songea-t-il.

*
**

Au jour dit, devant le tribunal, maître Horatius plaïda en vain que, Massillon et d'autres témoins étant encore au service d'Octave Cyrille, leur déposition n'était pas recevable. « On peut les entendre, assura le juge Boiron, pour simples renseignements. » Quant au plaignant, lui, il n'avait pas jugé nécessaire d'être défendu par un homme de loi, son bon droit l'en dispensait. Il maintint que jamais il n'avait frappé Mme Prévilien, qu'au contraire, c'était cette femme qui avait osé venir l'insulter jusque chez lui, il ne savait encore pour quelles raisons. Prévilien exhiba la robe maculée de sang et déchirée que portait Asséfie. Les témoins affirmèrent ne pas la reconnaître. Selon Octave Cyrille, c'était tout simplement une vieille robe que ses accusateurs avaient teintée de sang de poule.

Alors la grosse voix indignée du juge Boiron retentit pour flétrir l'imposture et la diffamation. C'était Mme Prévilien qui avait été l'insulteuse. Elle écouta, écroulée, sa sentence : un mois de prison pour injures graves à la personne d'Octave Cyrille. Elle devait ensuite verser, outre les frais du tribunal qui, paraît-il, montaient à quinze gourdes cinquante centimes, cent cinquante gourdes de dommages-intérêts au plaignant, ayant inutilement contrarié dans ses occupations un homme qui, sans cela, eût accordé cet après-midi à ses affaires. Dans le cas où les cent cinquante gourdes de dommages-intérêts ne seraient pas comptées à Octave Cyrille dans un délai de deux jours, une saisie serait opérée sur les biens de la condamnée. Asséfie poussa des gémissements comme si elle enfantait. Prévilien s'assit sur un banc du tribunal, pressant entre les mains sa tête molle. Il comprenait son malheur. Un garde accompagna la condamnée dont les sanglots augmentaient. « Courage... Courage ! lui dit Prévilien. Courage !... » Cyrille et le juge Boiron se tendirent une main empressée, avec un petit sourire flasque.

Il fallait maintenant réunir au plus vite les cent cinquante gourdes de dommages-intérêts à compter au plaignant. C'est pourquoi Prévilien s'en alla trouver Jérémie Sénatus, un grand commerçant du bourg de Saint-Michel

et jeta son cœur aux pieds de celui qui était, d'ailleurs, son compère :

- Monsieur Sénatus, c'est vous qui êtes le parrain de mon enfant, dit-il. Voilà qu'on a mis ma femme, votre commère, en prison ! Personne ne pouvait croire que cela finirait comme ça, car, que le Dieu qui est dans le ciel me coupe la langue si je mens, c'est M. Cyrille qui a battu Asséfie ! On a condamné ma femme à un mois de prison. Et puis elle doit payer cent cinquante gourdes, plus quinze gourdes cinquante, cela fait... cent soixante-cinq gourdes cinquante ! Où est-ce que je prendrai tout cet argent ? Quand on a une personne à soi, si on est dans le malheur, c'est auprès d'elle qu'on doit aller ! Alors, monsieur Jérémie, je suis venu voir si vous voudriez me prêter cet argent ! Le juge a dit que, si ma femme ne payait pas dans deux jours, elle passerait trois mois de plus en prison ! Je suis venu voir ce que vous ferez pour moi, si vous voudrez nous sauver !

Le commerçant retroussa ses lèvres. Ses prunelles roulèrent dans leurs orbites :

- Hum ! Hum ! fit-il du fond de la gorge.

Puis il dit en secouant la tête :

- Mais je ne puis pas vous prêter de l'argent comme ça. Je dois vous aider puisque vous êtes mon compère ! Je ne puis pas vous laisser périr ! Je ne pourrai pas cependant vous prêter l'argent comme ça, sans aucune garantie ! D'ailleurs, vous avez deux carreaux de terre, n'est-ce pas, ou même plus...

Il acheva dans un petit rire.

Prévilien laissa tomber ses deux mains, baissa la tête et balbutia, cassé sous le coup :

- Cette terre, monsieur Sénatus, je ne puis pas vous en apporter les papiers ! Je ne puis pas la perdre !... Cette terre, elle est sacrée pour moi ! C'est mon parrain, le général Davius, un homme riche, qui en mourant me l'a laissée ! Je ne puis la vendre. Les morts ont des pouvoirs ! Mon parrain Davius me punirait ! Alors, mon cher compère, vous ferez ce que vous pourrez pour moi ! Je ne connais que vous dans Saint-Michel ! C'est vous

qui avez nommé mon enfant ! Je sais que vous avez bon cœur et que vous êtes un homme de bien ! Si vous voulez me prêter cet argent, je vous le paierai par acomptes. Chaque fois que je vendrai de la canne, je vous apporterai un peu d'argent.

- Non, ce n'est pas possible ! répondit le commerçant, le visage fermé. Je ne puis pas mettre tant d'argent dehors comme ça... Tout ce que je puis faire pour vous, c'est vous prêter dix gourdes !

Et il arrêta des yeux interrogateurs sur Prévilien.

Prévilien était désespéré. L'angoisse lui nouait la gorge. Il y a l'air pour les oiseaux, la mer est le royaume d'autres vivants, d'autres encore s'épanouissent dans l'ancre noir, mais la terre n'était pas un lieu pour cet homme. Il put quand même marmonner :

- Eh bien ! je suis obligé. Mon parrain Davius voit que ce n'est pas ma faute, il me pardonnera ! Alors, compère Sénatus, vous pouvez m'attendre, cet après-midi je viendrai avec les papiers !

*
**

Un mois passa. Un mois vide d'événements, sauf qu'il y eut des morts, particulièrement cette vieille, ratatinée, pétrie comme de la pâte, qui n'habitait pas loin de chez Prévilien et qui était la doyenne de Diguaran. Prévilus, jugeant le moment favorable, avait renouvelé ses instances auprès de Prévilien pour que celui-ci abandonne les « loas ». Mais Prévilien ne consentait que des promesses. Asséfié revint de la prison. Hélas ! Prévilien avait dû hypothéquer ses deux carreaux de terre contre la somme de cent soixante-cinq gourdes à payer dans huit mois. De plus, il avait dû conduire à maître Horatius, son avocat, en manière de paiement, l'unique porc qui, après le dernier « service », lui était resté. Prévilus ne cessait de lui répéter que c'était Christ qui exerçait sa vengeance. La crainte qu'il avait d'être persécuté par un

« loa » ou par un ennemi - peut-être Massillon -, l'appréhension aussi de perdre au jour de l'échéance son jardin hypothéqué, tout cela s'associait pour le torturer. Mais ce qui surtout le révoltait, c'était la menace cruelle lancée par le juge après le procès : si Prévilien osait un jour s'en prendre aux témoins qui avaient déposé contre lui, le malheureux gémirait dix ans dans les travaux forcés. Car Prévilien n'était pas homme à se courber si facilement. Il y avait d'ailleurs une autre façon de se venger.

Une semaine après la libération de sa femme, ayant par la vente de trois poules, d'un cabri et d'une bonne quantité de cannes réuni un peu d'argent, il alla trouver Doscima, Doscima le « hogan », ce grand espoir.

- Doscima, dit-il ce jour-là, je vous apporte tout ce que j'ai, quinze gourdes ! Vous savez que les affaires ne sont pas bonnes, la canne n'est pas encore mûre, sauf deux ou trois bouts ! Alors, je vous demande que grâce à vous, à votre pouvoir, Bon Dieu, les saints et les « loas » me fassent voir leur justice ! Je sais que vous avez un grand pouvoir, papa Doscima !

Le « hogan » l'introduisit dans une petite chambre close où veillaient, fixés à la cloison, une paire de sabres disposés en croix ; une assiette de fine porcelaine blanche reposait sur une terrine. Prévilien déposa l'argent. Le « hogan » répandit sur le sol un cercle de farine de blé, et au milieu plaça une soucoupe blanche. Il avala ensuite du tafia, à même le goulot de la bouteille, en donna au visiteur. Il fit brûler une chandelle dans la soucoupe. On l'entendit marmonner quelques paroles mystérieuses ; l'oracle était favorable :

- La chandelle dit que la raison est de votre côté. Je vous donnerai satisfaction ! Voici ce que vous ferez : demain soir, à minuit juste, vous irez devant la maison de compère Cyrille. Là, vous jetterez une poule que vous aurez tuée en lui tordant le cou, de « l'eau répugnance¹⁹ », sept pièces de deux centimes et trois grains d'indigo. Demain soir, vous ferez la même chose devant la porte de Massillon !

19. *Assa foetida* : substance nauséabonde utilisée en magie.

Prévilien partit. Heureux, vengé déjà, il foulait la terre avec orgueil et foi. Pourtant, ce même soir-là, par Doscima, le planteur apprenait tout de la manœuvre de son ennemi. Octave Cyrille était un homme précautionneux et reconnaissant. Il glissa vingt gourdes dans la poche du « hougan ».

*
**

Dans les deux ou trois semaines qui suivirent, un autre événement, moins douloureux il est vrai, vint encore troubler la vie, régulière comme la procession des jours, comme la détresse des êtres, de la plantation.

L'après-midi s'achevait, doux et pur, d'une beauté invraisemblable, jusqu'aux quatre coins du monde, jusqu'à ce feuillage lointain jauni par la sécheresse, qu'une brise tiède courbait et relevait par instants, jusqu'à ces chaumières silencieuses comme des meules d'herbe, jusqu'au front immobile des montagnes, jusqu'à ce ciel d'un bleu sans une souillure, jusqu'à ce soleil qui finissait doucement dans son sang. A part la plainte entrecoupée du moulin à moteur, le grincement continu des deux moulins à bœufs, les couplets des travailleurs, le silence régnait partout. Parfois, des files d'oiseaux noirs lançant des cris coupaient l'azur. Il y avait aussi cette mèche de chevelure grise qui, poussant de la cheminée de la guildive, se formait et se reformait sans cesse. Soudain, on entendit la grosse voix de maître Octave Cyrille qui accablait un de ses travailleurs.

Thanise, elle, la femme de Massillon, se sentait exténuée du labeur implacable. Enceinte, comme on le sait, elle était maintenant à sa neuvième lune et depuis le matin, depuis l'aube, des charges de cannes et des bidons d'eau ou de sirop lui pesaient sur la tête. C'était bien pénible, en vérité. Thanise donnait un effort au-dessus de ses forces, mais il le fallait. L'on ne pouvait rester à ne rien faire en attendant les couches, car un jour de travail c'est vingt centimes, voire même vingt-cinq

centimes ! Thanise comptait fermement sur Dieu et les « loas » pour que l'événement n'arrive qu'un soir, chez elle, pas à la guildive ! Il fallait avoir confiance en Dieu. En attendant, Thanise soulevait encore les charges, bien que n'en pouvant plus. La fatigue se lisait à son corps qui ployait sous les bidons d'eau, ses reins qui roulaient, ses lèvres pressées, sa gorge gonflée, ses yeux rougis, ses bras tendus comme à la recherche d'un appui. Thanise était sûre de son courage. Et ce qu'à Diguaran n'importe quelle femme fait jusqu'au dernier jour avant les couches, pourquoi s'en montrerait-elle incapable ? En vérité, il n'y avait pas là matière à se turlupiner ! Massillon, lui, coupait la canne dans le jardin.

Ce fut angoissant. Un lourd bidon lui pesait sur la tête, lorsque Thanise ressentit les tressaillements précurseurs. Elle comprit. Mais elle eût voulu terminer la journée ! Et puis, elle n'avait pas le courage d'aller dire à M. Octave Cyrille des choses de ce genre ! On l'eût traitée de paresseuse ! Renvoyée, elle ne toucherait que la moitié du salaire. Et si ce n'était pas d'ailleurs ce qu'elle croyait, si ce n'était par hasard que de simples coliques, de quelles injures Massillon l'accablerait !... Un jour de travail, pour elle, femme, c'est vingt centimes ! Or, entre dix centimes et vingt centimes la différence est belle !...

Elle pria Dieu, les saints et les « loas » comme jamais auparavant elle n'avait fait, pour que cela ne vienne que le soir. Quelle prière dans ses yeux exorbités !... Mon Dieu, apporte une main secourable à ton enfant ! Pourtant les maux ne cessent pas. Ils s'accroissent, se répandent, se précisent. Nul doute n'est possible : c'est l'heure inconnue où l'on va être mère. Thanise songe qu'il lui faudrait être à présent sur son lit, tranquillement allongée, attendant la merveille. Mais, pour l'instant, elle allait et revenait avec sur sa tête des bidons d'eau. Et les douleurs s'acharnaient en elle, lui lacéraient le ventre, comme un nœud de vipères. J'aurais voulu vous y voir, vous ! Les yeux en pleurs disaient sa souffrance, et la grimace du visage. Elle espérait bien pourtant que ça ne viendrait que le soir. Dieu fera ça pour elle ! Dieu qui est

si bon ! Seulement, en vérité, le temps est long !... Trop long !... Massillon, lui, est à l'intérieur parmi les cannes ! Si du moins elle pouvait parler à Massillon ! Mais, en vérité, il faut terminer la journée ! Il le faut pour l'enfant ! « Je prendrai courage, dit-elle, pour l'enfant, ça ne viendra que ce soir. Dieu est si bon !... »

Soudain, Thanise sent toutes choses tournoyer en elle. Le vertige descend de la tête à la poitrine, se répand dans les bras, le ventre, les hanches, les jambes molles. La terre n'est plus solide sous ses pieds. Le monde se déplace, se défait en un mauvais brouillard. Elle ouvre grands les yeux, allonge une main ; l'autre, retenant le bidon, essaie de s'agripper à la cloison, que dans un éclair elle a devinée. Rien qu'une plainte et Thanise s'écroule de tout son long avec le bidon d'eau !

- Mais, tonnerre ! grommela le planteur, que cette femme est paresseuse, que cette femme est imbécile ! Même un bidon d'eau, elle ne peut le porter ! Cette femme est venue faire de la boue à la guildive !

Comme elle ne se levait pas, un travailleur accourut.

- Monsieur Cyrille, cette femme est indisposée, oui ! s'écria-t-il. Il paraît que l'heure est arrivée pour elle d'accoucher !

- Oh ! Oh !... vraiment !... Je n'avais pas songé à cela ! remarqua le planteur, le visage adouci. Relevez-la vite, appelez Massillon ! Il faudra la conduire chez elle.

On avait relevé la femme et on la soutenait. Massillon accourut. Cyrius Gé Pété, Massillon et d'autres travailleurs encore portèrent Thanise à la case. On trouva dans un petit sac qu'elle cachait dans son corsage la clef de la chaumière. On l'introduisit. Massillon ne se tenait pas de joie : il allait avoir son premier enfant ! Commère Florida qui vivait à la case voisine s'empressa. C'était une très bonne amie à Massillon et on l'avait déjà choisie pour être la marraine de l'enfant. Elle était d'ailleurs une accoucheuse en renom. Le voisinage accourt maintenant en grand nombre. Il se presse dans la petite chambre. Quant à Massillon, on l'avait obligé à rester dans la cour. Commère Florida, sans perdre une minute,

forma sur le sol, dans la chambre, un lit de hardes sales et de haillons. Il n'était pas bon de mettre Thanise sur le « sitot-vlé²⁰ ». L'accoucheuse était venue avec un gros morceau de bois de campêche, plat sur un côté et long comme l'avant-bras, la « chouquette ». La chouquette est indispensable quand une femme fait un enfant.

On assoit Thanise sur la « chouquette ». On la gifle ! On la gifle ! On crie : « Poussez, poussez ! Criez, criez donc ! » Thanise hurle : « Rooh !... » On lui rentre dans la gorge une cuillère de bois. On la gifle, on la gifle. Elle hurle toujours... On lui fait un massage au ventre avec de l'huile de palma-christi très chaude. Commère Florida lui assène de grands coups de martinet...

L'enfant est né... Thanise maintenant s'allonge, calme, sur le « sitot-vlé », l'enfant près d'elle. Oh !... que Massillon est content ! Il rit et danse comme s'il avait trop bu. Car c'est un gros garçon, tonnerre de Dieu !... Son premier garçon, il le nommera « Mercurieu ». Mais le petit, il faut que tout de suite il mange. On lui donne à boire une demi-cuillerée d'huile de palma-christi, dans laquelle on a fait frire un cafard...

Hélas ! le bonheur de Massillon bien vite se brisa !... Mercurieu ne resta que trois jours sur la terre. Il mourut atteint d'une langueur inexplicable. L'on creusa sa petite fosse tout près, là, dans le jardin. Ah ! c'est certainement Prévilien qui a « mangé²¹ » l'enfant de Massillon ! C'est que, outre ce que chacun savait déjà, Prévilien n'était pas un homme respectable, Massillon avait des preuves, surtout ce mélange de grains d'indigo, d'« eau répugnance », de pièces de deux centimes et de maïs, qu'un matin il trouva devant sa porte.

On s'arrêtait dans le chemin :

- Commère, tu ne connais pas la nouvelle ? On dit que c'est Prévilien qui a « mangé » l'enfant de Massillon.

- Vraiment, commère ! C'est ça que j'ai entendu, moi aussi. Mais, puis-je croire ça ? Ce serait une trop grosse parole !

20. Le lit paysan.

21. Tué par des moyens occultes, selon la croyance populaire.

- Eh ! commère ! quand je dis une chose, tout le monde peut me croire ! Rien n'est plus vrai que ça sur la terre ! Que le tonnerre m'écrase, c'est vrai ! Alors, tu veux dire que tu ne sais pas que Prévilien est un loup-garou ?

Un soir, Prévilien alla voir son papa, qui souffrait horriblement du rhumatisme. Il faisait un petit vent très froid qui entraînait dans la chair et forçait à relever le col de la veste autour du cou. Le vieux gémissait comme une bête qu'on écorche. Il put quand même dire à son garçon (c'était toujours les mêmes paroles) :

- Prévilien, tu dis que ce n'est pas vrai, que tu n'as pas fait du mal à l'enfant de Massillon. Je te crois, parce que tu es mon enfant ! Mais, tout de même, j'ai un doute : dis-le-moi bien, réellement, ce n'est pas toi qui as fait quelque chose ?

Prévilien redressa la tête. Il eut le temps de songer :
« Oui, réellement, c'est moi qui ai été chez Doscima pour faire du mal à Massillon. Mais Bon Dieu me pardonnera ! Car Massillon m'a fait beaucoup de mal. Tout ce qui m'est arrivé, c'est lui la cause. »

Il dit cependant :

- Papa, je demande à Dieu que si je sais avoir fait du mal à l'enfant de Massillon, le tonnerre m'écrase !

Alors le visage de Tonton Prévilus s'éclaira, malgré ses souffrances.

- Bon, fit-il, allégé, c'est cela, mais ne fais pas de serment, Dieu punit ça. Mais alors pourquoi ne veux-tu pas te convertir ? En vérité, Prévilien, tu sais que n'était le pasteur Henri qui m'a dit de ne pas te chasser d'ici, de ne pas te regarder comme un ennemi, depuis longtemps déjà j'aurais oublié que tu es mon enfant, je te mépriserais comme un chien !...

- Papa, répondit le fils, l'autre jour, un « loa » qui était dans la tête de Cyrius Gé Pété, m'a dit que c'est parce que trop de gens dans le pays se sont faits protestants qu'arrivent tous ces malheurs !

Prévilus secoua la tête, avec sur son visage à la fois ironie, dédain et complaisance.

- C'est que, dit-il, maintenant tout le monde est réduit à la misère, Prévilien ! Il ne pleut pas ! Nos denrées se vendent pour presque rien au marché ! Bon, je t'ai assez parlé. A partir d'aujourd'hui, je ne te dirai plus rien, plus rien ! Tu n'es plus un enfant ! Tu es grand, maintenant ! Tu feras ce que tu voudras. Seulement je prierai Christ pour toi !

Prévilien baissa la tête, comme s'il souffrait. Il était honteux. Un abcès lui mangeait le cœur car, le vieux, il l'aimait trop. Il put quand même balbutier :

- Papa, tu sais bien que je me convertirai ! Mais j'ai un petit service à offrir encore à Maîtresse Erzulie, qui a exigé cela. Je lui ai fait la promesse. Je crains des vengeances si je ne suis pas fidèle. Quand j'aurai accompli ma promesse, je deviendrai protestant comme toi.

- Tu attends de devenir plus mal ?

Le tambour frappa soudain, on ne sait où. Il y eut d'abord un roulement long, puis quelques coups espacés, puis les notes dansèrent, s'associèrent, elles se précipitèrent en une apothéose qui resta une minute entière accrochée à ce silence plus grand que le monde et la nuit, se tut, reprit encore, monta comme une invocation.

Mais le vieux souffrait trop. Il pria Prévilien de l'aider à gagner son lit.

- Tu attends de devenir plus mal ! Ça me fait de la peine, Prévilien, en vérité, fit-il encore.

- Non, dit le fils.

Là-bas, dans la nuit, le tambour jubilait.

CHAPITRE TROISIÈME

LE jour n'est pas clair encore. Mais ça viendra. C'est l'aube. Une lumière, lentement, blanchit le ciel immense. Longtemps déjà, Bayacou¹, la grande étoile, regarde le plateau. Dès qu'elle luit, la grande étoile, l'homme de la terre songe à la longue peine sous le soleil d'Haïti. Il enfile un vieux linge, prend la machette et la houe et le voilà aux plantations dans le petit vent froid. Tout près, la lune est là, grande, ronde et jaune, semblable à une moitié de giraumon² coupée prématurément. Les arbres proches sont immobiles, silencieux et compacts, taillés dans du marbre violacé. Bayacou, longtemps déjà, regarde le plateau, elle qui chaque jour annonce le réveille-matin !... Le lambi des coqs appelle les hommes aux champs ! Et Massillon sommeille encore !...

C'est dimanche ! Massillon s'étire mollement dans son « sitot-vlé ». Thanise est là, et leurs corps se rencontrent. Massillon ouvre un œil sans lumière et voit la clarté blafarde qui se faufile à travers les anfractuosités de la fenêtre et qui tombe goutte à goutte dans la chambre, colant de jolis dessins aux cloisons de terre lézardées. Il a

1. *Bayacou* : l'étoile du matin, Vénus.

2. *Giraumon* : courge d'Amérique.

sous la peau une petite fraîcheur à l'idée qu'aujourd'hui il peut se coucher encore, si ça lui plaît, reposer ses vieux membres disjoints. Il se gratte la peau à l'écorcher, le ventre, les jambes, les côtes. Thanise s'est retournée sur le dos et ronfle. Lui, ferme les yeux et ronfle aussi, ronfle. Mais déjà le jour envahit la petite chambre. Massillon ouvre encore une paupière engourdie. Une chanson suit le sentier.

*Trop Gangan lan pays-là Oh ! Oh ! Oh !
Trop Gangan lan pays-là.
Main you Gangan vole sirop³.*

Massillon pense : « Maintenant, il fait grand jour. Un homme ne reste pas dans son lit plus tard que ça... » Il songe à la chair frémissante de Thanise, et tout d'un coup, ça lui est entré dans le corps avec une force irrésistible, une démangeaison, il se blottit contre la femme, lui prend le bras, la secoue très fort, la frappe du pied. Elle, enfin, se réveille :

- Ah ! Mon cher, laisse-moi dormir ! Ne me fais pas ça ! J'ai du sommeil dans les yeux.

- Oh ! Oh ! qu'est-ce que tu dis là ? Tu ne vois pas que le soleil est déjà levé, ma chérie à moi ? fait-il.

Thanise a un petit sourire, preuve qu'elle est vaincue. Et ils font brutalement, sauvagement, sans caresses inutiles, l'amour.

Puis une tristesse est dans leurs membres, leur monte jusqu'à la gorge, comme une sève empoisonnée. Ils songent à Mercurieu, le premier enfant de leur chair, perdu trois jours après sa naissance, couché dans une petite fosse, là, tout près, dans le jardin. Certes, ils en étaient bien convaincus : depuis la fois que la bataille avec ce

3. « Il y a trop de hougans dans le pays. Oh ! Oh ! Oh !
Il y a trop de hougans dans le pays.
Voici qu'un hogan a volé du sirop. »

loup-garou de Prévilien avait envoyé Asséfie en prison, il fallait bien redouter une vengeance. D'autant plus qu'un « loa » qui parlait par la bouche de Tonton Jean avait dit : « Mes amis, vous voyez ce jeune homme qui n'habite pas loin d'ici ? Je n'ai pas besoin de vous dire son nom ! Mais prenez vos précautions avec lui ! Il vous persécute. » Et c'est huit jours après ces paroles que son petit est mort ! Aussi, la semaine dernière, Massillon est allé se jeter aux pieds du pasteur Henri et il a dit :

- Pasteur Henri, je suis venu pour me convertir ! On ne veut pas me voir dans Diguaran. C'est Prévilien, Prévilien, le fils de compère Prévilus, qui a « mangé » mon enfant. Je sais que la seule façon pour moi d'empêcher que ce loup-garou de Prévilien ne me prenne un autre enfant, c'est que je me fasse protestant ! J'étais catholique ! Ça ne m'a point protégé ! Mais quand on est protestant, les « ouangas », ce n'est rien, ça ne peut rien vous faire !

Thanise a sauté du lit. Elle s'exclame : « Oh !... Oh !... Il fait froid ! » Et elle noue son grand foulard jaune autour de sa tête. Sur sa chemise bigarrée elle passe une robe « gros bleu », celle qui toute la semaine lui a servi pour porter la canne et les bidons de sirop. Elle va au canari, y plonge son petit gobelet bleu à fleurs blanches, ouvre la fenêtre et se secoue un peu d'eau dans la bouche. Le jour est clair déjà. Le monde attend le soleil. Massillon songe, songe toujours. Thanise dit :

- Si j'avais une bonne robe, je descendrais un peu plus tard au bourg pour aller au temple. Mais je ne peux pas. Christ voit bien que ce n'est pas ma faute ! Ma robe est trop sale. Massillon aussi irait s'il avait un autre pantalon !... Il fait froid et il n'y a même pas un petit peu de café...

Massillon songe. Une idée lui vient, qu'il repousse dans un hochement de tête : « Si je ne m'étais pas fait protestant, je montrerais à ce méchant Prévilien ce que je sais ! Doscima le réglerait pour moi. » Mais est-ce qu'il n'avait pas juré au pasteur Henri qu'il en avait fini avec les « loas » ?

Et il rêve toujours. Il se rappelle la terrible chose, le « ouanga » qu'un matin il vit devant sa porte ! Une fois, il était minuit plein, des pierres sont tombées sur le toit. Ce jour-là, la maison a tremblé, « cra, cra, cra », comme s'il y avait un tremblement de terre. Et le « baka » que la nuit d'après il aperçut dans le jardin ! Ah ! comme il se vengerait de ce Prévilien, s'il n'était pas un protestant, s'il avait le droit, comme tout le monde, d'aller chez les « hougans » !... Car une chose est sûre : c'est Prévilien qui a « mangé » son enfant. Et Jean, le fils de compère Cyrille, lui qui répète toujours que ces choses-là, ce n'est pas vrai, maintenant, s'il était là, que dirait-il ? Il verrait combien les hommes sont méchants et qu'ils ont un grand pouvoir ! Tout le monde sait que Prévilien a « mangé » Mercidieu ! C'est clair comme le jour !...

Massillon s'est levé. Il s'assoit sur le rebord du « sitot-vlé ». Il presse entre ses mains sa pauvre tête. De ses prunelles filtre un éclair de rage... Il est debout... Il enfile son vieux pantalon de travail, l'unique qu'il possède. Un homme qui n'a pas de besoins, vraiment ! Il regarde par la fenêtre et voit le soleil. Le soleil, tout jeune, est dans le ciel une grosse fleur de feu. Il dit : « Merci, papa Bon Dieu ! Merci, les « loas » ! Mais il se reprend vite !... Non, non, il ne doit pas dire : « Merci, les loas ! » Il n'est pas un catholique... Il n'est pas dans ces choses-là ! Sa bouche l'a trompé ! Et il le remarque : « Seulement je regrette de m'être fait protestant déjà. Autrement, je pourrais me venger de Prévilien ! Je lui montrerais ce que je sais ! »

Mais qu'est-ce que Thanise est allée faire là-bas depuis tout ce temps ? Un malheur lui est peut-être arrivé ? Non... il se rassure... Thanise cause avec commère Florida. Dehors, apportée par une frêle voix de fillette, s'amène une chanson. Il n'y a pas quinze jours encore, il la fredonnait, cette chanson vaudou. Il la fredonne. Une chanson, c'est pour tout le monde, tout le monde est libre :

Erzulie, oh ! pas Erzulie ça (bis)
L'an lan mèn, canote li, chaviré.
Erzulie marié, li pas gangnin chance.
Erzulie fait jeunesse, li pas gangnin chance !
Canote chaviré avec li⁴.

Thanise est revenue. Alors Massillon dit :

- Ma chère, même un petit peu de café nous n'avons pas aujourd'hui !...

Thanise baisse une tête malheureuse et elle dit, après un silence :

- Je vais préparer le petit mil ! Ce soir, nous ferons un bon manger. Après je laverai ma robe... C'est la malchance si nous n'avons pas d'argent du tout aujourd'hui ! M. Cyrille n'était pas là hier après-midi pour nous payer. Il était allé aux Gonaïves régler ses affaires !

Thanise se ceint les reins d'un grand mouchoir, verse le petit mil dans un mortier en bois et se met à l'écraser à coups de pilon. Massillon, assis sur un petit banc, tresse une corde en latanier. Ils travaillent, ils travaillent. Le soleil monte. Maintenant, Thanise, ayant fini de préparer le grain, lave dans une gamelle une robe et une chemise. Le soleil darde, bien haut dans le ciel. A l'entrée de la barrière, une croix ouvre les bras et c'est à la longueur de l'ombre qu'elle répand qu'on sait l'heure. Thanise est allée voir :

- A présent, il doit être dix heures, remarque-t-elle. J'ai faim et je n'ai rien mangé encore. Je mangerai quelque chose ! Je vais chercher un petit bout de canne dans le jardin.

- Tu apporteras de la canne pour moi aussi, dit Massillon.

Thanise est revenue avec la canne et ils mangent.

4. « Erzulie, oh ! n'est-ce pas bien, Erzulie
Son canot a chaviré dans la mer.
Erzulie s'est mariée, elle n'a pas eu de chance.
Erzulie s'est faite putain et elle n'a pas eu de chance.
Un seul enfant qu'elle avait
Son canot a chaviré avec. »

Quand ils seront assoupis (le travail et le soleil), ils allongeront leur natte sous le bon quénépier⁵. Pourtant, Massillon est triste toujours. Des idées le tracassent. Il ne peut pas dormir. Puisqu'il est protestant, il ne doit pas se venger, il ne peut pas aller chez les « hougans » ! Mais s'il n'était pas protestant !...

Et la journée finira, morne, triste, désolée, avilissante pour les corps et pour les âmes. Et à l'heure où le monde sera tout noir déjà, Thanise mettra au feu le petit mil, que, faute de mieux aujourd'hui, elle fera cuire à l'huile de palma-christi, à laquelle les entrailles sont maintenant habituées.



Un après-midi, pourtant, Prévilus sentit toute la joie dans son cœur. D'abord, les douleurs du bras lui laissaient un peu de calme et, surtout, il eut la visite du pasteur Henri. La présence du saint homme dans sa petite chambre lui dérangeait l'esprit, tant elle le comblait de vanité. Le pasteur Henri devait faire son prêche ce soir-là. Comme on sait, il n'y a pas de temple à Diguaran. Cela aura lieu à la case de Dorismond.

En attendant, chez Prévilus, on causait. Il y avait le pasteur Henri, Grande Lésida, Tonton Prévilus, Prévilien, Plaisimond et Origène, le chef de section, venu comme une espèce d'ambassadeur du hameau. La semaine précédente, Prévilien et le chef de section Origène avaient levé ensemble leur verre à une « martinique⁶ » et s'étaient réconciliés. Les enfants, sauf Joël, sommeillaient. Joël, assis sur un petit banc, paraissait s'intéresser à la conversation. Un moment, il alla s'appuyer contre les genoux du pasteur pour lui demander cinq centimes. L'homme d'Église, affectueusement, caressa la tête de l'enfant et lui tendit les cinq centimes. Tout le monde en fut content. Grande Lésida en rit à

5. *Quénépier* : arbre fruitier.

6. Danse paysanne.

se casser les reins. Madan Prévilus et Marilisse étaient alors à la cuisine, préparant le repas du pasteur : du poulet, des pois, du riz, des bananes ; on avait de quoi, tout tombait bien ce jour-là. Marilisse y allait de sa meilleure main pour témoigner sa reconnaissance au pasteur Henri, chez qui elle avait reçu l'éducation.

Les propos se succédaient. On parla de l'immense amour de Christ pour ses enfants qu'il assiste toujours, de la confiance qu'on doit avoir en Dieu, de la sécheresse, de la fin prochaine du monde, etc. Le pasteur Henri en voulut aux catholiques : « Les prêtres ne sont que des exploiters du peuple », affirma-t-il. Puis, considérant Joël qui maintenant avait grandi :

- Mon compère, dit-il à Prévilus, je crois que tu pourrais me donner l'enfant. Je l'emmène avec moi. J'avais besoin d'un petit garçon pour me servir ! Il sera à la maison, il me rendra service, il sera mieux qu'ici. Je l'élèverai comme j'ai fait pour Marilisse. Je verrai à l'envoyer à l'école !...

Tonton Prévilus sourit, joyeux et tendit la main au pasteur.

- Merci, acquiesça-t-il, ça me fera plaisir. Vous pouvez partir avec Joël ce soir même. Je vous donne ce garçon. Il souffrait ici. Chez vous, il vous rendra service. Il lavera les pots de nuit. Il balayera la maison. Il est assez grand, il peut faire des commissions. Vous lui enseignerez la religion. Si vous le pouvez, vous l'enverrez à l'école.

Tout le monde fut d'accord. Origène, le chef de section, battit bruyamment des mains. Mais comme l'enfant lui-même avait l'air de ne pas bien comprendre, Madan Prévilus demanda :

- Joël, si je t'envoyais au bourg avec le pasteur Henri, tu serais bien content, n'est-ce pas ?

Alors Joël courut au pasteur et tomba à nouveau entre ses jambes. « Oui, oui, je veux partir avec pasteur Henri », s'écria-t-il. Et ce fut Tonton Prévilus qui dut le faire s'écarter pour qu'il ne salisse pas les vêtements de son hôte. L'affaire était donc conclue, Joël partirait avec le pasteur.

On parla encore du devoir de chacun de placer toute sa confiance en Christ, surtout à cause de la grande puissance de Satan. Ce fut alors que, pour apporter une preuve décisive de ce qu'il disait, le pasteur Henri tint à raconter une histoire dont il pouvait certifier personnellement l'authenticité.

- C'était, commença-t-il, sous le gouvernement de Légitime. Je me rappelle cela comme si c'était d'hier matin... On m'avait envoyé à l'école à Port-au-Prince, et je demeurais chez un général qui se nommait André Dubréus. Une nuit, j'entendis des coups de feu ! Le lendemain, le général Dubréus, bien qu'il fût connu comme adversaire du gouvernement, était assis tranquillement chez lui. Soudain, des soldats surgirent dans la salle, pistolet au poing. Je me mis à trembler comme les feuilles d'un arbre. Un instant, je détourne les yeux et je ne vois pas le général Dubréus ! Qu'est-ce qui était arrivé ? Le général Dubréus s'était changé en figue ! Oui, messieurs et dames, en vérité, il s'était changé en figue ! Car je vis une figue sur la table du salon, là où d'abord il n'y avait rien !...

« - Où est le général Dubréus ? Donnez-nous le général Dubréus ! hurla la soldatesque.

« Mais je tremblais tellement que pas un mot ne put sortir de ma bouche. Les soldats fouillèrent toute la maison, ils ne trouvèrent personne. Ils étaient à peine partis que je vis à la même place le général Dubréus. Le général me regarda et me dit : « Tu n'as pas besoin d'avoir peur, mon enfant, ça ce n'est rien ! » Il fit ensuite sur moi le signe de la croix. Je regardai encore, la figue n'était plus sur la table !... »

- Quelle histoire ! Quelle histoire ! s'écria toute l'assistance. Le diable a vraiment un grand pouvoir. Christ seul peut nous sauver, car le diable est notre ennemi !

Plaisimond demanda :

- Bon ! pasteur Henri, après cela, qu'avez-vous dit au général ?

- Je ne suis pas resté ! J'ai écrit à ma mère qu'elle vienne me chercher !

Origène, le chef de section, ne voulait pas être en reste envers le pasteur. Solennel, il promena sur l'assistance des yeux à vous faire regarder du côté de la porte, et dit :

- Moi, je vais vous raconter une chose cinquante fois plus terrible encore ! J'avais toujours entendu dire qu'il y avait des gens à qui les balles ne pouvaient rien faire, vous pouvez tirer sur eux autant que vous voulez, c'est peine perdue ! N'ignorant pas la puissance du diable, je ne disais jamais que ce n'était pas vrai, mais je n'avais pas vu encore !... Eh bien ! une fois, j'ai vu de mes yeux... C'était en 1917 ou en 1918, je ne me rappelle pas très bien. Les « cacos⁷ » étaient venus attaquer Maïssade, et moi, je me battais du côté des blancs américains. Messieurs, de ma vie je n'ai jamais vu une chose aussi terrible, et je crois que jamais plus je n'en verrai de pareille !...

« Les « cacos » avançaient. Nous étions couchés à plat ventre, attendant qu'ils fussent plus près pour tirer. Le capitaine américain, un qui était très gros, avec une petite moustache, donna l'ordre d'ouvrir le feu. Le capitaine s'appelait Berry. Il avait une machine-gun. Il y avait environ vingt gardes haïtiens et dix blancs et les « cacos » étaient plus de cent. Il fallait voir trembler les Américains ! Nous tirâmes !... Nous tirâmes ! Les hommes tombaient, ils tombaient ! Mais les « cacos » étaient braves, braves garçons et ils avançaient toujours. Un moment, ils s'arrêtèrent et puis je vis un homme courir vers nous. Le capitaine, avec sa machine-gun, tira, tira !... Mais l'homme avançait toujours. Alors, nous tous, nous nous mîmes à tirer sur lui, mais on aurait dit que nos balles, c'était de la pluie ! Enfin, il arriva sur nous et tua de sa machette deux gardes et trois blancs. Un garde lui plongea sa baïonnette dans le ventre et ce fut alors seulement qu'il tomba ! Mais les balles n'avaient rien pu contre lui ! Un homme comme ça, vous me direz qu'il n'était pas endiablé !... »

7. Paysans haïtiens qui se battirent en 1915 contre les troupes américaines qui avaient envahi le pays et ne furent réduits qu'après des années d'une lutte inégale.

Quand Origène se tut, il resta une minute à admirer sur les visages l'effet merveilleux de son histoire. Le pasteur surtout semblait bouleversé. Il ne cessait de dodeliner de la tête, répétant : « Que Satan est terrible ! Que Satan est terrible ! » L'étonnement pesait sur les épaules et la bouche de chacun. On se taisait, comme craignant la subite apparition du diable. Mais lui, Origène, gonflait la poitrine et ouvrait les yeux sur l'auditoire, orgueilleusement.

On se remit enfin de l'émotion. Chacun sortit un mot. Le soir arrivait. Prévilus alla dire à sa fille de presser le repas. On entendait la viande frire. Puis le groupe dut s'éloigner un peu à cause de la fumée qui agaçait. Mais sitôt qu'on se fut réinstallé, le pasteur Henri voulut raconter une autre histoire, plus extraordinaire encore, selon lui.

- Messieurs, commença-t-il, écoutez-moi bien ! C'était pendant la révolution firministe, je me rappelle très bien cela, on dirait que c'est d'aujourd'hui ! Beaucoup de jeunes gens de bonne famille, parmi lesquels moi, nous nous battions contre les troupes du gouvernement. Nous tenions garnison à Vallières. Parmi nous, il y avait un type qu'on disait s'adonner à la magie, qui s'appelait Cyprien... Un soir, vers les dix heures, nous étions tranquillement assis quand Cyprien nous déclara : « Messieurs, j'ai une lettre à envoyer à Port-au-Prince. A minuit frappant je dois recevoir la réponse !... »

« Nous tous, nous le regardâmes, étonnés. Messieurs et dames, vous savez que la distance entre Vallières et Port-au-Prince, ce n'est pas une petite affaire ! Une route de quatre jours à cheval, pas vrai ?... « Vous ne savez pas ce que vous dites ! Vous avez sûrement perdu la tête !... » répondîmes-nous à Cyprien. Mais il répliqua qu'il savait très bien ce qu'il disait et qu'il allait nous montrer de quoi il était capable. Il me fit donc signe de le suivre. Moi, j'avais peur, je n'ai pas besoin de vous le dire. Je m'armai pourtant de tout mon courage d'homme. Je demandai aux autres compagnons de m'excuser, et, lui et moi, nous partîmes. Nous mar-

châmes environ trois cents mètres et Cyprien me fit traverser un petit corridor qui aboutissait à une cahute. Moi, je tremblais !... Cyprien frappa à la porte. Un homme d'environ une cinquantaine d'années, un gringalet, en vérité, sortit de la cahute et Cyprien dit :

« - Mon cher ! J'ai besoin que vous portiez à la minute même cette lettre au général. A minuit frappant, vous devez être de retour, car il me faut savoir avant demain si Firmin sera président de la République...

« - Oui, répondit l'homme qui gardait la tête baissée comme pour ne pas me laisser voir son visage, je vais faire la commission pour vous. Je demande vingt gourdes...

« Cyprien tira sa bourse et paya. Puis il tendit la main à l'émissaire, en disant : « Maintenant, garçon, vous pouvez partir. » Mes dents claquaient. Nous revînmes ensuite nous asseoir. Cyprien dit à l'un de nous qui avait une montre : « Mon petit jeune homme, surveillez l'heure. Maintenant, il doit être dix heures trente. Vous allez voir... » Nous commencions à causer, lorsque, soudain, un cheval passa devant nous à une vitesse extraordinaire, et dès qu'il parvint au carrefour, nous le vîmes s'élever d'un seul coup dans l'air et disparaître. Nous tous, nous frissonnions.

« - Ah ! On dirait que vous tremblez, dit Cyprien, moqueur. Comment, messieurs, vous n'êtes pas des hommes ! Je croyais que vous faisiez les insolents !

« Et puis, messieurs, nous sommes restés sur la galerie, attendant. Notre cœur battait comme un tambour. Le temps passa. Quand il fut environ minuit moins cinq, je pris la montre entre mes mains. A minuit précis, une grosse boule de feu s'écrasa devant nous, dans un bruit formidable, comme un tonnerre. La maison craqua. De la boule de feu sortit un cheval dont un homme descendit. Je reconnus l'émissaire de Cyprien ! L'homme lui tendit une enveloppe. Cyprien la prit et lut : « Firmin ne sera pas président. » Alors, nous fûmes tous, sans mot dire, comme anéantis, et par le formidable prodige et par la terrible nouvelle. C'est que nous nous battions pour Firmin ! En lui étaient tous nos espoirs. Nous

savions qu'il ferait progresser le pays. Et voilà que nous venions d'apprendre que c'était sans raison que nous allions chaque jour au-devant de la mort !... »

Le pasteur se tut. Tout le monde se taisait. Enfin, l'un osa : « Ça, c'est une grosse affaire !... » Et un autre : « Le diable est puissant. Christ est notre seul recours ! » Un autre encore : « Ça, c'est la fin du monde ! De pareils prodiges font voir à tous que les derniers temps sont proches... » Origène, le chef de section, allait proclamer : « J'aimerais bien posséder un si grand pouvoir !... », mais la présence du pasteur le fit se raviser et il assura plutôt : « Ces gens-là, ce sont des loups-garous ! Ils n'ont pas la grâce du Seigneur ! Il faut prier pour eux, car ils ont un pouvoir diabolique. Ils avaient inventé l'avion avant les blancs !... »

Marilisse se planta soudain devant son père :

- Papa, dit-elle, le manger est prêt.

A Diguaran, quand on reçoit à sa table un grand personnage, on ne mange pas en même temps que lui. Et ce jour-là seulement on sort les belles choses, héritage des grands-parents et dont, pour l'usage personnel, on ne s'est soi-même jamais servi. Le pasteur trouva, qui l'attendaient dans de la vaisselle de porcelaine, du poulet, du riz, des légumes, des oranges. Il mangea comme peut-être il ne mangeait que bien rarement chez lui, comme eux, ces pauvres gens, jamais n'ont dû le faire...

Chez Dorismond, le pasteur dit le mot de l'Évangile au milieu d'un grand rassemblement. Tonton Prévillus était venu l'un des premiers entendre le saint homme qui, un jour, le délivra de la superstition. Prévilien aussi était là. Hommes et femmes avaient revêtu leurs beaux habits de grosse toile bleue. Ceux qui avaient des savates en portaient. La faible lumière du pauvre fanal accroché au plafond éclairait mal ces visages noirs et huileux, liés à l'orateur par d'invisibles chaînes et qui étaient comme dans l'attente du divin. Ils écoutaient et ils s'étouffaient, nombreux dans cette petite chambre, parmi la mauvaise odeur de la respiration. D'autres, qui n'avaient pu trouver place, étaient restés dehors et s'efforçaient de voir. Le pasteur disait :

- Mes frères ! Vous êtes tous les enfants de Dieu ! Contre les tentations de l'Esprit malin, préservez votre corps et vos âmes ! Soyez détachés des biens de la terre, car ils sont périssables et seuls comptent les biens du ciel parce que ceux-là sont éternels ! Ne soyez pas, mes frères, comme les impies qui passent leur temps à songer au lendemain. Mais chaque minute de votre vie vous la consacrerez à Dieu !... Christ a dit : « Voyez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, mais Dieu le Père les nourrit... »

Il parla ensuite de ceux qui étaient restés dans la superstition et servaient les « loas », les « loas », ces anges rebelles ! Il leur promit le châtiment de Dieu. Il dit sa douleur de savoir que les conversions diminuaient. Et ce fut Marilisse qui prit ce jour-là le petit panier pour la quête, à la satisfaction rayonnante de Prévilus. Mais le bonheur du vieux ne fut vraiment total que quand, après la cérémonie, il vit Joël, le gosse, partir avec le pasteur, comme c'était convenu. Car on eût été alors bien mal avisé de songer à prévenir Prévilus que l'enfant ne serait pas aux anges, au bourg ! Certes, cela ne commença pas le premier jour, mais à partir du troisième ; l'épouse du pasteur, une femme très bien pourtant, crut de son devoir de fouetter l'enfant, souvent pour la raison la plus futile. Et puis Joël si jeune, huit ans, avait à sa charge presque tout le travail domestique : balayer et faire les chambres, laver les pots de nuit, courir au marché pour les emplettes. Le reste du temps, il gardait les gosses du pasteur. Il mangeait aussi très mal, seulement les restes de la table.

Le pasteur Henri venait presque chaque dimanche à Diguaran. Un soir, après le sermon, il dit à Prévilus :

- Mon compère, j'ai une mauvaise nouvelle pour toi.

- Ah ! répondit le vieux, l'enfant ne va pas bien, il est malade ?...

- Non, le rassura l'homme d'Église, l'enfant est bien. Mais voilà : il faut surveiller Marilisse. Cet après-midi, je l'ai rencontrée sur le chemin, causant d'une façon qui ne me plaît pas avec un petit jeune homme qui est

instituteur au bourg. Non ! Non ! Je n'aime pas les choses comme ça ! Ce jeune homme ne fera jamais rien pour Marilisse...

Tonton Prévilus, furibond, d'un seul coup appela sa fille :

- Marilisse, le pasteur Henri m'a dit que cet après-midi, sur la grand-route, tu étais en tête-à-tête avec un jeune homme ! Quel est ce jeune homme ? Et qu'est-ce que ça veut dire ? Dis-moi bien vite avant que je te renverse d'un seul soufflet.

La fille baissa la tête et bégaya :

- Ce n'est pas vrai, papa !... Ce jeune homme, je ne le connais pas ! Je ne sais même pas comment il s'appelle ! J'étais sur la route quand je vis un garçon me suivre. Mais je ne pouvais pas l'empêcher de marcher après moi. La route est pour tout le monde. Ce jeune homme parlait, c'est un chrétien qu'il est, je ne pouvais pas ne pas lui répondre, mais il ne me disait rien !...

- Il ne te disait rien !... reprit Tonton Prévilus qui ne décolérait pas. Alors, pourquoi est-il venu te parler ?... Et toi, qu'est-ce que tu avais à lui raconter ?... Mais, Marilisse, prends garde !... Si tu crois pouvoir bêtiser, c'est à moi que tu auras affaire ! Tu sais bien de quoi je suis capable !...

A la vérité, que s'était-il passé ? Une fois de plus, Massillon avait surpris Marilisse et Simon Mareu dans un doux tête-à-tête et il en avait eu le cœur amer. Il eût dénoncé la coupable à Tonton Prévilus. Mais, il se heurtait à une grande ombre menaçante. Comment ne pas savoir que Prévilien soutiendrait que c'était un vil mensonge inventé par Massillon, rongé de jalousie, pour nuire à une innocente. Sans doute même, il y aurait eu bataille. Et il était allé s'en ouvrir au pasteur Henri.

- Vous savez, pasteur, avait-il dit, le visage sincèrement affecté, cet après-midi, sur la grand-route, j'ai vu un jeune homme et Marilisse causer d'une façon suspecte. Ce n'est pas pour faire des commérages, c'est parce que je ne voudrais pas voir Marilisse prendre un mauvais chemin, que je vous dis ça. J'aurais dû le dire moi-même à Tonton Prévilus, mais à cause de ce qui s'est passé,

si je me mêle de cette affaire, on croira que c'est par jalousie ! Ça fera beaucoup de paroles. Et je ne voudrais pas entendre dire du mal de Marilisse. Je fais mon devoir de bon chrétien. En vous, j'ai confiance ! Dites à Tonton Prévilus, pour que je ne sois pas en difficulté, que c'est vous, vous-même qui avez vu. C'est un grand bien pour Marilisse !... Vous sauverez son âme !

Pauvre Massillon ! Pour lui, c'étaient maintenant chaque jour des songes épouvantables. Et qu'est-ce qui le persécutait ? Une puissance supérieure ou Prévilien ? Il pensa d'abord que c'étaient les « loas » qui s'acharnaient après lui, parce qu'il les avait abandonnés. Il se disait que Prévilien ne pouvait être assez méchant pour, après lui avoir pris un enfant, lui vouloir encore du mal. D'ailleurs, il était protestant et, quand on est protestant, les « loas » ne peuvent rien vous faire ! Le pasteur Henri eut à dire beaucoup de prières pour l'aider à lutter contre un mal épouvantable. Mais un jour, enfin, il connut la vérité ! Comme il rentrait chez lui très tard dans la nuit, il vit devant sa porte une chose terrifiante : deux petits bakas hauts comme deux chiens, qui hurlèrent quand ils l'aperçurent. Comment douter que c'était Prévilien qui avait envoyé ces choses ?... Et comment admettre cette situation plus longtemps ? Après mille tourments dans son cœur et quand il eut compris que Christ lui pardonnerait, il alla se jeter aux pieds de Doscima, le « hogan ».

- Doscima, papa, je suis un protestant, c'est vrai ! dit-il. Je ne suis pas dans les « loas », je ne suis pas dans les superstitions. Mais il y a un méchant qui me persécute, Prévilien, Prévilien, le fils de compère Prévilus. Je ne suis venu auprès de vous que pour avoir ma vengeance ! Car tant que je n'aurai pas détruit ce Prévilien, je n'aurai pas mon repos. Ce n'est pas ma faute !...

Doscima lui indiqua le même « ouanga » qu'il avait enseigné à Prévilien. Massillon se procurera une poule, qu'il tuera, sept pièces de deux centimes, de « l'eau répugnance » et il ira jeter le mélange devant la porte de Prévilien un vendredi, à minuit précis. Massillon partit heureux, vengé déjà, ayant versé la somme de sept gourdes

au « hogan ». Il avait l'assurance ferme qu'il ne restait plus à Prévilien que quelques jours à vivre. Prévilien n'était déjà qu'un cadavre ! Massillon se disait : « Prévilien marche avec son cercueil sous le bras, et il ne le sait pas... Il a tué mon enfant ! Christ me pardonnera si je me venge de lui. »

Décidément Massillon n'avait pas de chance ! Comme pour l'affliger davantage encore, Marilisse avait maintenant un nouvel amoureux fou d'elle, fou de sa personne coquette et plantureuse. Silatois, il se nommait. Jusqu'à ce jour, Silatois n'avait pas encore avoué que l'amour, qu'un grand feu était dans son cœur pour la fille de Tonton Prévilus. Il n'habitait pas loin. C'était le grand garçon de compère Antisthène. Cela était venu avec une force irrésistible, ce dimanche soir-là qu'après le sermon il avait vu Marilisse, bien propre et si distinguée, promener le petit panier pour la quête avec un sourire gentil. Voilà plus de deux semaines qu'il ne perdait pas une occasion de se trouver chez Prévilus. Marilisse, elle, avait compris dès le premier jour. Une fois que Silatois la regardait d'une façon vraiment trop appuyée :

- Silatois, demanda-t-elle, pourquoi me regardes-tu comme ça ? Tu me feras avoir honte.

- Si tu ne regardais pas le ciel, tu ne verrais pas que le temps est à la pluie, répondit le jeune homme.

Et de sourire vers sa chemise avec, dans les yeux, une petite lueur de désir.

Un autre jour encore, tandis que Massillon revenait de son travail, de chez compère Octave Cyrille, Silatois le heurta un peu fort. Silatois et lui étaient deux amis, deux bons amis. Alors, pour quelles raisons ne s'arrêta-t-il pas pour lui dire : « Mon cher, excuse-moi, ce n'est pas ma faute » ? Ce fut lui, au contraire, Massillon, qui demanda :

- Mon cher Silatois, pourquoi m'as-tu frappé comme ça ?

Mais Silatois était ailleurs. Il songeait à Marilisse. Il dit :

- Mon cher, excuse-moi, je ne l'ai pas fait exprès. Si tu savais, j'avais des réflexions...

Et il eut son sourire le plus heureux. C'est que, la veille encore, comme Marilisse lui parlait, toute cette chair dure et jeune, les seins, les mollets à la courbe dodue, tout cela avait soulevé son cœur de pressantes palpitations. Et il avait pris la grande décision : il demanderait la jeune fille en mariage. Silatois est jeune. Il a vingt ans ! Et, mon Dieu, qu'est-ce qui lui manque pour que tous ses jours ne soient que des jours de bonheur ? Il gagne près de deux gourdes par semaine chez compère Octave Cyrille. En plus de cela, il a son jardin, trois carreaux de terre, plantés de canne à sucre, de maïs et de patates ; pas son jardin, à la vérité, mais celui de son papa, compère Antisthène. Il le sait, s'il se marie, Anthisthène lui donnera une situation dans la cour où il élèvera sa chaumière de branchages et de boue. Des projets le hantent ! Marilisse sera sa femme ! De longues nuits, sans que personne dérange la fête, il sera tout près de Marilisse, et leurs corps se rencontreront, et leurs caresses seront douces comme du lait sucré. De même que Tonton Prévilus, il est protestant. Le vieux sera si content de l'avoir pour beau-fils ! Prévilien d'ailleurs est son ami. Prévilien l'aidera à gagner le cœur de Marilisse. Certes, Prévilien n'avait pas voulu de Massillon, c'est vrai. Mais lui, il n'est pas Massillon, Massillon qui est toujours sale et qui n'a pas de jardin !...

Où s'en va-t-il, Silatois, ce soir, le visage ardent de vie ? C'est justement chez Marilisse. Pourtant il est timide. Il a trouvé une raison, il demandera à Tonton Prévilus une machette en emprunt. Il a sa meilleure parure : sa chemise bleue à boutons rouges achetée au bourg le matin même et son pantalon d'étoffe. La paire de savates neuves, surtout, lui donne de l'espoir ! Et puis son chapeau est de fine paille blanche ! Il est élégant, en vérité ! Marilisse, non, ne refusera pas ! Il n'est pas un vagabond, lui, comme ce vilain Massillon que Prévilien a bien fait de refuser. Prévilien est un garçon comme il faut, intelligent et bon ! Silatois chemine dans une douce vapeur de pensée. Mais, brusquement, le pied gauche heurte une pierre : mauvais présage !... Sans doute que Marilisse ne lui donnera pas réponse aujourd'hui. « Mais il n'y a pas à s'en faire trop de peine, se résigne-

t-il. Ça ne fait rien. Si elle ne répond pas aujourd'hui, j'ai espoir pour demain ; je continuerai jusqu'à ce qu'elle accepte, assurément !... »

Ce fut le vieillard qu'il rencontra le premier, allongé sur une natte dans la case. Il salua, embarrassé.

- Bonsoir, Tonton Prévilus ! Comment êtes-vous ? Et le corps ?

Il n'avait même pas remarqué combien ce soir-là le vieux souffrait. Il n'eût pas eu alors ce sourire heureux.

- Mon cher enfant, ça ne va pas du tout, répondit Prévilus. La maladie ne me lâche pas. Dernièrement, j'avais un petit soulagement. Mais depuis, en vérité, c'est pire, je ne puis pas faire un petit travail dans le jardin. Si tu savais combien en ce moment même le bras me fait mal !

Alors, seulement, Silatois retomba dans la réalité. Car depuis qu'il adorait Marilisse, il affectionnait plus profondément Tonton Prévilus. Il trouva facilement une bonne parole. Il dit :

- Eh bien ! courage, papa ! Mais vous devriez faire une bonne friction. Ça vous donnerait un soulagement !

Tonton Prévilus hocha la tête :

- Qu'est-ce que tu dis là, mon enfant ? fit-il. J'ai essayé de tous les remèdes... Tout ce qu'on me dit de faire, je le fais ! Mais je vois que je ne puis pas guérir. Cette maladie me tuera. Mais je suis prêt. Je ne crains pas la mort. Entre autres, donne-moi des nouvelles de compère Antisthène.

- Papa est bien. Vous savez, compère Prévilus, pourquoi je suis venu ici aujourd'hui ? Je voulais vous demander de me prêter une machette. La mienne, on me l'a volée ! Hier, je n'étais pas trop bien, je n'ai pas été au travail. J'avais oublié ma machette chez compère Cyrille. Un coquin est passé et l'a prise...

Le vieux se recroquevillait de souffrance.

- Tu sais que je ne peux rien te refuser ! dit-il avec effort. Compère Antisthène, ton papa, est mon bon ami ! Va dans l'autre pièce, tu verras la machette dans un coin, à droite.

Silatois songea alors à rallumer tout son feu de courage pour demander : « Et Marilisse, où est-elle ?... »

Hélas ! il ne savait quoi, mais quelque chose pesait sur sa langue. Il partit donc et revint avec la machette. Cette fois, il eut le courage de s'enquérir :

- Où sont les enfants ? Où est Marilisse ?

- Ils sont dans la cour, répondit Prévilus, sous le flamboyant. Ils « tirent des contes⁸ ».

- Je vais leur dire un petit bonsoir, fit Silatois souriant. Je m'en vais...

Il partit. Il s'arrêta devant le petit groupe rassemblé sur des bancs, des chaises ; d'autres encore étaient accroupis.

- Comment êtes-vous ? Et la santé ? Et le corps ?

- Nous tous, nous sommes bien. Et vous ? Et compère Anthis ? répondit-on.

- Tout le monde est bien à la maison, dit-il.

Silatois demanda d'une voix plus rassurée :

- Compère Prévilus me dit que vous « tirez des contes ». Est-ce que vous voulez que je vous colle ?

- Oui, répondirent toutes les voix.

Alors, Silatois dit :

- Liane radi marré l'entourage roi⁹ ?

- Couleuvre ! s'écrièrent en même temps Marilisse et Grande Lésida.

Silatois voulut réparer sa défaite :

- M'alé en riant, m'tounain et pleurant¹⁰.

- Seau d'eau ! dit Madan Prévilus.

Silatois chercha autre chose. Il avait lancé un défi et il ne pouvait pas rester comme ça, battu.

- Gain you demoiselle moin rainmain, moin pas fouttu boli¹¹ ? proposa-t-il encore.

Cette fois, on chercha en vain. Marilisse dit qu'elle n'aimait pas ce « conte »-là. Toutes les réponses furent mauvaises. Alors, Silatois, orgueilleux, dit :

- Nou boué li¹² ?

- Oui, fallut-il reconnaître.

8. *Tirer des contes* : proposer des sortes d'énigmes.

9. « Quelle liane insolente se mêle à la clôture du roi ? »

10. « J'ai été en riant, je suis revenu en pleurant ! »

11. « Quelle est la demoiselle que j'aime et que je ne peux embrasser ? »

12. Littéralement : « Vous le buvez ? Reconnaissez-vous votre défaite ? »

Silatois triomphait. Il donna la réponse : le coude du bras. Tout le monde applaudit.

Marilisse remarqua :

- Mais, Silatois, tu n'es pas pressé, ce soir. Voici une chaise. Tu pourrais t'asseoir !

Silatois eut un tremblement dans tout son jeune corps. Rester ici ? S'asseoir auprès de Marilisse ? Était-ce possible ? Et tout à coup son courage s'effondra comme se détache un fruit mûr.

- Non, fit-il, je ne peux pas. Je suis pressé. Mon papa m'attend. Demain, je viendrai encore pour tirer des contes !

Et Silatois ayant salué partit, la jambe molle. Il avait honte de sa lâcheté et il eût voulu revenir sur ses pas. « Pourquoi ai-je été si imbécile ? Je suis trop timide. Un autre jour, je ne ferai pas cela », se disait-il avec effort pour se rassurer.

La première fois qu'elle descendit encore au bourg, Marilisse ne manqua point de parler de Silatois, parmi des moqueries, à Simon Mareu. Un autre jour, venant de Saint-Michel, elle regagnait Diguaran. Il était tard déjà. Des deux côtés de la route, le maïs et les cannes ondulaient sous une brise froide. Le soir était doux, paisible et inhabité. L'après-midi, le mauvais temps avait menacé. Marilisse en avait tiré prétexte pour s'attarder au bourg. Rentrée à Diguaran, elle raconterait qu'appréhendant d'être mouillée elle avait préféré attendre à Saint-Michel. Mais il ne plut pas. Les nuages s'étaient dispersés d'un seul coup, chassés par un vent subit et le ciel avait repris sa teinte indigo. Entre-temps Marilisse avait pu avertir Simon Mareu qu'elle l'attendrait, vers l'angélus, devant la barrière d'Agénor. Il vint en effet. Marilisse le trouva qui l'attendait déjà. Comme elle attachait sa monture à un arbre, Simon dit :

- Non, chérie ! Ne mets pas la bourrique ici !... Si quelqu'un passe, il nous verra... Entrons plutôt dans le jardin !

La fille résista. Un moment, elle trembla de tous ses membres.

- Ah, non ! balbutia-t-elle. Je ne veux pas ! Qu'est-ce que je vais faire dans ce jardin ?

Elle discuta encore. Mais les mots que disait le jeune homme descendaient, insidieux, dans sa conscience et dans sa chair, s'emparaient d'elle. Elle accepta enfin la proposition. Avançant dans le jardin, tout son corps tremblait comme une chaumière quand la terre tremble, et ses dents claquaient comme des dents de possédée. Soudain, sans une parole, Simon Mareu la prit par la taille et la serra contre lui. Elle se débattit : « Non, ne me fais pas ça ! Je ne serai pas contente ! Je m'en irai », dit-elle. Simon lui montra un arbre qui étendait sur le gazon un lit de ténèbres : « Non, non, je ne veux pas ! » Elle marcha enfin. Ils étaient sous le manguier. La brise était bonne. Dans chaque arbre le vent jouait une musique obsédante.

- Marilisse, si tu savais combien je t'aime ! La nuit, je rêve, c'est de toi que je rêve !

Lui, disait ces mots, la pressant sur sa poitrine, enragé. Il cherchait le fruit si bon des lèvres. Elle ne s'abandonnait pas, se démenait, le frappait. Elle lutta contre ce fleuve qui prenait le cours de sa chair, la secouait, s'emparait d'elle. Il trouva quand même un des seins. Il y colla ses lèvres, avec frénésie ! Ce fut en elle une commotion, et un ébranlement qui se poursuivit jusqu'aux dernières cellules. Alors, elle lâcha. Elle avait un grand trou noir dans la tête. Elle n'avait plus de désirs, elle n'était qu'un désir !... Et ce désir la poussait invinciblement au sol. Elle vacilla, elle chancela, elle tomba d'un seul coup dans l'herbe, fruit mûr, bientôt meurtri de toute la puissance d'un dieu déchaîné...

Ils sortirent. Il voulait l'étreindre encore, fier d'avoir vaincu, se sentant très fort. Se mêlait pourtant à sa joie un peu de mépris pour la paysanne. Marilisse put enfin enfourcher son âne. Il prit ses lèvres une dernière fois et elle le quitta. Marilisse cheminait dans son vertige. Elle allait, mais ne reconnaissait pas le monde. Était-ce bien ici la case de Philibert ? Et plus loin, était-ce bien ce manguier où la semaine dernière elle s'arrêta pour cueillir un fruit mûr ?... Le monde tournait en elle, inexorable-

ment. C'était pourtant un soir frais comme un beau songe. Au-dessus d'elle et tout proche, le ciel était immensément bleu et on comptait chaque étoile. « Et si je deviens enceinte ? » se demanda Marilisse. Et l'angoisse la saisit à la gorge. Elle pleura. Elle vit son papa devant elle, et Prévilien et Plaisimond, et Madan Prévilien et Massillon et Silatois, et le pasteur Henri. Est-ce que le pasteur Henri ne lui avait pas appris l'éducation ? Quand on est une protestante, est-ce qu'on a le droit de commettre le péché ? Les larmes enveloppaient son visage.

*
**

Le pauvre Silatois, qu'eût-il pensé et quelle rage l'eût secoué s'il avait appris que Marilisse avait donné son corps à un autre ! Et le vieux papa, compère Prévilus, lui qui, depuis que le malheur était dans Diguaran, que le ciel ne versait pas comme de raison ses eaux sur la terre, que sa jument était morte, que les douleurs avaient recommencé à lui ronger le bras, depuis aussi que Madan Prévilien avait été emmenée en prison, vous montrait un visage mordu de souffrance, le vieux papa, qu'eût-il dit ? Qu'eût-il fait ? Compère Prévilus, un homme si raisonnable cependant, n'avait-il pas déjà d'inattendus accès d'humeur ? A preuve, écoutez !...

La semaine dernière, Plaisimond, son fils Plaisimond qu'il aimait plus que lui-même, lui dit :

- Papa, un bœuf est entré dans le jardin ! Si je n'étais pas venu à temps, il aurait mangé tout le petit mil ! Grâce à Dieu...

- Mon cher, sors de devant moi, répondit vivement Prévilus, courroucé déjà. Fous-moi la paix ! Ça ne fait rien tout ce que tu dis là ! Tu n'as pas besoin de venir me raconter !...

Et maintenant, chaque jour, tout le long des jours sans joie, c'étaient les mêmes désagréments. Plusieurs fois déjà, Grande Lésida est entrée en colère.

- Moi, se plaignait-elle, je ne puis pas comprendre Prévillus ces jours-ci. Avant même qu'on lui ait parlé, il s'énerve. Il fait des colères pour un oui, pour un non, pour rien du tout. Tout le temps il secoue la tête. Mais compère Prévillus n'est pas si vieux que ça pour être si maniaque ! Moi qui suis mille fois plus vieille que lui, qui n'ai plus un seul petit cheveu noir sur ma tête, je ne fais pas ça ! Compère Prévillus n'était pas comme ça avant. Et qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Un jour, comme Silatois, ayant enfilé son costume bien propre et bien empesé, se rendait chez Tonton Prévillus, Marilisse et lui se rencontrèrent à la barrière. Belle chance ! Silatois qui s'était mis soudain à frétiller de toute sa personne ne perdit pas son temps à dire des paroles, mais se jetant au cou de la fille il y déposa un baiser excité. Marilisse sursauta :

- Oh ! Oh ! s'exclama-t-elle. Je ne savais pas que tu étais si insolent, Silatois. Tu es venu me manquer d'égards jusque dans la maison de mon père. Moi, je ne suis pas dans les bêtises avec toi ! Je vais dire à mon père ce que tu as fait !

Il pensa que Marilisse faisait la capricieuse et il dit :

- Je t'aime, Marilisse ! Marilisse, je t'aime beaucoup ! Beaucoup ! Je t'aime plus que ma maman qui m'a fait !

Mais, en vérité, Silatois se fatiguait pour perdre son temps, car Marilisse jeta, boudeuse :

- Mon cher, va-t'en. Je ne veux pas que tu reviennes ici ! Si tu reviens ici, je dirai à mon père de te mettre dehors !

Et elle le quitta.

- Je suis trop pressé, s'empressa alors de répondre Silatois à Tonton Prévillus qui justement venait de le remarquer à la barrière et lui avait crié d'entrer. Je ne puis pas rester ! C'est un petit bonjour que j'étais passé dire à Marilisse à la barrière. A mon retour, si j'ai le temps, vous me verrez !

- Sassufie, sais-tu ce que j'ai remarqué depuis quelque temps déjà ? s'en fut alors dire le vieux à sa femme. Silatois aime Marilisse plus que ses deux yeux ! Tout à

l'heure, il parlait à Marilisse, je l'ai vu, je l'ai appelé. Il a eu honte et m'a dit qu'il était pressé. Il n'est pas venu. Si un bon petit jeune homme comme Silatois me demande Marilisse en mariage, je serai bien content. J'aime beaucoup Silatois ! Il n'est pas dans les « loas ». Il ne va pas au jeu. Il ne boit pas. C'est un jeune homme comme ça que je désirerais pour Marilisse. Prévilien aussi m'a dit qu'il avait remarqué quelque chose !

Madan Prévilus haussa les épaules et sourit avec orgueil.

- Ce n'est pas aujourd'hui, Prévilus, que, moi, j'ai remarqué cela. Mais je vois Silatois venir ici, je ne lui dis rien ! Il ne m'a pas parlé encore ! Moi aussi, je serais contente. Il n'est pas un vagabond... Il est bon protestant !... Il ne connaît que son travail ! reconnut-elle.

Pourtant, bien qu'il souffrît énormément du dédain, bien qu'il en fût atteint jusqu'à ne plus pouvoir travailler la terre avec amour, Silatois ne désespérait point. Non, il n'oublierait pas si facilement que ça qu'il était un homme ! Et puis, aussi, il connaissait un remède qui, infailliblement, lui donnerait le cœur de Marilisse. Un jour, il attrapa et tua un de ces petits oiseaux qu'on appelle « ouanga négresse » dont il mit la viande à sécher. Il en fit après une fine poudre à laquelle il mêla du pollen, son sperme, cent autres ingrédients encore et recueillit le tout dans une feuille de manguier. Un soir, tandis que Marilisse lui parlait, il souffla la poudre magique aux cheveux de la femme. Dès lors, il fut certain qu'il vaincrait, un jour ou l'autre ; que Marilisse serait tôt ou tard sa douce femme pour la vie, et un grand espoir balaya jusqu'aux dernières ombres de tristesse. Un jour, enfin, ne se contenant pas, il dit à Prévilien :

- Prévilien, mon cher, j'aime Marilisse, beaucoup ! C'est avec elle que je voudrais me marier ! Mais je n'ai pas de chance, elle ne veut pas...

Prévilien dit sa joie et promit tout son concours pour amener sa sœur à des sentiments raisonnables. Sur les instances de Silatois, on convint qu'on ne devait rien déclarer encore à Tonton Prévilus ; Silatois n'osait pas.

L'amoureux donna l'assurance qu'il avait beaucoup de cannes et de maïs, il pourrait très bientôt réaliser le mariage. A son tour, Prévilien lui recommanda le silence. Il lui dit que Massillon, s'il savait, serait capable de n'importe quoi, même d'un coup de machette dans la nuit. « Massillon est un protestant, dit Prévilien, mais, je te l'assure, il faut prendre ses précautions avec lui... Il y a aussi des protestants qui font des « ouangas » !... On m'a même répété que Massillon savait aller chez Dos-cima. Je n'ai jamais vu, je n'affirmerai pas ! Mais, si c'est vrai, cet homme qui reste toujours comme quelqu'un qui ne sait pas parler est au fond si méchant qu'il peut tout faire pour te nuire !... Il dit même que puisque Marilisse n'avait pas voulu de lui, il aimerait la voir rester vieille fille ! Quant à moi, je souhaite que le mariage se fasse le plus tôt possible, de façon que, dans une année, Marilisse soit près, comme Asséfie, de donner un enfant... »

Oui, Asséfie, elle, la femme de Prévilien, avait maintenant passé sa septième lune depuis que dans sa chair remuait un enfant. La grossesse la rendait plus belle, surtout avec cette langueur qui prenait son corps plantureux, cette tendresse dans ses grands yeux qui se posaient sur vous comme des yeux de gazelle. Mais, à la voir manier la houe, le pilon ou faire galoper son âne, non, vous n'eussiez jamais cru qu'Asséfie était enceinte !... Bien souvent, quand il y avait marché, elle chargeait comme auparavant son âne de denrées et s'en allait vendre au bourg. « Ils ne sont pas bâtis comme nous, ces gens-là, ce sont plutôt des bêtes, disait alors le Saint-Michelois aisé. Ils ne mangent pas, mais ils sont plus solides que nous, et ce qu'ils peuvent faire, nous en crèverions au premier essai... »

A vrai dire, le cas de Madan Prévilien présentait des difficultés. On se rappelle, en effet, comme elle avait été cruellement battue par Octave Cyrille. Mais elle n'avait aucune appréhension. Elle avait pris des remèdes. On lui avait fait des massages. Depuis, elle n'avait pas ressenti de douleurs. Elle n'avait nulle raison de ne pas se fatiguer. Elle disait : « J'ai des choses à vendre au bourg.

Jusqu'à la veille de mes couches, je continuerai à descendre à Saint-Michel. Et si je reste assise ici, quand j'aurai besoin d'une robe, où est-ce que je la prendrai ? Décimus, mon premier enfant, quand il aura besoin d'une chemise, comment ferai-je pour la lui donner ? Prévilien, c'est un garçon, ce n'est pas à lui de descendre au marché, ça c'est mon travail à moi ! » Les jours passèrent. Et la grosse poigne des besoins de l'existence emportait toujours Asséfie vers les mêmes préoccupations, avec la facilité d'un fleuve emportant une feuille. Mais elle ne sentait même pas que ça l'emportait, tant c'était naturel. Elle atteignit ainsi sa neuvième lune.

C'était un vendredi. A Saint-Michel, ce jour-là, le marché chantait par mille voix. De loin, cela semblait un grand bourdonnement d'abeilles. Les gens étaient venus de bonne heure, à pied ou trotinant sur les ânes, des hameaux d'alentour et même de villages assez lointains : Batt'sault, Lhermitte, Diguaran, Latalaye, Lacidras, Platana, Biarou, Marmelade, etc. Ils amenaient la volaille et les produits du sol. Quelques-uns, même, étaient arrivés depuis la veille sur le tard, pour ne pas perdre un brin de la vente. Ceux-là avaient passé la nuit sur les galeries, parmi les bagages et leurs denrées. Ils avaient chargé, autant qu'ils avaient pu, leurs « macoutes » et leurs « haleforts¹³ ». Les plus pauvres étaient venus avec de gros paniers sur leur tête, qui leur faisaient rentrer le cou. Un jour de marché, quel horizon merveilleux ! Quelle fête ! Il y en a qui retourneront avec une robe, un pantalon, un chapeau, une chemise, une paire de savates ! N'est-ce pas qu'on avait consciencieusement bûché ? Le cœur et les bras obstinés ont fécondé la terre. La fleur a éclaté, puis le fruit mûr est né de l'arbre docile, comme l'enfant du sein nourricier, et aujourd'hui l'homme dit : « C'est juste, je veux le pain de ma sueur. »

Les gens ne s'empilent pas à leur gré. Chacun a sa place. Il y a des rangs d'après la nature de la marchandise, le rang des vendeurs de charbon, celui des vendeurs

13. *Halefort* : sorte de balluchon en latanier.

d'herbes, d'aliments, de toile, de quincaillerie, le rang des bouchers...

Le marché s'arrange presque suivant un cercle, en plein milieu du bourg, et le ferment des quatre côtés boutiques et magasins. Quelques vieilles tonnelles regardent vaguement, comme surprises : on eût dit des vestiges sauvés d'un grand désastre. Et dès que le soleil flambe haut, voici, parmi tous ces gens qui viennent, qui vont, crient, se disputent, se battent, sourient, rient à pleine gorge, parlent, hurlent, souffrent, s'injurient, voici, hurlantes, de grandes troupes de poussière qui assaillent les yeux, et qui parfois s'envolent droit dans l'air avec un chapeau. Le tourbillon surtout est terrible ! Car le tourbillon, a-t-on appris depuis toujours, ce n'est pas du vent, ce sont deux « esprits » qui se rencontrent et qui se battent. Parfois un âne braie, la tête au ciel...

Le jour était maintenant dans sa puissance. Le soleil dardait au ras des têtes, et les hommes rendaient tout leur jus de sueur. Asséfie, assise sur sa « macoute » tendue à même le sol, débite ses œufs, ses épices, sa canne à sucre et ses pois. Mille autres petites marchandes comme elle ont étalé leurs produits sur de grands mouchoirs, des morceaux de toile et des tapis de latanier. Se frayer un chemin est difficile parmi cette abondance d'œufs, d'oranges, de citrons, de cannes, de bananes, de viande, de balais, de pois, de riz, de charbon, d'acheteurs, de vendeurs, de quincaillerie, de poules, de chants de coqs, de mendiants. Aux tonnelles pendaient des quartiers de bœufs où les mouches venaient en bourdonnant déposer leurs microbes.

Pas très loin, deux marchandes causaient :

- En vérité, commère, la vente n'est pas bonne du tout aujourd'hui ! Je n'ai encore rien vendu ! A vrai dire, je viens d'arriver. Je faisais un remède pour un de mes enfants qui est malade. Je ne sais même pas si le Bon Dieu me fera vendre quelque chose ! D'ailleurs, nos denrées ne font pas de prix maintenant, alors qu'au magasin tout coûte plus cher chaque semaine ! En vérité, c'est pour rien que nous nous tuons à travailler, nous, les « habitants ».

Pendant que l'une parlait, l'autre, avec dégoût, hochait la tête et confirmait :

- Ce que vous avez dit là, c'est vrai, ma commère ! Il n'y a pas d'argent dans le pays ! On dirait que le Bon Dieu nous a tourné le dos et que nous sommes oubliés !...

Arriva un percepteur :

- Madame, où est votre carte ?... Montrez-la-moi !

Alors la malheureuse, timide et sage comme un enfant, suppliante même :

- Monsieur, je ne puis pas payer maintenant. Il n'y a qu'un moment depuis que je suis arrivée ! Je n'ai rien vendu encore ! Maintenant même, c'est ça que je disais à cette femme. En vérité, Dieu...

Le percepteur plissa le front ; il était atteint dans sa dignité :

- Madame, je n'ai pas de temps à perdre, ce matin. Je ne suis pas ici pour plaisanter ! Payez-moi, ou bien je saisis vos bananes.

- Je vous dis que je n'ai rien vendu encore, monsieur ! Il faut que je vende avant de vous payer. Autrement, où est-ce que je devrais prendre l'argent ?

- Tonnerre de Dieu ! Payez-moi pour que je m'en aille.

La femme se souleva ; elle implorait :

- Eh bien ! monsieur, si vous croyez que c'est par mauvaise foi et que j'ai de l'argent, fouillez-moi !

Le monsieur, un gros, courtaud, avec des yeux comme deux boules de sang, bondit sur le maïs et les bananes, pour les confisquer. Alors, comme la femme ne voulait pas, s'agrippait à sa marchandise, l'autre la bouscula si fort qu'il l'envoya sur le derrière. Il s'était rapidement fait un attroupement. Les gens criaient : « Retenez l'homme ! Retenez l'homme ! Il tuera la femme ! » On cherchait à écarter les lutteurs. La malheureuse, le nez en sang, se battait toujours pour sa marchandise. Le percepteur lui décocha un coup de poing. Alors, elle enfonça ses dents dans la nuque du représentant de la loi. Un autre coup de poing l'envoya rouler.

Survint un garde. Il empoigna brutalement la malheureuse dont le visage était en sang.

- Arrêtez-la ! Arrêtez-la ! cria le percepteur.

Il voulut frapper encore la paysanne, mais le garde l'en empêcha. La femme avait des mots de douleur, de colère, de désespoir et des sanglots. On la conduisit, elle et ses provisions, au bureau de police. Le juge de paix prononça, quelques jours plus tard, la condamnation : sept gourdes cinquante d'amende et un mois d'empri-sonnement.

Asséfie, elle, était restée tranquillement à sa place. Craignant une bousculade, elle n'avait pas voulu, étant donné sa grossesse, se mêler à la cohue pour aller regarder la bataille. Elle devait rester longtemps encore au marché. Vers le milieu de l'après-midi, elle avait presque tout débité, il ne lui restait que quelques morceaux de canne et des pois. Bonne journée ! Elle avait déjà vendu pour plus de cinq gourdes ! Mais, bien que le dur soleil de septembre l'incommodât énormément, elle était décidée à ne point partir avant écoulement complet de ses denrées. Et le marché poursuivait toujours sa même vie bourdonnante. Le marché est véritablement une ruche humaine. Paisiblement assises, des vendeuses prenaient leur déjeuner de cassave, de maïs ou de canne à sucre. Des gens sortaient, d'autres arrivaient. Un jeune manchot vint, comme chaque fois qu'il la découvrait, tendre le « coui » à Madan Prévilien. Il reçut une patate. Asséfie le connaissait bien. C'était Altéus, un jeune homme de Diguaran, qui, dans l'impossibilité de travailler, ayant laissé un bras au moulin de M. Octave Cyrille, avait dû émigrer à Saint-Michel pour y mendier sa subsistance.

Soudain, Mme Prévilien ressentit des tiraillements au ventre et l'idée la prit qu'elle allait peut-être accoucher. Elle n'eut que le temps de pousser un cri et s'écroula, renversée par la douleur abominable. On accourt. On s'attroupe. Une femme dispose une « macoute » sous la tête d'Asséfie. La foule arrivait maintenant comme un fleuve. Madan Prévilien poussait des gémissements. Elle fit un effort pour dire qu'elle allait accoucher. Ce ne fut pas long. Elle rendit toute seule l'enfant, un gros petit garçon. On le recueillit dans une vieille natte et des haillons. Des gardes arrivèrent, mais ayant constaté que

tout était dans l'ordre, se contentèrent, eux aussi, de regarder. Avec une machette de boucherie, rouge encore du sang de la bête, on trancha le cordon ombilical... Délivrée !... Maintenant tout était fini. L'accouchée se releva. Les mêmes haillons lui servirent pour qu'elle ne perdît pas tout son sang. Une marchande prêta un vieux jupon dont on enveloppa le petit. La foule se défaisait, mais arrivaient encore des retardataires. Et la vie reprenait déjà, la vie, cette grande force. Quelqu'un qui connaissait la mule de Madan Prévilien courut la chercher au parc communal. On arrangea dans la « macoute » ce qui restait des denrées : quelques morceaux de canne et des pois. Un bambin profita du remue-ménage pour voler quelques bouts de canne et s'en fut en courant et en riant avec des mots orduriers. L'accouchée enfourcha la mule. On lui mit l'enfant entre les bras. Puis, après un grand merci, dit à tous de sa plus tendre voix, elle fouetta la bête, qui démarra au petit trot...

Un qui dansa de joie, ce fut Prévilien. Sous le quénépier de la cour, torse nu, il creusait à coups de hache un tronc d'arbre pour en faire une auge quand la femme parut.

Le nouveau-né poussa un cri. Prévilien eut un sursaut :
- Han ! Asséfie, on dirait que tu as accouché !

Asséfie ne pouvait répondre, mais elle lui fit signe de venir l'aider à descendre de la bête. Le père prit l'enfant entre ses bras, s'empressa de regarder si c'était un garçon ou une petite fille. Et il se mit à gesticuler.

- Oh ! papa Bon Dieu m'aime vraiment ! Le petit est un gendarme. (Il savait qu'on ne doit pas dire que c'est un petit garçon, car alors on courrait le risque de perdre l'enfant.)

Puis il esquissa un pas de « martinique ». Décimus aussi, son premier garçon, était là et criait : « J'ai un petit frère, j'ai un petit frère ! »

Tout s'était passé l'espace d'une minute. La femme entra dans la case se reposer. Prévilien dit à Décimus de courir annoncer la bonne nouvelle. Depuis longtemps Prévilien n'avait été aussi heureux. Il avait, cet après-midi-là, le cœur simple et vrai, comme une petite fleur.

Les visiteurs arrivèrent, nombreux, parmi lesquels, naturellement, Madan Prévilus, Marilisse et Grande Lésida. Tous étaient joyeux, souriants et avaient des paroles gentilles. Mais Grande Lésida, dès qu'elle se montra, frappa du pied et s'écria :

- Asséfié, Prévilien, vous voyez ce qui est arrivé ! C'est Christ qui vous a épargnés, sans quoi vous auriez perdu l'enfant ! En tout cas, ce que vous avez vu aujourd'hui, c'est le dernier avertissement ! Repentez-vous, car, je vous le dis, la fin du monde est proche ! Prévilien, je vous le répète, il faut quitter cette affaire de « vaudou ». Si vous ne voulez pas m'écouter, les plus grands malheurs vous frapperont !...

Prévilus approuva, Marilisse aussi. Des gens qui se pressaient dans la salle, bien qu'ils fussent pour la plupart ardents vaudouissants, dirent :

- Oui, ça c'est vrai ! C'est vrai, Prévilien !

Une vieille femme remarqua :

- Moi aussi, j'ai beaucoup parlé à Prévilien. Il n'a pas voulu m'écouter.

- Prévilien, ajouta Tonton Prévilus, aujourd'hui j'ai fait un bon rêve, j'ai rêvé que j'étais mort ! On m'a mis dans un cercueil, et puis, pendant que j'étais dans le cercueil, j'ai dit : « Mes amis, qu'est-ce que vous me faites comme ça ? » Eh bien ! mon rêve s'est réalisé !... Madan Prévilien a accouché, c'est ce que j'avais vu !... Vous le voyez : Christ aime Prévilien, mais Prévilien ne veut rien comprendre !...

Le soir venu, d'autres visiteurs affluèrent. Ceux que le travail des champs avait retenus jusque-là, prièrent, avec de jolis mots, les heureux père et mère d'excuser le retard. A chacun Madan Prévilien dédiait un sourire et quelques paroles gentilles. Ainsi tout Diguaran passa par la petite chambre. Mais je ne sais quelle lueur inquiète allumait soudain les yeux de Prévilien, si une commère un peu douteuse frôlait la tête du petit.

- Comment s'appelle-t-il ? demanda Tonton Zacharie, vieil homme à la chevelure déjà couleur de lait, d'une petite voix tremblotante de chevreau.

- Eh bien ! répondit Madan Prévilien, il est né en plein marché ! Je n'étais pas chez moi. Je puis dire que c'est sur une route que j'étais ! Je l'appellerai Chemin.

Tonton Zacharie approuva, en agitant fébrilement son maigre petit corps et en battant des mains, dans l'enthousiasme.

- C'est ça ! C'est ça ! C'est naturel, commère, c'est l'usage !

Soudain Prévilien frappa du pied, on l'entendit triompher dans un jet mécanique de rire, et il s'écria :

- Bon ! Tous les protestants de ce pays me répètent que s'il ne pleut pas, si les denrées ne font pas de prix, c'est parce qu'il y a encore des serviteurs des « loas » ! Et pourtant mon enfant est né, mon enfant n'est pas mort ! Mais Massillon qui s'est fait protestant, où est son enfant ?

- Bien parlé, approuva le vieux Tonton Zacharie, riant à se désarticuler les mâchoires. Pourquoi Massillon a-t-il abandonné les « loas » ? Il ne devait pas faire cela ! C'est une parole d'homme qui a de l'expérience, ça !... Mais, seulement, vous savez que vous êtes jeune, il ne faut pas oublier d'offrir quelque chose à Maîtresse Erzulie ! L'enfant aurait pu mourir, Prévilien, car c'est au marché qu'il est né. Vous ne savez pas qui l'a sauvé pour vous ! Alors, Prévilien, savez-vous ce que vous ferez ? Sans que personne s'en doute, la veille du baptême, à minuit, vous égorgerez à un carrefour un coq blanc et une poule noire, et, ce faisant, vous direz : « Loco loueba yanzi ce yanzi¹⁴. » Si vous faites ça, compère Prévilien, vous n'aurez besoin de craindre aucun danger pour votre enfant ! Ça, je vous le garantis sur mes cheveux blancs !

Et ils levèrent ensemble, fraternellement, deux petits godets d'absinthe. Prévilien n'oublia pas les paroles de Tonton Zacharie...

*
**

14. Formule cabalistique d'origine africaine.

Un après-midi, Marilisse et Prévilien remontaient ensemble à Diguaran. Ils venaient de Saint-Michel. La route était si chargée de grandes nuées blanches hurlantes de poussière qu'ils devaient sans cesse retenir leurs chapeaux que la rafale menaçait d'emporter. Prévilien dit :

- Bon, Marilisse, que veux-tu donc faire ? Tu avais trouvé un petit jeune homme du bourg, tu as dit non ! Maintenant, un bon jeune homme comme Silatois, qui a de l'éducation, veut se marier avec toi, tu dis encore non... Alors, Marilisse, je ne te comprends pas ! Il paraît que tu deviens folle !

Un sourire découvrit la corolle de ses gencives violettes, égaya ses joues, et Marilisse dit :

- Mais, Prévilien, comment peux-tu savoir que je n'aime pas le jeune homme du bourg ? C'est lui que je veux !

La joie souleva Prévilien.

- C'est lui que je veux, moi aussi ! dit-il. Oui, tu le sais, et je le sais aussi qu'il ne se mariera pas avec toi, mais ça ne fait rien ! Qu'est-ce que tu as besoin de te marier ? Ta mère, est-ce que ce n'est pas l'autre jour, quand papa s'est fait protestant, qu'elle s'est mariée ? Eh bien ! est-ce que notre mère ne vivait pas bien avant ? Ce jeune homme qu'on appelle Simon, c'est un grand nègre, pas vrai ? C'est un nègre éclairé, il a de l'éducation.

Tandis que Prévilien parlait, Marilisse, elle, ne l'entendait qu'à demi, car elle songeait à Simon Mareu. « Marilisse, chère, une fille comme toi, toujours propre, qui a de l'éducation, ne peut pas accepter Silatois, ce gros paysan », lui avait déclaré le jeune homme. Mais quand son frère se tut, elle se rétracta :

- Ce n'est pas vrai, Prévilien, ce que j'ai dit tout à l'heure. Seulement je plaisantais. Je ne pense pas à des choses comme ça maintenant !

Ils poursuivirent lentement leur route, faisant des efforts pour lutter contre la poussée des vents, riant et causant. Marilisse songeait que depuis ce premier soir, cinq fois déjà elle s'était laissée aller. Elle était heureuse

au souvenir du plaisir, et, en vérité, nul n'en saurait jamais rien, car toujours immédiatement après, pour éviter ce qui eût été pour son père la plus grande infortune, elle absorbait du jus de coco. L'enveloppe du fruit lui servait ensuite à une décoction infailible...

Mais enfin, Prévilien voulut en avoir le cœur net. Oui ou non, Marilisse accepterait-elle le petit jeune homme du bourg ? La fille plaida encore obstinément que non. A Diguaran, ils trouvèrent Grande Lésida qui était debout à la barrière et regardait je ne sais quoi, peut-être ces deux moutons qui, sur le chemin, faisaient l'amour. On s'arrêta pour parler avec la vieille, car elle aimait beaucoup les petites attentions, et, parfois, quand Marilisse paraissait l'oublier au profit de son père, de sa mère ou de Plaisimond, se montrait d'une excessive jalousie. Grande Lésida prétendit ouvrir une discussion, afin de prouver définitivement que les catholiques, ces gens-là qui adorent les images taillées, n'étaient que des serviteurs du diable et que seuls les protestants suivaient la voie de Christ. Mais Prévilien, agacé par la même éternelle question, adroitement, parla d'autres choses. Il parla de cette maladie qu'on n'avait jamais vue encore à Diguaran, qui avait nom « les trois rubans » parce qu'elle vous emportait en trois jours de coliques abominables, et qui depuis moins d'une semaine qu'elle avait fait son apparition sinistre avait déjà tué quatre personnes dans la région. Grande Lésida affirma alors que les serviteurs des « loas » étaient responsables du fléau. Prévilien parla de Chemin ; il dit que l'enfant venait bien.

Il demanda des nouvelles de son père, de sa mère. Il parla de son jardin. Il remarqua combien le vent soufflait fort sur la route... Mais pourquoi arrive-t-elle ainsi, cette grosse femme, la grosse Sô-Mélie, d'un pas si pressé, les deux bras en l'air et en s'agitant de tout son corps, elle pourtant que tous tenaient pour une personne rangée, n'aimant pas à perdre son temps, et une épouse respectable, par-dessus le marché ?

- Mes amis, la nouvelle est trop terrible, lâcha Sô-Mélie. Je n'ai pas le courage de dire un mot !...

- Qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce qu'il y a ? s'écrièrent en même temps Prévilien, Marilisse et Grande Lésida.

Essoufflée, Sô-Mélie leva encore les deux bras en l'air.

- Savez-vous ? dit-elle. Ti-Jean, l'autre fils de compère Dieujuste, vient de mourir ! C'est moi qui lui ai fermé les yeux !... Ça fait deux enfants que compère Dieujuste a perdus en une semaine !

- Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est, Sô-Mélie ? Répétez !... demanda vivement Prévilien.

- Ce que vous avez entendu, mes amis ! C'est la première fois qu'on a vu une maladie comme ça dans Diguaran ! Il n'y a pas plus d'une semaine !... On n'avait jamais vu une colique comme ça. Et aucun remède de la pharmacie ou du pays ne peut la guérir ! Déjà, cela fait cinq personnes qui sont mortes ! Mes amis, il paraît que nous allons tous périr !... Car dès que cette maladie est tombée sur quelqu'un, on peut commencer à faire son cercueil ! Moi, je ne sais ce que je dois dire ! Il y a des gens qui disent que c'est à cause des « loas », mais d'autres prétendent que c'est parce qu'il y a des protestants !

Ces derniers mots, naturellement, vexèrent Grande Lésida qui renvoya l'injure à Sô-Mélie. Elle retournait la tête et tout son visage tressaillait dans une expression de mépris et de pitié à la fois...

- Il semble que Grande Lésida est saoule, cet après-midi ! fit Sô-Mélie. Qu'est-ce qu'elle a ?... Moi, je ne suis pas responsable de ce que j'ai entendu d'autres répéter !...

- Ne vous occupez pas de ce que dit Grande Lésida ! fit Prévilien. Seulement, cette maladie-là commence à me faire peur. Et puis, il n'y a pas de médecin dans Diguaran.

- Oui, répondit Marilisse qui songeait aussi à Simon Mareu, il paraît que c'est maintenant que nous commençons à souffrir dans ce pays !

*
**

A quelques jours de là, Origène, le chef de section, réunit le plus qu'il put de Diguaranais et leur apprit que leur « bon papa », le président de la République, leur demandait de venir à un « référendum », pour voter des « amendements à la Constitution ». Par exemple, dorénavant, leur « bon papa », le président de la République, ne serait plus élu par les Chambres, mais par vote direct de tout le peuple.

M. l'officier avait eu mille peines à faire comprendre ses ordres à Origène. Et ensuite, lorsque à Diguaran Origène eut parlé, on eût pu entendre la protestation rouler parmi les paysans : « Nous aimons mieux rester chez nous à travailler notre terre, disaient-ils. Nous n'irons pas au bourg, nous n'avons pas confiance en ces gens ; chaque fois qu'ils parlent c'est des menteries, et Origène est leur homme ! Et pendant qu'ils engraisent, nous, nous maigrissons comme des chiens abandonnés !... »

Mais le jour du référendum arriva. Ce dimanche matin-là, lorsque Jean Cyrille, qui se trouvait au bourg en visite chez des amis, parut à la fenêtre, il aperçut dans la rue un petit groupe de paysans qui s'agitaient. Ils étaient avinés pour la plupart. Ils gesticulaient et ils braillaient des mots orduriers...

« J'irais voter, j'irais voter contre, songeait Jean Cyrille, mais tout le monde sait que j'ai à peine dix-huit ans. »

Tranquillement assis devant leur porte comme à l'ordinaire, les gens considéraient la scène avec un refus qui se lisait sur les visages : « Quelle comédie, semblaient-ils se répéter, ou quelle tragédie ! Seulement, ça ne pourra pas continuer comme ça indéfiniment, on ne pourra pas. » « Et voici, songeait encore Jean Cyrille, le tour est joué. Piteusement, à vrai dire !... On a gavé quelques pauvres gens d'alcool, des gens que, depuis toujours, on a laissé croupir dans la misère et l'ignorance. Le premier dont on pourrait soupçonner qu'il a déposé un bulletin négatif serait envoyé au cimetière. Et, dès demain, toutes les putains de plume de Port-au-Prince pourront crier sur tous les toits que le peuple enthousiaste a voté les amendements à la Constitution !... »

Puis, le jeune homme se rendant chez son parrain, le commerçant André Marius, traversa le marché. C'était janvier et il était venu, selon l'habitude, prendre ses vacances chez ses parents : « Vive le président ! Vive M. Férendum !... » criaient toujours çà et là des voix. « M. Férendum, c'est lui qui est notre père ! Merde à ceux-là qui ne sont pas contents !... »

Il jeta un coup d'œil vers l'hôtel communal où avait lieu le vote, puis il revint à ses pensées. Il faillit heurter le poteau d'une tonnelle, ne l'évita que de justesse et poursuivit sa route, le pas pressé. « Ils ne sont pas si bêtes que ça ! pensa Jean Cyrille. Ils ne sont venus que quelques-uns, peut-être une cinquantaine pour une commune de trente mille habitants !... Et un jour ils comprendront mieux qu'il faut non seulement se refuser, mais encore combattre, positivement. Cinquante personnes votent et l'urne sera gonflée de dix mille bulletins !... Quelle toute-puissance, mais combien fragile !... »

Là-bas, près de l'hôtel communal, quelques votants criaient toujours : « Vive le président !... Vive M. Férendum ! » Et maintenant Jean Cyrille arrivait chez son parrain. Il était près de la galerie déjà quand une voix enrouée d'alcool éclata : « Moi, j'ai voté pour M. Férendum ! Merde ! foutre ! Que le tonnerre m'écrase, merde... foutre !... »

L'homme titubait. Il arrivait rapidement et dans sa marche il faisait de si grands écarts qu'il allait d'un côté à l'autre de la ruelle. Il avait un foulard rouge au cou. Il était pieds nus. Ce n'était pas un paysan. Jean Cyrille connaissait bien le cireur de bottes Ti-Joseph. Bien que les portes fussent ouvertes, il ne se trouvait personne dans la pièce d'entrée de la maison. Quand il fut sur le seuil, le jeune homme appela. Une voix répondit de l'intérieur. Cependant Jean Cyrille ne pouvait distraire son intelligence ni son cœur - il ne le voulait pas non plus - de la tragédie qui se jouait autour de lui. Son cerveau était lourd et son sang bouillonnait. Soudain, il retourna la tête, comme s'il voulait voir encore l'hôtel communal et les quelques paysans qui votaient : « La définition même du cynisme », songea-t-il.

Dans la maison, une tête se montra enfin. Jean Cyrille reconnut avec plaisir Timoléon Christophe, un commis du magasin, qui, il ne savait pourquoi, était ici ce jour-là, bien que ce fût un dimanche. Jean Cyrille le connaissait bien et il avait l'habitude de dire que Timoléon Christophe, jeune encore pourtant, était « chauve comme un coiffeur ». Ils échangèrent une cordiale poignée de main.

- Et vous ? demanda Jean Cyrille, j'espère que vous n'avez pas été battre des mains à leur référendum !...

- Oh, non ! répondit d'un seul coup Timoléon Christophe. Je ne suis pas si bête ! Et vous voyez, les paysans ont montré qu'ils n'étaient pas si bêtes !...

Jean Cyrille tendit ses deux mains, que l'autre serra affectueusement. Il était content, ses yeux parlaient pour son cœur, et il dit :

- Très bien. Ça, d'accord !

- Ce que vous avez dit, c'est la vérité, acquiesça Timoléon Christophe. Mais pressez-vous, Jean, ajouta-t-il, votre parrain vous attend.

Puis Jean Cyrille, ayant traversé la pièce d'entrée, prit le chemin de l'escalier. Dehors maintenant le silence était total. Sous le soleil dans toute son ardeur, une brise montait et retombait, montait et retombait encore, comme si, par instants, on eût secoué un grand drapeau sur le village.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'ANNÉE précédente, Séné, le garçon de compère Sénéus, était mort. Sénéus était un vieux dont le jardin était mitoyen avec la grande plantation d'Octave Cyrille. Quand mourut Séné, compère Sénéus parut à la villa du grand distillateur, courbé sur son bâton de gaiac¹, le visage labouré, un pleur au coin des yeux, et dans la bouche une petite voix cassée, démolie :

- Mon compère Cyrille, dit-il, Séné, mon garçon, a fermé ses yeux, vous savez ça déjà ! Alors, je compte sur vous. Je sais que je ne puis compter que sur vous. C'est vous le seul grand nègre par ici ! Je sais que vous ne pouvez pas me laisser dans la détresse. Vous ne m'abandonnerez pas sans secours. Alors, je suis venu voir si, pour l'amour de Dieu, vous me consentiriez un petit crédit, cinq gallons de clairin et deux cents gourdes...

Le planteur écoutait, la contrariété écrite sur son visage. Il paraissait pourtant méditer ; une lueur trouble crouissait dans ses yeux. Il dit d'une voix assurée :

1. *Gaiac* : arbre exotique d'Amérique centrale.

- Oui, mon compère Sénéus, c'est tout à l'heure que j'ai appris la mauvaise nouvelle ! C'est vers dix heures, pas vrai, que Séné est mort... Vous savez que je ne puis pas vous refuser un service dans un cas pareil. Si Dieu nous a créés, c'est pour que l'un tende la main à l'autre. Nous sommes tous des chrétiens ! Seulement, deux cents gourdes, il me semble que c'est beaucoup ! Vous n'en trouverez que cent cinquante. Je vous donnerai aussi le tafia et le clairin. Vous prendrez l'engagement de me payer dans six mois. Vous me signerez un reçu.

Sénéus accepta et dit toute sa reconnaissance. Or, la pluie ne tombant pas, il arriva que la récolte fut mauvaise, que les cannes furent chétives et que Sénéus ne put payer au terme convenu. Vainement il sollicita un délai. Il ne reçut qu'un acte d'assignation. Les frais du procès montèrent. Sa terre était de deux carreaux ; maintenant Cyrille s'en était emparé et avait, huit jours plus tôt, expulsé Sénéus et ses cinq enfants... Demain, M. Cyrille organise une coumbite sur la nouvelle terre, pour un sarclage. Les hommes viendront en grand nombre ; comme ça, puisque c'est une « coumbite », il n'y aura pas d'argent à dépenser. Seulement on servira à manger aux hommes qui auront aussi à boire.

*
**

Le soleil ne montre pas encore son grand œil flamboyant que déjà les hommes sont arrivés. On devine aux gestes pétulants, aux visages et aux rires que tous sont impatients de commencer. Altidor, le gérant-jardin, les compte : un, deux, trois, dix, vingt... Il remarque que Cyrius Gé Pété, Massillon et quelques autres sont des paresseux, car on ne les voit pas encore. Altidor se colle un lambi aux lèvres et tout le plateau résonne et vibre intensément. Ils ont entendu l'appel car bientôt ils accourront. L'approche du soleil lave les dernières ténèbres de la nuit. Le travail va commencer.

Sous le grand goyavier, Mme Octave Cyrille s'installe avec ses gobelets en fer-blanc, ses assiettes d'émail, son alcool, ses « couis », ses cassaves, son maïs moulu et son café. Elle préside à la cuisine ; elle est « chef-cambise ». Elle noue un mouchoir autour de sa tête, prend position sur une petite chaise, le visage hautain, satisfait. Elle a daigné être parmi ces gens ! Elle a daigné s'occuper d'eux, ces gens qui ne comprennent pas quel sacrifice il faut accepter pour se livrer à pareille tâche !

Avant que les hommes se jettent dans la lutte avec la terre, il faut une petite collation à leur estomac. Ils défilent devant Mme Cyrille. On leur verse un coup de tafia. C'est ça ! C'est si bon ! Ça réveille le sang ! Si un homme n'a pas pris son coup de tafia, comment peut-il travailler ? Et chacun répand sur le sol trois gouttes du vivifiant liquide, pour les ancêtres disparus, ceux qui reposent dans la nuit de la mort. Puis on jette le tafia d'un seul trait dans la gorge. Et, la houe en avant, on s'élance parmi le feuillage, avec joie, comme pour une partie de « gaguère ». Déjà les lèvres entonnent des chansons...

La terre est dure. Ce sol, Tonton Sénéus, découragé et malade depuis que son fils est mort, ne l'a pas travaillé. Il l'aimait trop, son garçon ! L'herbe folle et le chiendent ont envahi le jardin, tenaces à travers les lianes, et il faut peiner pour enlever toute cette vermine. Le dos se baisse, la houe s'avance, retombe et emporte les halliers. Mille mottes saignent dans le corps déchiré de la terre. Deux hommes ne travaillent pas, mais ils font pourtant besogne indispensable. L'un bat de ses mains le tambour qui lui pend en bandoulière. L'autre souffle dans une vaccine². Une « coumbite », comment cela se concevrait-il sans musiciens ? Les chansons, ça exalte le courage et les bras. Cela fait que l'on ne sait même pas qu'on travaille. Et les heures passent. Les poitrines chantent :

2. Instrument de musique consistant en un simple roseau dans lequel on souffle.

*Répugnance, oh ! gardé Carmen, répugnance oh !
So Carmen bamm ! Répugnance oh ! et ouah !*

Tambour et vaccine retentissent et les voix répondent en chœur :

*La dans caille-la, oh !
Sor Carmen placé a bôpé li et ouah !
La dans caille-la, oh³ !*

Sans aucun doute il est midi à présent, car le soleil est au mitan du ciel.

Le courage est épuisé. Les hommes sont las. Certes, deux ou trois fois déjà on leur a versé leur filet de tafia. Mais il est midi ! Si c'est une « coumbite » et non pas un travail pour de l'argent, il y a toujours un « repos-midi » et on vous sert à manger. Un son de lambi annonce la bonne nouvelle. Alors, les hommes s'empres-sent autour de Mme Cyrille. On va au panier et on en tire un « coui » ou une assiette. Le maïs moulu est servi. Point n'est besoin de fourchettes ni de cuillères. On mange comme ça, avec ses doigts qu'on lèche ensuite. La joie soulève tous les visages. Puis le tafia. Le tafia ! Massillon en a peut-être vidé un coup de trop, car il dit des sottises. Si Prévilien était là, Massillon ne serait pas si content ! Le « repos-midi » a duré près d'une demi-heure. Et maintenant le travail reprend. Le tambour frissonne. La « vaccine » beugle. Les chansons vibrent à travers l'espace brûlé de soleil, égaient le travail des hommes. On entend :

*Coeum ! pas sauté.
Coeum, pas sauté sous terrasse-là.
Pigua Maman connin
Cœur m ! pas sauté
Min dom ! l'âge, oh⁴ !*

3. « Quelle répugnance, oh ! Carmen, quelle répugnance, Carmen. Carmen me répugne, oh ! et ouah !
Dans la maison, oh ! Carmen vit en concubinage avec son beau-père !
et ouah !
Dans la maison, oh ! »

Et les hommes suent, chantent, souffrent, travaillent. Enfin le soleil chavire derrière la montagne et le monde attend la nuit. Le « lambi » sonne la levée du travail. Cyrille paraît et les hommes le saluent : « Vive Cyrille ! Vive papa Cyrille ! Seulement, monsieur Cyrille, nous souhaitons que vous nous donniez une petite augmentation cette année-ci. » Tous approuvent avec des cris et des rires. Les hommes défilent devant Mme Cyrille qui leur sert, une fois encore, du tafia et de la cassave. Maintenant, toute la terre est bien nettoyée, propre, jolie. Les cannes grandiront sans que la mauvaise herbe leur suce le jus. La guildive produira cette année plus de sirop et d'alcool. M. Cyrille compte déjà dans son esprit des milliers de gourdes, la chance et le Bon Dieu l'ayant toujours favorisé...

*
**

Malgré les nombreuses visites de Massillon à Doscima le « hogan », en vérité, Prévilien ne semblait pas se décider à mourir. Massillon calculait souvent : « Si je mets ensemble tout l'argent que j'ai payé à ce hogan, même cent cinquante gourdes, ça fera !... »

Un jour, il se dit : « Cet homme-là qu'on appelle Prévilien, c'est un homme dur ! Il sert de bons « loas », sans cela il y a longtemps qu'il ne serait qu'un cadavre ! Maintenant ses os ne seraient pas bons pour faire des boutons ! » Furieux, il songea : « Alors Prévilien a tué mon enfant, et moi, je resterais à le regarder ! Je resterais comme ça, sans rien faire, alors que lui-même il a un gros bout de petit garçon ! Rien ne dit ça ! En vérité, aujourd'hui, c'est ma dernière visite chez Doscima. La semaine passée, j'ai été trouver un « hogan » jusqu'à

4. « Mon cœur n'a pas sursauté.
Sur la terrasse, mon cœur n'a pas sursauté.
Il ne faut pas que maman sache.
Mais j'ai du courage pour surmonter. »

Marchand, mais je n'ai vu aucun résultat ! Si dans quinze jours Prévilien continue à vivre, c'est ma machette qui me donnera raison, que le tonnerre m'écrase ! »

La nuit venue, il se rendit chez Doscima. Il avait pu réunir une dizaine de gourdes. Il avait volé deux poules et un régime de bananes et les avait vendus. Compère Cyrille, qui l'aimait bien pour son esprit soumis et son ardeur au travail, lui avait aussi prêté un peu d'argent. Le « hogan » lui donna l'entière assurance que, cette fois, c'était chose conclue. Cependant Massillon avait un dernier devoir à remplir. Il devait, le lendemain même, allumer deux bougies à l'église du village, devant la statue de saint Michel. Ce que Massillon fit, heureux, vengé déjà. Il se préparait même à se saouler sans limites, à cette grande fête toute proche que seraient, dans son cœur, les funérailles de Prévilien. Mais il attendit... Il attendit !... Vainement, pendant des semaines, il attendit...

Décidément, ce salaud de Prévilien ne veut pas mourir ! On lui aura donné des « bains⁵ » très forts ! En Massillon, la haine hurle, toujours plus féroce : « Prévilien a tué mon enfant ! Et Prévilien, lui, n'est pas mort ! Il marche sur ses deux pieds, va à la « gaguère », aux danses, il fait tout ce qu'il veut ! Et tout cet argent qu'inutilement j'ai dépensé ! Avec, j'aurais pu acheter combien de pantalons, de poules, de petits cochons, de robes pour ma femme ou même un morceau de terre ! » Maintenant tout ce qui peut lui rappeler ce salaud, ce « loup-garou » de Prévilien, Massillon le hait d'une haine furieuse qui lui fait, dix fois par jour, se manger les lèvres. Il hait Tonton Prévilus ! Il hait Marilisse ! Il hait Madan Prévilus, Grande Lésida, Silatois ! Il hait jusqu'au petit chien de Prévilien ! Un jour, comme Fistibal lui jappait dessus, si des gens n'avaient pas été sur la route, il eût bondi sur l'animal pour le trancher en deux d'un seul coup de machette ! Ses veines ne charriaient que de la

5. L'intéressé est baigné par le hogan dans une eau particulière, ce qui constitue pour lui une sorte de protection contre la malfaisance d'autrui.

haine ! Haine ! Combien de fois il prit l'inébranlable décision d'en finir enfin avec ce Prévilien, le guetter une nuit pour le hacher comme on dépèce un cochon ! Mais Doscima, le « hougan », lui disait : « Attendez ! Attendez ! jeune homme. Se trop presser ne fait pas que le jour paraisse. Attendez ! je travaille pour vous ! C'est moi, papa Doscima, qui vous parle, vous pouvez croire ce que je vous dis ! Et si je ne fais pas voir à Prévilien ma puissance, qu'on ne m'appelle plus de mon nom. Seulement, continuez à mettre des bougies devant saint Michel ! Et puis, quand vous avez un petit argent, apportez-le-moi. Je vous dis que je travaille pour vous ! Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter ! C'est vrai, ce Prévilien est plus fort que je ne croyais ! Mais lui et moi, ce sont deux orages qui vont se rencontrer... »

Des semaines passèrent encore pourtant et Prévilien était toujours gonflé de sa même bonne santé. On le voyait partout, aux danses, aux veillées des morts, aux « coumbites », à la « gaguère », riant et faisant rire tout le monde. On aimait Prévilien pour ses histoires et ses gestes extraordinaires et, quand il était là, tout le monde était heureux. Massillon, lui, ne pouvait encore se décider à tomber sur son ennemi à coups de machette. Doscima le retenait, lui affirmant chaque fois que c'était la dernière. Il faut dire aussi que Massillon craignait la matraque du chef de section et la prison en ville. La seule pensée de ça lui faisait fermer les yeux, d'effroi. Doscima lui rappelait aussi qu'un bon protestant ne devait jamais assassiner. Mais le malheureux se contenait à peine s'il voyait ensemble Prévilien et Silatois. Il songeait : « Prévilien n'a pas voulu de moi, et maintenant il est content de Silatois ! Prévilien et Silatois sont toujours ensemble ! C'est un corps et son ombre ! Quand on voit l'un, il faut qu'on voie l'autre. » Son cœur en était devenu très mou, de tant d'infortune, comme une vieille toile pourrie se déchire facilement.

Marilisse, elle, ne se sentait plus maintenant la force de résister plus longtemps à la volonté tenace de son père. Prévilus n'avait pu dissiper dans sa tête cette idée que

Marilisse épouserait Silatois et il faisait bien comprendre à sa fille que telle était sa décision. Le vieux ne manquait jamais de mettre en avant ses souffrances et demandait à Marilisse de lui accorder une dernière satisfaction, car il n'était pas loin de quitter ce bas monde. Alors, Marilisse avait peu à peu fléchi. A son attitude envers Silatois, il devenait un peu plus certain chaque jour qu'elle céderait enfin et qu'elle pourrait bien consentir à épouser le jeune homme. Mais ce qui, en définitive, la décida, ce fut la rencontre décevante qu'elle eut avec Simon Mareu au marché de Saint-Michel. Ce matin-là, Simon Mareu dit :

- Marilisse, tu pourrais bien te marier avec Silatois ! Il n'y aurait rien de mal ! Ça ne nous empêcherait pas de rester amis. Mais, pour le moment, je ne puis rien faire pour toi !

Marilisse qui, en vérité, ne s'attendait pas à ce coup, baissa un visage effaré :

- Tu dis ça pour de bon, Simon ? murmura-t-elle.

- Mais oui, Marilisse, qu'est-ce qu'il y a ?

- Moi, je ne pensais pas que tu pourrais me dire ça un jour ! Chaque fois tu reculais la date où je devais venir te trouver. Déjà je commençais à souffrir. Mais je ne pensais pas que tu me tromperais comme ça !

Simon ne put alors garder le petit sourire qui lui desserra les lèvres. Il dit, prenant la jeune fille par les bras, avec une feinte tendresse :

- Mais non, Marilisse ! Rien ne dit que jamais nous ne serons ensemble ! Mais ce n'est pas pour maintenant ! Quand l'heure viendra, c'est moi qui te le dirai ! Mais il faut que tu comprennes que si je te prenais comme maîtresse actuellement, je perdrais ma place, car un professeur n'a pas le droit... Mais, un jour, Marilisse, ça se réglera...

Quand elle dut enfin admettre que c'était discuter sans raison, Marilisse reprit la route de chez elle, torturée, autant que si elle avait perdu un fils unique. Ces mots que lui avait dits Simon Mareu : « Marilisse, tu pourrais bien te marier avec Silatois », la poursuivaient, la harcelaient sans pitié. Elle les comparait avec d'autres

propos du jeune homme, supputant ses moindres chances, mais, en vérité, elle ne contenait que très mal son désespoir. « Quel jeune homme rusé ! Quel jeune homme malhonnête ! songeait-elle avec amertume. Mais je sais qu'un jour Christ lui fera payer ce qu'il m'a fait !... »

Quand elle fut à Diguaran, sa maman remarqua l'altération profonde de ses traits. Madan Prévilus et les autres gens de la case lui parlèrent, mais elle expliqua qu'elle souffrait de maux de ventre. Alors Grande Lésida lui fit prendre un breuvage.

Le lendemain après-midi, tandis qu'elle revenait de chez sa marraine, Silatois la rencontra. Silatois se vida la conscience.

- Chérie, dites-moi ! Aujourd'hui, c'est la dernière fois que je vous parle de ça. Vous ne voulez pas ?

La fille eut des paroles évasives, puis :

- Bon, oui, Silatois ! J'accepte pour que vous me laissiez tranquille... Je vois que si je n'accepte pas, vous me ferez du mal ! Mais il faut que dans une semaine vous envoyiez me demander en mariage à mon père !

Certes, Silatois savait bien qu'un jour Marilisse consentirait. Il en avait la preuve depuis qu'il avait envoyé la poudre merveilleuse aux cheveux de la fille. Mais ce fut quand même un bien grand étonnement. Il y avait eu un petit coup en un endroit secret, qui avait rompu un nœud de vipères. A cette minute-là, il ne sentait pas le poids de son corps. Il tournoyait libre dans ce monde enchanteur que chaque jour il voyait dans ses rêves. Il débita comme un fou :

- Je n'attendrai même pas une semaine, Marilisse chérie ! Maintenant même je rebrousse chemin ! Je rentre au bourg ! Je vais acheter le papier et l'enveloppe pour faire la lettre de demande !...

Tonton Prévilus fut heureux d'une si grande nouvelle. Madan Prévilus et Grande Lésida ne cachèrent pas leur fierté. Quant à Prévilien, il se gaussa beaucoup de Massillon. Et pendant ce temps, Marilisse, elle, continuait à souffrir. Elle s'épouvantait en se rappelant sa vie passée au bourg, du temps qu'elle était domestique chez le

pasteur Henri. Là, elle avait appris l'éducation ! On lui avait montré le beau et les bonnes choses ! Chaque fois, bien peu souvent à la vérité, mais son imagination multipliait tout, chaque fois que le pasteur offrait chez lui une réception, on laissait à Marilisse les restes de la table, des choses merveilleuses comme du jambon et du fromage. Et maintenant, c'était de ce grossier personnage de Silatois, un imbécile sans éducation, qu'elle ferait son homme ! Et ce qui augmentait encore sa peine, c'était que son père ne cessait de lui répéter :

- Ma fille, tu vois... Depuis des mois, j'ai des douleurs qui m'assassinent. Ce que j'ai fait pour guérir, ça a été inutile. Je sens que mon dernier jour n'est pas loin ! Alors, je suis bien content de ce grand plaisir que tu me fais ! Et si moi je ne puis pas t'aider dans cette grande circonstance, du moins Prévilien et Plaisimond sont là...

Trois jours après la rencontre avec Silatois, on apporta la lettre de demande en mariage. Un vieil homme qui avait vécu sa jeunesse en ville, aux Gonaïves, et dont la grande science avait attiré le respect et l'admiration de tous, l'avait rédigée pour Silatois, moyennant la somme de quinze gourdes versées à l'avance. Et puis il avait été indispensable de se servir d'une enveloppe spéciale et d'un papier ajouré, décoré, aux couleurs voyantes. A chaque coin du papier, il y avait un petit pigeon rouge et jaune. Tonton Annibal en personne, l'homme le plus âgé de la famille de Silatois, l'apporta, cette lettre. Et voici la missive⁶ que reçurent, dans un mouchoir de soie rouge, le père de la future et Madan Prévilus :

A M. ET M^{me} PRÉVILUS, A DIGUARAN, PREMIÈRE SECTION DE SAINT-MICHEL-DE-L'ATALAYE.

Monsieur et Madame,

Nous avons l'honneur de prendre la plume pour vous souhaiter le bonjour ainsi que votre respectable famille, dans le but, Monsieur et Madame, d'après notre humanité chrétienne et en intelligence des honnêtes gens tout

6. Ce texte est authentique.

en remplissant un devoir d'honnêteté. Nous venons au-devant de vous avec tendresse, joie et sagesse, respect et satisfaction, tout en demandant la main de votre fille Mademoiselle Marilisse Aurélien⁷ que notre jeune homme, jeune garçon nommé Silatois Morel, aimait tendrement, dont il nous a lu ses pensées tout en voulant créer une famille avec la tienne, car ce devoir est l'humble aveu des gens civilisés : alors, Monsieur et Madame, nous sommes ses gouvernants, nous lui témoignons avec du courage et nous vous assurons que nous serons responsables de tout ce qui arrive et nous vous assurons que notre garçon est un enfant très sage, docile et rempli de respect, obéissant envers les grands ainsi que pour les petits et prétendant d'acquitter avec honnêteté, avec fidélité notre devoir, en vertu, Monsieur et Madame, de ce grand témoignage que nous vous proposons tout en demandant à Dieu de leur protéger pour nous afin qu'un jour de témoignage, cette pareille satisfaction, demandant la gloire, le respect et la science, l'union et la persévérance, en attendant de vous réponse afin de savoir votre diligence. Et vous saluent d'une sublime amitié.

Vos serviteurs :

SAINTANISE JEAN-JACQUES, sa mère.

ANDRÉSINE JOSEPH, son grand-père
et son parrain, MARIUS JOSEPH.

Sa grand-mère, Mme MARIUS JOSEPH.

On convint que le mariage serait célébré dans les six mois. Tonton Prévilus désigna dans sa « cour » le terrain où Silatois élèverait la chaumière des nouveaux heureux époux. Pour « payer le bonheur⁸ » de la fille à ses beaux-parents, Silatois versera une somme de cinquante gourdes et cet argent sera compté publiquement, en présence de tous les amis. Et maintenant, Silatois n'est qu'allégresse. Avec quelle ardeur il travaille son champ,

7. Le père de Marilisse s'appelle Prévilus Pierre, mais le paysan de chez nous donne comme nom à ses enfants le prénom de son père à lui.

8. Remettre un présent aux parents de la femme à l'occasion des épousailles.

prépare la récolte, en même temps qu'il peine chez Octave Cyrille ! Le mieux qu'il peut, il économise gourdes et centimes et entasse le maïs dans le galetas⁹. Il n'en a pas trop de lever la houe quatorze heures par jour. Et les soirs, rentré du pénible labeur, il fait un bout de toilette, s'habille bien propre, et le voilà chez Marilisse.

Plaisimond, lui aussi, se promet de laisser dans sa malle, chaque semaine, quelques sous. Il veut pouvoir offrir à sa sœur, quand sera venu l'heureux jour des noces, un beau cadeau. C'est un petit cochon qu'il achètera pour Marilisse. Ce mariage le satisfait tant ! Silatois et lui, depuis qu'ils étaient tout petits, ils jouaient ensemble au cheval de bois ! Ils sont depuis longtemps deux amis inséparables. Ça allégera aussi un peu son fardeau, car toujours c'était lui qui était obligé de donner une robe à Marilisse. Mais à présent tout va changer ! Au contraire même, il se dit : « C'est vrai que Silatois est aussi un malheureux. Mais quand même, le jardin de Silatois est plus grand que le mien et Silatois apportera de temps à autre de petits cadeaux à Tonton Prévilus... »

*
**

Cependant, même si l'espoir des noces prochaines de Marilisse était un baume aux misères de Tonton Prévilus, le vieux ne cessait pas de souffrir lamentablement. Un jour, il dit à Plaisimond :

- Plaisimond, mon fils, je crois que la mort approche ! Tu es un bon enfant ! Je t'aime beaucoup ! Tu es tout pour moi ! Voilà que Marilisse va se marier ! Je remercie beaucoup papa Bon Dieu qui a fait cela pour moi ! Je l'ai toujours tellement prié ! Maintenant il ne reste plus que les petits enfants ! Je n'ai pas besoin de compter sur Prévilien, lui, c'est un vagabond ! Il ne veut pas se faire protestant ! C'est lui la cause de toutes nos souffrances !... A la vérité, je comprends pourquoi il ne peut faire pour moi comme auparavant et toi aussi tu le sais,

car depuis quelques mois, depuis qu'il a emprunté de l'argent à M. Sénatus pour faire sortir Asséfie de la prison, il doit faire des économies. S'il ne paie pas à l'échéance, on saisira son jardin. Mais ce n'est pas ce que j'ai dans la tête ! Prévilién n'aurait besoin de rien me donner ! C'est une satisfaction que je lui demande. Il ne veut pas ! Et c'est ça qui est la cause de tous les malheurs. Cette nuit même, j'ai fait un rêve terrible ! J'ai rêvé que Maîtresse est venue me dire que tout le temps que je serai protestant, les malheurs tomberont sur moi ! Ça, c'est une tentation du diable ! Toi, Plaisimond, je sais que tu m'aimes beaucoup, et que tu ne feras jamais rien pour me faire souffrir. En vérité, depuis quelques mois nous avons beaucoup de misères. Quant à moi, je souffre comme si Christ m'avait abandonné...

Tandis que parlait Tonton Prévilién, Plaisimond, lui, se demandait : « Mais mon papa dit un tas de choses à la fois ! Il paraît qu'il veut devenir fou ! Qu'est-ce qu'il dit comme ça ? »

Quand le vieux se tut, Plaisimond dit :

- Non, papa, il faut espérer en Christ. Tu n'es pas du tout sur le point de mourir ! Prévilién est un vagabond, c'est vrai ! Mais je suis là ! Je travaillerai plus encore ! Je n'abandonnerai jamais les enfants ! Et puis nous pouvons compter sur Silatois aussi... Je suis un grand garçon maintenant ; je chercherai une femme pour me marier, mais je ne vais pas faire ça encore ! J'attends que les affaires deviennent meilleures. Pour le moment, je ne veux connaître que mon papa et ma maman et mes petites sœurs !

- Tu vois, répondit le père, depuis ce matin je n'ai pas vu encore Prévilién.

- Il était là il y a quelques moments, fit le fils. Seulement, il n'a pas voulu rester. Il avait un coq sous le bras, il m'a dit qu'il allait à la « gaguère ».

C'était un dimanche. Depuis le matin, en effet, chez Dorius, la « gaguère » s'ébattait et criait. Ça continue toujours, et voici que maintenant l'après-midi est là, en plein, avec les flammes piquantes d'un soleil qui brûle

aux trois quarts du ciel vers le couchant, avec ces vents qui se rebellent dans chaque feuillage. Chaque feuillage est secoué comme par une grosse main. Les hommes sont heureux et endimanchés. Ils portent leur plus beau costume de « nelson » ou de « gros bleu », et leur chapeau de paille large ou petit. Ils sont gais aujourd'hui, comme des chants de coq. Après toute une semaine de labeur de mule, c'est juste ! L'argent sonne dans leur poche. Ils s'agitent, hurlent, lancent des jurons, rigolent. En un terrain plat comme ma main, devant la case, on a enfoncé un cercle de pieux qui dépassent jusqu'aux genoux, un cercle large de deux brasses : le champ de bataille. Des bancs sont placés autour, où l'on devrait s'asseoir, mais on monte dessus pour mieux voir. Les cris de tout ce monde sont une fête assourdissante. A quelques pas de là, devant leurs petites tables, des marchands écoulent leurs kolas, leurs cigares, leurs cigarettes, leurs cocktails et leur « trempé¹⁰ ». Aujourd'hui, la « gaguère » est particulièrement animée, car des gens du bourg sont venus, des gens bien habillés, beaux visages, et qui ont de l'argent, des gens de bien ! Soudain, un Saint-Michelois lance :

- J'ai là un coq !... Je donne avantage. Quel est celui qui sent son courage ?

Prévilien a répondu :

- Collé, mon cher !

Le pari est prêt. Les partisans de Prévilien ont donné, celui-ci vingt centimes, celui-là une gourde, cet autre trois gourdins. Enfin, on a rassemblé quinze gourdes. Les Saint-Michelois, pour réaliser leur promesse de donner avantage, jouent vingt piastres contre ça. L'argent est remis au « juge ». C'est Dorius lui-même, le propriétaire de la « gaguère », qui est juge. Dorius, le gros habitant, le « notable¹¹ », le seul, outre Doscima, qui a de l'argent, ici, dans Diguaran !... Il soustrait sa prime, dix pour cent. Ça fait une bonne somme ! Si chaque pari rapportait autant ! Armé de canifs ou d'éclats de bou-

10. Boisson faite d'écorces trempées dans de l'alcool.

11. Paysan âgé qui a de l'argent.

teilles, on achève maintenant d'affiler les éperons des coqs. Et puis, pour rafraîchir nos héros, qu'ils soient plus agiles au combat, on leur souffle sous les aisselles, le ventre, au dos, à leur cou aussi, leur cou épilé, rouge comme si les pores filtraient du sang, de larges gorgées d'eau additionnée de clairin. Enfin, les bêtes sont lâchées. Les visages sont tendus. On est plus enthousiaste aujourd'hui qu'à une danse martinique. « Danger » est le coq des Diguaranais, « Christophe » celui des Saint-Michelois. Silence, silence... Avant de bondir, les bêtes sortent le cou des aisselles, elles attendent, se regardent, s'étudient...

« Danger » plante le bec dans la poitrine de « Christophe », qui se dégage. Les Diguaranais s'agitent à casser les bancs. « Christophe » lance ses éperons et manque. Les bêtes s'observent un instant, têtes baissées, avec leurs petits yeux striés de sang et la palpitation de leur gorge. « Christophe » lance encore ses éperons. Des plumes jonchent le sol. Hurlements !... Applaudissements !... « Christophe » plante le bec dans l'œil droit de « Danger ». « Nous le tenons ! Nous le tenons ! » s'écrient les Saint-Michelois. « Danger » voudrait fuir et il arpente le champ de bataille, poursuivi par l'ennemi. « Rooh ! Rooh ! Bravo ! Christophe ! En avant !... Tuez-moi ce coq !... » hurle un Saint-Michelois particulièrement excité. Pourtant, « Danger » se retourne. De son œil coule du sang. Mais il peut lutter encore ! « Nous sommes là ! »

En effet, maintenant, « Danger » s'enhardit... Coups de bec et coups d'éperon assaillent « Christophe » qui, paraît-il, est fatigué. Le vacarme est assourdissant ! « Christophe » pousse un cri de terreur, car le bec de « Danger » entre trop profondément dans sa chair. « Christophe », au bec de « Danger », est comme un vieux torchon qu'on agite. Tapage, applaudissements des Diguaranais !... Les Saint-Michelois sont silencieux comme des morts. « Danger » relâche « Christophe » qui retombe sans mouvement, comme une mangue pourrie. Qu'ils sont frénétiques, les applaudissements des Diguaranais ! Prévilien court prendre « Danger » qui, la

gorge en l'air, lance un cocorico de victoire. Les Saint-Michelois se regardent, frappés, sans un mot. Le « juge » remet l'argent à Prévilien.

Prévilien était vraiment content. Il songea que, s'il était un protestant, il n'aurait pas gagné, sans le moindre petit travail, tant de gourdes, car un protestant n'a pas le droit d'aller à la « gaguère ». Il se dit : « Han ! j'ai plus de vingt gourdes déjà depuis tout ce temps que je fais des économies pour rembourser M. Sénatus, ce méchant de Sénatus !... Je ne peux travailler pour lui seulement !... Alors, ce que je viens de gagner, ça c'est à moi ! Je vais bambocher ! »

Et, escorté de nombreux amis empressés et contents, il s'en alla à une guinguette où l'on servait du clairin, divers « trempés », et des sandwiches au hareng saur et au piment. Prévilien demanda de servir tout le monde autant qu'on voudrait. Il était vraiment heureux et il riait. Mais quand il partit un bon moment plus tard, il ne lui restait pas grand-chose de ce qu'il avait gagné.

Le lendemain, il apporta deux gourdes à sa sœur, en lui disant :

- Marilisse, voici un petit argent dont je te fais cadeau. Tu le mettras de côté ! Chaque fois que je pourrai, je mettrai quelque chose entre tes mains. Tu vas te marier, ça te servira !

La fille reçut l'argent avec une indifférence que, pourtant, Prévilien lui-même ne remarqua pas. Et, sauf elle, tout le monde dit sa joie, surtout Madan Prévilien.

Lui, Silatois, quelque cruel que cela lui fût, n'avait pas tardé à comprendre qu'à la vérité ce mariage n'enthousiasmait guère sa fiancée. Et, un jour enfin, comme Marilisse refusait obstinément qu'il l'embrassât, il sentit qu'il en avait assez de la mauvaise foi de la fille. Il comprit qu'il n'avait qu'un seul espoir : dénoncer la coupable au vieux père qui ne manquerait pas de mettre un mot de raison. Mais, hélas ! l'effet fut bien différent de ce qu'attendait l'amoureux, Marilisse, exaspérée, dit le lendemain à son père :

- Papa, j'ai fait un mauvais rêve ! J'ai rêvé que je me suis mariée avec Silatois et que je ne peux pas vivre avec lui ! Je dois abandonner... Je ne dois point me marier avec Silatois.

Tonton Prévilus, qui souffrait beaucoup ce matin-là, la morigéna, sans trop de colère cependant :

- Ma petite, qu'est-ce que tu dis comme ça ? Silatois est un bon petit jeune homme bien gentil, de bonne famille, et puis il aime travailler ! Il progressera dans la vie, car il respecte Christ ! Il n'est pas dans les « loas ». Moi, je suis vieux maintenant ! Ma mort n'est pas loin d'arriver ! La nuit, je ne ferme pas les yeux ! Si je ferme les yeux un seul moment, tout de suite un tas de mauvais rêves me viennent à la tête ! Chaque jour, je rêve qu'il y a des choses qui me poursuivent !... Mais je sais que Christ est plus fort que les démons et qu'il les chassera ! En tout cas, sache que tu n'es pas loin de perdre ton vieux papa ! C'est pour cela que je te le dis : si tu ne veux pas te marier avec Silatois, qu'est-ce que tu as dans la tête ? Il paraît que tu deviens folle ?

- Et le mauvais rêve que j'ai fait ? lutta Marilisse.

- Tu dois épouser Silatois, commanda le père.

- Qu'est-ce qu'a Marilisse ? demanda Madan Prévilus qui, survenant, avait entendu les dernières paroles de son mari.

- Rien, maman, fit Marilisse.

- Tu ne peux pas dire que tu n'as rien ! contesta Tonton Prévilus. Tu sais, Sassufie, Marilisse vient de m'apprendre qu'elle ne se marierait pas avec Silatois !

Alors, Madan Prévilus devint, d'un seul coup, furibonde. Elle se tourna du côté de sa fille et proféra, une main à la taille, l'autre brassant l'air :

- Han ! Marilisse, tu dis que tu ne veux plus te marier avec Silatois ! Eh bien ! c'est ça que j'aimerais voir ! Je suis ta mère ! C'est moi qui t'ai faite, ce n'est pas toi qui m'as mise sur la terre ! Je suis chef ici ! Ce que je veux que tu fasses, c'est ça que tu feras ! Tu avais trouvé Massillon, tu n'as pas voulu de lui. Nous ne t'avons rien dit ! Mais maintenant qu'un bon jeune homme comme Silatois se présente, tu penses encore

pouvoir agir à ta façon ! Eh bien ! si tu ne veux pas de Silatois, tu peux laisser la case ! Tu iras où cela te dira ! Que veux-tu faire alors ? Attention, ma chère, sors bien vite de devant moi si tu ne veux pas recevoir deux paires de soufflets !

- Moi, je te dis que je ne veux pas de Silatois ! protesta quand même encore Marilisse d'une voix que dans sa gorge la douleur étouffait.

Elle reçut alors des gifles et des coups de poing à la tête, qui la firent s'enfuir en pleurant et en se demandant : « Mais pourquoi est-ce que maman m'a donné des coups comme ça ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Je ne veux pas de Silatois, eh bien ! je ne veux pas de Silatois ! Est-ce qu'on peut me forcer à prendre un homme dont je ne veux pas ? On n'a jamais forcé une bourrique à boire ! »

Et, pendant ce temps, Madan Prévilus s'exaltait toujours. Mais le vieux n'était pas de l'avis de sa femme :

- Ah, non ! tu n'aurais pas dû faire ça, Sassufie ! Tu n'aurais pas dû la frapper comme ça ! Elle est jeune. Elle n'a pas d'expérience, mais je lui parlerai ! Elle est bonne enfant ; elle m'écouterà...

Tonton Prévilus reçut alors son lot d'injures.

- Mon cher, risposta-t-elle d'un ton courroucé, depuis quelque temps personne ne te comprend à la case ! Un moment, tu entres en colère pour rien du tout ! Un autre moment, les enfants peuvent faire n'importe quoi, tu ne veux pas qu'on y touche ! Un bœuf pénètre dans le jardin, il écrase le maïs, tu dis que ça ne fait rien, qu'on doit laisser la bête partir comme ça ! Qu'est-ce qui te prend ? Je crois que tes douleurs du bras et cette misère t'ont fait perdre la tête !

Tonton Prévilus se contenta de baisser le front et de sourire ; il souffrait tellement depuis tant de mois ! Et la maladie l'atteignait plus profondément chaque jour. Son visage était maintenant réduit à deux petits yeux, aux os, et à la peau. Son estomac en était venu à ne pouvoir rien digérer, sauf des liquides, de sorte que, dorénavant, Prévilus ne souffrira plus de la faim, car si ses enfants n'avaient pas beaucoup à lui donner, le vieux aussi ne désirait rien. On avait essayé de tous les remè-

des. Ti-Dôr, le grand guérisseur, épuisa sa science devant le cas. Si bien qu'un jour enfin, après un sérieux massage du bras avec une huile dont lui seul connaissait le secret, Ti-Dôr se risqua à conseiller autrement son malade :

- Tonton Prévilus, je vous parle franchement ! Je ne voudrais pas prendre votre argent pour rien ! Mais, il faut que je vous le dise ! Je vous ai bien examiné. Je crois que ce n'est pas d'une maladie naturelle que vous souffrez. C'est du mal qu'on vous fait ! Alors, c'est d'une autre façon que je dois vous guérir. Je sais ce que je dois faire !

Il n'acheva pas. Tonton Prévilus se souleva d'un seul coup. Il tremblait de toute sa personne ; il avait des yeux injectés de sang et il lança :

- Mon cher, moi je ne suis pas dans les bêtises ! Je suis un protestant ! Si je suis malade, c'est parce que Christ l'a permis. Il n'y a personne qui puisse me faire du mal ! C'est d'une maladie du Bon Dieu que je souffre ! Ce n'est rien qu'on me fait ! Ti-Dôr, je trouve que vous avez de l'audace, pour venir me parler ainsi ! Ne me dites plus jamais ça, sans quoi je vous chasse de chez moi...

Ti-Dôr, qui ne s'attendait quand même pas à ce déchaînement, sursauta, mit les deux bras en l'air et balbutia en faisant rouler ses grands yeux noirs :

- J'ai dit ça pour rien, Tonton Prévilus, cette parole n'avait pas d'importance. Vous savez que c'est moi qui dois vous soigner ! Ce que vous voulez que je fasse, c'est ça que je ferai !

Prévilus se rassit et son masque furieux faisait encore peur à Ti-Dôr. Si seulement la science rare de Ti-Dôr pouvait lui permettre d'entendre cette voix qui sourdait en Prévilus : « Mon cher, cet homme peut aussi avoir raison ! Ma maladie, c'est ou bien quelqu'un qui l'a envoyée sur moi, ou bien c'est un « loa » qui me persécute ! Et toutes les misères qu'il y a dans Diguaran ? » Mais Prévilus repoussa avec mépris ces odieux blasphèmes : « Ce n'est rien ! Les « loas » ne peuvent rien me faire ! Peut-être que si j'avais de l'argent pour acheter des remèdes en ville, je reprendrais mon appétit », se rassurait-il.

Il va sans dire que Marilisse avait jugé mauvais les conseils de son père. Deux mois durant, elle connut des hésitations, des transes et des brouilles avec la famille. Un jour, enfin, n'en pouvant plus, elle alla trouver son Simon chéri :

- Chéri, dit-elle, je ne pensais jamais que tu me ferais cela, que tu me dirais de me marier avec Silatois ! Moi, c'est au bourg que j'ai été élevée ! Je ne me sens pas capable de vivre avec un homme comme ça ! Si tu veux, je viendrai avec toi ici !... Tu loueras pour moi une petite chambre. Mon papa aussi, toute la sainte journée, m'embête pour que j'accepte Silatois ! Je ne sais pas pourquoi il est entré dans cette affaire de protestant ! Avant, quand il était catholique, il n'était pas comme ça, il ne me parlait jamais de mariage ! Il me disait toujours qu'il ne demandait qu'une seule chose à Dieu, c'était que je trouve un jeune homme qui travaille bien, qui veuille faire « position » avec moi. Qu'est-ce que le mariage ? Il paraît que mon père a oublié ! N'est-ce pas l'autre jour, quand il s'est fait protestant, qu'il s'est marié ? Mais avant, quel malheur lui était arrivé ? Si tu veux, Simon, je viens avec toi ici ! Tu me mettras dans une petite chambre. Je ne suis pas une personne pour toi, c'est vrai, mais, même pendant quelque temps, tu resteras avec moi ! Quand j'aurai besoin de quelque chose, si tu peux, tu me le donneras ! Sinon, je me résignerai ! Je ferai des enfants pour toi...

Simon Mareu riait, embarrassé, cherchant une réponse. Il avait les deux mains sur les épaules de la fille.

- Chérie, tu sais combien je t'aime ! fit-il d'une petite voix dont Marilisse elle-même remarqua l'affectation. Tout ce que tu veux, je le veux aussi. Mais ce que tu me demandes là, maintenant, c'est difficile. On dira que je vis dans le désordre ! Un instituteur n'a pas le droit de faire cela. On me dénoncera. Je perdrai ma place !

Mais la fille devint suppliante, implorante, avec des yeux d'écorchée.

- Chéri, balbutia-t-elle, c'est toi pourtant qui m'avais promis de faire cela pour moi ! Maintenant tu me dis non ! Il faut avoir de la bonne foi ! Nous ne vivons pas

dans la même maison. Qui est-ce qui saura nos affaires ? Ce n'est pas moi qui irai parler ! Et même si on sait, qu'est-ce que ça peut faire ? Tout le monde a des maîtresses ! Le magistrat communal en a ! Le lieutenant en a ! Le juge de paix en a !... Ce n'est pas à mon histoire qu'on s'arrêterait !

Simon Mareu était redevenu serein. Ses yeux fouillaient quelque chose au sol. Il fit encore non de la tête. Alors, le soir commençait à emplir le monde. L'air était bon. Et ils étaient à un endroit écarté, loin des pas et des yeux. Il voulut l'embrasser. Mais Marilisse résista. Simon dit :

- Non, chérie ! ne fais pas la mal élevée ! Ne me refuse pas et je ferai pour toi ce que tu as dit. Je...

- Fais un serment !

- Que le tonnerre m'écrase !

Alors elle céda...

Et après...

- Bon, chéri ! quand est-ce que je dois venir ?

Il réfléchit :

- La prochaine fois que tu viendras au bourg, je te dirai.

- Mais puisque je suis là maintenant, tu peux bien me dire. Simon, si tu m'abandonnes, je boirai un poison !

Le jeune homme prit un ton de reproche avec des yeux stupéfaits et demanda :

- Marilisse, pourquoi es-tu si pressée ? Alors, tu n'as pas confiance en moi ! Si je ne savais pas que je le ferais, je te dirais non !

- Enfin, fit Marilisse, en haussant les épaules, comme résignée, puisque tu me dis... Après-demain, tu me verras ici !

Le désir comblé, Simon Mareu eût voulu oublier sa promesse. Mais, le soir, dans son lit, des pensées l'obsédèrent. Il admit que personne ne pourrait le dénoncer à Port-au-Prince. Sa passion des petites paysannes était si connue déjà de tous ses amis du bourg, et les femmes jalouses disaient ne pas comprendre, ce goût très particulier. Ainsi, Napoléon Augustin, un petit commis de boutique, lui avait dit un jour :

- Mon cher Simon, si les jeunes paysannes ne venaient pas au bourg, je connais quelqu'un qui mourrait ! Il y a pourtant d'autres femmes ! Ce n'est pas la classe qu'on t'a envoyé faire ici...

Simon Mareu avait souri, dédaigneux, et avait répondu :

- Mon cher, chacun a son goût ! Je préfère les petites paysannes. Elles sont plus... plus...

Il alla louer, pour cinq gourdes par mois, une chambrette. Quand il revit Marilisse, il lui dit qu'il l'attendait dans trois jours. Il se procura, pour faire un bon lit, trois caisses de savon vides, une natte de jonc et des draps. Il se nantit aussi de deux gobelets, de trois chaises, de six verres... Et, au jour fixé, Marilisse, qui était partie pour écouler quelques provisions au bourg, ne rentra pas à Diguaran...

Elle avait d'abord fait monter à ses lèvres tout son courage pour dire à son frère :

- Prévilien, je ne veux plus me marier avec Silatois ! Tu te rappelles, je te parlais d'un garçon du bourg qui voulait « faire position » avec moi... Je t'avais dit que ce n'était pas vrai, mais c'était vrai, oui ! Je ne voulais pas te dire cela. J'avais honte ! Tu sais, Prévilien, il m'a demandé de venir avec lui ! Tout ce qu'il m'a fait pour dire oui, je n'ai pas voulu ! Quand j'ai vu qu'il m'embêtait trop, je lui ai dit que c'était seulement si mon frère Prévilien acceptait...

Prévilien sursauta de joie. Il avait sa façon de danser chaque fois que son cœur était trop content. La main à son chapeau, il esquissa deux pas de danse, un pas devant, un pas derrière, et il assura :

- Mais oui, ma petite sœur, je serai bien content ! Tu peux laisser cette affaire de Silatois ! Si mon père et ma mère t'injurient, ça les regarde. Moi, je suis d'accord !

Marilisse voulut alors tout expliquer ; elle avait un sourire timide, mais ses yeux qui clignotaient disaient son bonheur :

- Je vais te l'avouer, Prévilien, tout est déjà prêt ! Il

a loué une petite chambre pour moi. Je descends à Saint-Michel ce matin, mais je ne reviendrai pas !

- C'est mieux encore ! fit Prévilién. Le plus tôt, c'est de grand matin. Ce que tu veux toucher dans ta main, cela seul t'appartient ! M. Simon est un jeune homme qui est toujours propre ! Tu serais bien sotte de perdre un parti comme ça ! S'il y a des gens qui ne sont pas contents, tu t'en moques.

Ce soir-là où Marilisse ne revint pas, la douleur fut grande à la case. On songea tout d'abord à un accident. Plaisimond et Silatois prirent le chemin du bourg pour aller s'enquérir de ce qui était arrivé. Mais ils n'étaient pas encore de retour que Prévilién vint dire qu'il avait vu Marilisse à Saint-Michel et que sa sœur avait juré qu'elle ne reviendrait pas, devant aller vivre avec un homme du bourg. Prévilién conta tout l'effort qu'il avait déployé, en vain, pour empêcher Marilisse de tomber dans la perdition. Tout le monde pleura. Les enfants ne cessaient de demander quand reviendrait Marilisse. Prévilius disait des mots de souffrance. On pouvait voir à son visage que jamais encore il n'avait autant souffert, lui qui chaque jour déjà semblait perdre un peu plus la tête, et entrer plus profondément dans la nuit. Soudain, Madan Prévilius poussa un cri : « Rooh ! mes amis, donnez-moi mon enfant ! Quel est ce salaud qui m'a pris mon enfant ? Christ, ne m'abandonne pas ! » Les enfants se mirent à crier eux aussi à tue-tête. Le petit chien aboya. Un âne, près de la case, fit : « Hi han ! hi han ! » Grande Lésida pleurait, la tête entre les mains. Et comme Madan Prévilius enfonçait son chapeau pour descendre au bourg, Tonton Prévilius s'y opposa, disant que ce n'était pas nécessaire, Marilisse étant maintenant une enfant perdue, hors de la grâce de Dieu. Cette fois, Prévilién fut d'accord avec son papa. Il lutta pour retenir sa mère, qui s'affaissa sur un petit banc en hurlant. Une voisine, qui avait entendu ces cris, accourut. C'était la vieille Sôr Séphora, demeurée des plus attachées aux « loas » et qui, dans son for intérieur, haïssait les protestants. Madan Prévilius lui dit quel malheur s'était abattu sur la famille. Elle n'aurait jamais cru ça de

Marilisse ! Mais Séphora ne fut pas d'accord, parce qu'en des temps proches d'aujourd'hui encore, qui entendait parler de cette affaire de mariage, et est-ce qu'on ne vivait pas mieux dans Diguaran ?

*
**

Il arrive que pour un cœur haineux, la satisfaction ne soit pas entière si, d'évidence, il n'a compté pour rien dans le malheur d'autrui. On eût aimé avoir frappé soi-même ; le regard suppliant de la victime eût été la joie même du bourreau ; et songeant que, si un premier coup s'est abattu, il reste l'œuvre à parachever, le monstre se découvre insatiable. Ainsi Massillon, bien que tant d'épreuves accablassent la famille de Prévilien, ne s'estimait pas pour autant vengé. Prévilien lui a pris un enfant, et, en toute raison, Prévilien doit mourir !... Massillon continuait donc, avec fièvre, à dépenser son argent chez Doscima. Quelquefois, il lui était arrivé de songer à cogner lui-même ; dans la nuit inconnue, il trancherait le cou à Prévilien. A dire vrai, tout cet argent qu'il dépensait chez le « hogan », il ne le gagnait point par son travail. Voleur d'une science remarquable, nul n'avait eu la chance de le surprendre encore, depuis plus de dix ans qu'il pratiquait le métier. Certes, il ne lui arrivait que peu souvent de s'en prendre à un cabri ou à un porc, car ce n'eût pas été sans danger. Maintenant qu'il lui fallait sa vengeance et que Doscima réclamait toujours de l'argent, il était plus assidu au vol, bien qu'il s'empresât chaque dimanche aux prêches du pasteur Henri. S'il jugeait son costume assez propre, on le voyait au temple, à Saint-Michel. Mais une fois encore, comme Doscima l'avait convaincu que Prévilien était un homme vraiment redoutable, qu'il fallait donc, pour en venir à bout, un plus grand « travail¹² », un « travail » qui exigerait beaucoup d'argent, Massillon s'enhardit encore...

12. Opération magique.

C'était une de ces nuits sans même un petit morceau de lune et plus noire que de la poudre de charbon. Les étoiles tremblaient inutilement dans le ciel. Diguaran sommeillait, grosse bête assoupie, mais le vent qui soufflait follement dans les arbres semblait vouloir les soulever. Depuis l'après-midi, Massillon avait confessé ses projets à Thanise et préparé ses armes : une grosse corde, des allumettes et des chandelles. Avec ces outils, il prit d'un pas lent, étudiant tout de ses yeux, le chemin de la savane. La savane n'était pas loin où l'on gardait les bœufs. Au moment où il arrivait, un grand corps poussa un beuglement. « En voici un de ce côté ! » dit-il. Puis il s'allongea sur l'herbe, la corde entre les mains, les yeux grands ouverts pour voir si personne n'était caché quelque part. Il savait bien ce qu'il encourait : la mort. « Une fois, se rappela-t-il, un homme était venu voler un bœuf dans la savane. Quelqu'un qui surveillait lui a lâché un coup de fusil. Le lendemain, on a trouvé cet homme couché par terre, une balle dans le ventre, baignant dans son sang . » Ce souvenir lui tourmenta un moment l'esprit. « Mais, c'est de la bêtise, ça, se rassura-t-il, mon bon ange me protégera ! Je suis un homme, je me résigne. Ce qui arrive, arrive ! Tant pis pour moi ! Il me faut régler son compte à Prévilien qui a pris mon enfant ! »

Le chant mou des bêtes de nuit s'ajoutait à la plainte lugubre d'un tambour, perdu quelque part. Massillon jeta un dernier coup d'œil enveloppant, puis se leva et marcha, à petits pas d'abord, se pressant ensuite. La grosse bête était paisiblement allongée. Quand il fut à portée de sa proie, il lança la corde. Mais le coup fut manqué. La bête se releva, affolée, et se mit à courir devant elle. Massillon la poursuivit. D'autres beuglements encore retentirent partout dans la savane en un froid concert. Un camion ronfla sur la grand-route. Massillon s'arrêta un instant et reprit sa course. Maintenant, la bête, cernée au coin d'une clôture, n'avait aucune chance d'échapper. La corde partit, et, cette fois, alla prendre le cou de l'animal. La bête se mit à beugler lugubrement, lutta, planta ses sabots en terre pour ne pas marcher, mais vainement. Massillon tira de toute sa force. La bête

se déplaça enfin. Massillon eut un petit rire. Arrivé sur la grand-route, il sortit de sa poche deux chandelles, les alluma, et les planta aux cornes de l'animal. Nul ne pourra donc le surprendre. Car, quiconque verra cette chose incompréhensible avancer vers lui dans le chemin, une grosse bête, surmontée de deux boules de feu, saura tout de suite que c'est un loup-garou, et passera sans mot dire, si même il ne prend la fuite. C'est un truc bien connu des paysans, mais chaque fois qu'on en use, il réussit encore ! Massillon ne voyagera que de nuit. Dès les premières lueurs de l'aube, il entrera se cacher dans les champs. Le marché de Dessalines où il va vendre le bœuf est assez loin. Il n'y parviendra qu'après trois nuits de peine. Mais Massillon n'aura pas travaillé en vain. A Dessalines, il vendit la superbe vache pour quarante gourdes ! Quarante gourdes ! Les affaires de Doscima seront bonnes !...

Quant à Marilisse, elle connaissait maintenant ce bonheur qui n'avait d'abord été que rêve. Depuis deux semaines qu'elle était devenue la maîtresse de Simon Mareu, de « Monmon » comme elle l'appelait si gentiment, elle sentait sa poitrine grandir. Tant de satisfaction ! Tant de joie ! Tant de bonheur ! Sans doute, plusieurs fois déjà Simon a eu à lui parler de façon assez dure. Mais ça, elle comprend, car elle sait admettre ses torts. Quelle différence entre la vie d'aujourd'hui et celle, si misérable, de Diguaran ! Le seul ennui est qu'un matin le pasteur Henri est venu chez elle, tout exprès pour la réprimander et même la ramener à Tonton Prévilus.

- Alors, Marilisse, s'écria le pasteur qui n'avait pas voulu dépasser le seuil de la porte, je t'ai élevée moi-même ! Tu sais ce qui est bien et ce qui est mal ! Je t'ai élevée chez moi comme si tu étais ma fille ! Tu sais que Christ ne permet pas des choses comme ça et tu es venue te jeter dans la perdition ! Tu m'as beaucoup trompé, Marilisse ! Je ne te croyais pas capable d'une action pareille ! Un bon petit jeune homme comme Silatois voulait se marier

avec toi et tu l'as laissé pour tomber dans le désordre !

La fille baissa la tête ; elle retenait sa colère et tâcha de s'expliquer.

- Eh bien ! ce n'est pas ma faute, pasteur Henri, dit-elle. Il ne faut pas trop me condamner ! Quand j'étais chez vous, ici, il n'y en avait pas beaucoup, mais toujours je trouvais quelque chose à manger ! Et puis je trouvais toujours une robe ! « Manzé¹³ » Germaine, votre fille, quand elle avait une robe qu'elle ne pouvait plus porter, me la donnait ! Mais, à Diguaran, je souffrais, je souffrais, et pourtant je travaillais comme une bête ! Tantôt j'étais au jardin, tantôt je vendais au marché et tout ça, c'était se laver les mains pour ensuite les essuyer par terre ! Car il n'y avait que la souffrance !... Et si je me mariais avec Silatois, ce serait pour rester dans la même misère ! Ici, je suis très bien...

Ce jour-là, le pasteur insista vainement pour ramener la fille dans le droit chemin. Elle refusa avec obstination, s'accrochant surtout au fait que son père étant protestant ne la recevrait plus chez lui après ce qu'elle avait fait. Le pasteur repartit horrifié. Quand il fut assez loin, Marilisse alla puiser un gobelet d'eau au « canari¹⁴ » et, le lançant dans la direction de l'importun, proféra : « Allez, « jônosse¹⁵ » ! Allez, Lucifer, allez ! Allez-vous-en ! Moi, je vous écouterai ! Quand on est catholique, on fait ce qu'on veut ! Ce sont les protestants qui font un tas de sottises ! »

Simon Mareu l'aimait bien. Chaque matin, il lui donnait deux gourdes et demie, et cela lui servait à faire à manger pour eux deux. Il n'avait pas son domicile chez elle. Dans les bonnes familles, on trouverait abjecte la conduite de ce professeur, qui perdrait sa place. Il était resté dans la même maison, une petite chambre qu'il avait louée. Marilisse lui envoyait les plats, et, la nuit venue, il arrivait. Elle lui faisait aussi sa lessive, de sorte qu'en

13. Mademoiselle.

14. Sorte de grand pot en terre glaise

15. Méchante personne.

vérité l'affaire avait été bonne pour Mareu qui avait une maîtresse et ne dépensait pas beaucoup plus qu'auparavant. Mais, malgré les précautions, il fut dénoncé au curé, qui se contenta pourtant de le morigéner. Quant à Marilisse, nouvelle venue, elle excitait les appétits de tous les Saint-Michelois en âge. D'ailleurs, elle allait toujours très proprement mise, portait des chaussures, même lorsque au marché elle étalait sa quincaillerie : cuillères, gobelets, peignes, épingles. En effet, une semaine après son arrivée, Simon lui avait remis vingt gourdes pour lui permettre de faire ce petit commerce, qui lui rapportait un peu. Au marché, une fois au moins par semaine, elle et sa mère pouvaient s'entrevoir. Ses yeux tombaient aussi sur Plaisimond. Mais on lui faisait de loin un œil maussade. Le pasteur avait tellement insisté auprès des parents de la dévoyée pour qu'ils agissent comme s'ils ne la connaissent pas, et ce jusqu'au jour où, comprenant la grandeur de son péché, elle reviendrait à Christ. Était-ce apparence trompeuse ? Pour le moment du moins, Marilisse était heureuse. Simon lui avait acheté des robes, des bas, une paire de souliers, des sous-vêtements, et la petite maison était coquette. Ainsi étaient comblés ses jeunes élans, c'était la vie. Elle n'écoutait nul reproche remuer comme un parasite dans la petite fleur de son cœur. Même, chaque fois qu'elle se souvenait de Diguaran, elle se dressait, boudeuse : « Papa et maman peuvent dire et faire ce qu'ils veulent, songeait-elle. Ils peuvent m'injurier du matin au soir, ça ne me regarde pas ! Je suis une grande personne, maintenant ! Je fais ce que je veux ! Quant au pasteur Henri, je ne sais pourquoi il ne s'occupe pas de mettre un peu de propreté dans sa bouche, plutôt que de s'occuper de ce qui ne le regarde pas ! La bouche de cet homme pue ! Quand on lui parle, on est obligé de faire un effort pour ne pas se boucher le nez !... » Mais il ne faudrait pas penser, cependant, que la fille se désintéressait de la situation chez elle, à Diguaran. D'ailleurs, elle était tenue au courant de tout, puisque Prévilien, lui, venait souvent la voir. Alors elle deman-

dait toujours, empressée, des nouvelles de Tonton Prévilus, de Grande Lésida, de Sô Séphora et même de Massillon et de Silatois. Une fois, Prévilien lui apprit que, la nuit écoulée, Tonton Prévilus avait souffert horriblement du rhumatisme, et son cœur fut déchiré... Un jour enfin, elle comprit qu'elle portait un enfant.

Simon Mareu, lui, prenait au sérieux sa tâche de professeur. Il avait plus de cinquante élèves, presque tous des petits domestiques, ou les enfants des familles nécessiteuses. Il leur enseignait aussi la propreté. Il fouettait ceux qui venaient les ongles trop sales. Si l'un d'eux portait quelque chose d'insolite, un « quimbécors¹⁶ », par exemple, il en cassait la corde et l'envoyait par la fenêtre, disant : « Moi, est-ce que vous voyez que je suis dans ces choses-là ? Et pourtant, est-ce que je ne suis pas mieux que vous ? Regardez-moi ! Regardez-vous !... Lequel est le plus propre ? S'il vous faut mettre quelque chose, achetez un scapulaire ou des médailles... » Et il exhibait les deux petites médailles, l'une de l'Immaculée Conception, l'autre de la Vierge Altagrâce qu'il avait toujours à sa chemisette. Les enfants l'aimaient, et ce leur était toujours une joie de faire pour lui de petites commissions, par exemple aller chez sa maîtresse chercher un verre de lait. Les plus grands lisaient couramment. Certains même apprenaient déjà la grammaire, l'histoire sainte et le catéchisme. Quand vint l'époque des premières communions, il en prépara une dizaine à recevoir le grand sacrement. On les admit tous, sauf deux qui ne pouvaient pas payer le prêtre.

Et Silatois ? Les deux premiers jours qui suivirent son infortune, il fut comme sans pensée. Puis, ensuite, cela avait diminué, et bientôt il oublia presque entièrement celle qu'il avait si passionnément convoitée. Où trouverait-il d'ailleurs le temps de ruminer en son cœur d'inutiles chagrins d'amour ? Où, entre l'aube et le coucher du soleil, entre son lever et un sommeil de vache, puisque tout le jour c'est la corvée, et la nuit pour reposer

16. Littéralement : tenir le corps, espèce de talisman.

des membres abrutis ? Une chose cependant : il n'échangeait plus le bonjour avec Prévilien. Madan Prévilien n'avait pas pu ne pas raconter chez des gens combien son homme était content de l'histoire de Marilisse. Cela, naturellement, parvint aux oreilles de Tonton Prévilus. Et quand lui-même, Silatois, apprit ces paroles, il en fut grandement touché et il retira, sans un mot d'explication, son salut à Prévilien. Un soir même, son ennemi, revenant d'une « coumbite » et ayant peut-être un coup de trop dans le corps :

- Silatois, merde ! lança Prévilien, ce n'est pas moi qui ai fait que Marilisse t'a quitté ! Pourquoi passes-tu sans me dire bonjour ?

- Tu es saoul ! Ce n'est pas à toi que je passerai mon temps à songer ! J'ai trop d'occupations ! riposta vivement Silatois.

Et comme Prévilien ayant serré les poings, les deux hommes marchaient l'un vers l'autre, des amis qui étaient là empêchèrent la bataille...

Chaque fois que Prévilien allait à Saint-Michel, il rendait visite à sa sœur. S'il le pouvait, il apportait toujours un cadeau : une poule, des patates, de la canne à sucre, et Marilisse lui servait à manger. La première fois que Simon Mareu rencontra chez lui Prévilien, Prévilien dit :

- Monsieur Simon, je suis bien content de vous pour Marilisse. Je suis bien content ! Vous avez de l'instruction ! Vous êtes un beau garçon ! Oh ! que Marilisse a de la chance ! Il n'y a pas un nègre comme vous dans Diguaran !

L'autre sentit la fierté dans son cœur, et sourit avant de laisser tomber :

- Moi aussi, je suis bien content de vous connaître ! C'est Prévilien, n'est-ce pas ? Marilisse m'a déjà parlé de vous ! Elle m'a dit combien vous l'aviez encouragée à venir ici. Elle m'a dit que vous avez un gros garçon qu'on appelle Chemin. Donnez-moi donc de ses nouvelles. Comment est-il ?

- Chemin va bien, répondit Prévilien. Maintenant il a cinq mois. Si vous le voyiez ! Il grandit chaque jour, grâce à Dieu ! Madan Prévilien aussi est bien. Elle a envoyé le bonjour pour vous. Elle m'a dit que demain après-midi elle viendra vous voir... Tout le monde est bien, mon compère ! Seulement c'est la pluie qui ne tombe pas assez ! C'est pourquoi il y a la faim dans Diguaran. Si la pluie tombait comme il faut, la quantité de provisions que je vous apporterais, vous n'auriez pas de place pour mettre ça ici !

Un jour, Prévilien s'aperçut que Chemin, son petit, maigrissait. Le premier signe inquiétant avait été que Chemin ne voulait plus ni du petit mil ni de la banane que, dès son quatrième mois pourtant, sa maman, après avoir elle-même mâché ces aliments dans sa bouche, lui donnait. Le mal s'aggrava en une nuit. Et maintenant, plus aucun appétit, l'enfant refusait jusqu'au sein maternel ! Et une toux ! Une toux !... Ses petites forces s'en allaient ! Dans la petite chambre, il n'y avait plus son sourire d'enfant. Bien vite, Asséfie et Prévilien comprirent le malheur. Pas de doute, l'enfant souffrait du « mal d'ioc ». C'était d'ailleurs déjà une chose à redouter puisque, plusieurs fois, des gens qui étaient venus voir Chemin avaient dit : « Quel gros petit ! Quel gros petit ! Regardez sa petite bouche effrontée comme celle de son père ! »

Ces paroles étaient dangereuses ! Car seuls les gens mal élevés ou méchants - surtout méchants - disent du bien des tout-petits ! Ça leur donne le « mal d'ioc », ils maigrissent, et parfois même ils en meurent ! Mais un bain de feuillage vint à bout de la mystérieuse maladie, et Chemin recommença à grossir. Sauvé ! Sauvé !... De nouveau, quand elle descend au marché du bourg, Asséfie peut, comme auparavant, l'emmener avec elle. Elle l'allonge sur une « macoute », lui met, à cause du soleil, un chapeau sur les yeux et, aux intervalles, lui donne le sein...

« Je n'ai pas de chance !... Je n'ai pas de chance, se disait Massillon... Doscima m'a trompé. »

Un soir, n'en pouvant plus, car en vérité Prévilien était bien protégé, Massillon dit à sa femme :

- Thanise, il faut maintenant que j'en finisse avec ce Prévilien ! Je ne continue pas de la même façon ! Mais ma machette me donnera raison ! Je l'assassine !

Massillon, debout devant sa femme, qui, elle, était assise sur un petit banc, parlait d'un accent à vous effrayer. Il tremblait de tous ses membres, et ses grands yeux qui roulaient, flambaient dans leurs orbites.

- Comment feras-tu ? demanda Thanise, haletante.

- Je l'attendrai à un endroit pour le hacher à coups de machette !

- Si on te prend, on te donnera des coups de matraque et on te mettra en prison la vie durant ! Je ne te verrai plus jamais !

- Non ! On ne saura pas si c'est moi qui l'ai assassiné ! On ne me prendra pas, un nègre intelligent comme moi ! Moi, Massillon Josaphat, fils de Clermecin Noël, petit-fils de Josaphat Joseph !

La femme se leva, droite, devant Massillon, mit les deux mains à sa taille, dit, en ouvrant grands des yeux approbatifs :

- Mais oui, c'est ça, Massillon ! Nous ne pouvons plus continuer à dépenser sans résultat notre argent ! Il faut en finir ! Mais Prévilien n'est pas ici maintenant ! Il est allé à Biarrou ! Je ne sais pas ce qu'il est allé faire si loin ! Nous attendrons qu'il revienne !

Massillon frappa du pied :

- Qu'est-ce que tu dis comme ça, Thanise ? fit-il. Retourne ta langue dans ta bouche avant de parler ! Nous n'avons pas besoin d'attendre son retour. Je vais le guetter sur la route avec ma corde et ma machette ! Je le hacherai ! Frê Siméon vient de m'apprendre que c'est demain au petit jour que Prévilien reviendra. Dès que j'ai su cela, moi j'ai eu une idée. J'attendrai Prévilien à un bon endroit. Je pars sans que personne le sache, comment saura-t-on que c'est moi qui ai fait le coup ? On ne pensera jamais ! Prévilien m'a pris mon enfant, il faut qu'il paye son crime !

Thanise baissa la voix :

- Tu sais que ce que tu dis là, c'est la vérité, Massillon !
Et ils échangèrent un petit sourire mauvais.

L'instant après, Massillon revient ; dans ses yeux brûlait une lueur encore plus décidée.

- Sais-tu, Thanise, lâcha-t-il, Frê Siméon m'apprend que Prévilién s'est fâché avec son père, avec sa mère, avec tout le monde chez lui ! Il n'y a que Plaisimond qui lui parle. C'est à une « martinique » qu'il va, jusqu'à Biarou. Quand Tonton Prévilius a su ça, il a appelé Prévilién et lui a dit qu'alors tout serait fini entre eux. Prévilién a répondu qu'il n'irait plus, mais il est parti avant même le temps qu'il avait dit ! Depuis ce matin tout le monde l'injurie ! On dit que s'il met les pieds à la case, on lui enverra de l'eau dessus !

- Eh bien ! puisqu'il aime tellement la danse, c'est après une danse qu'il mourra ! conclut la femme.

*
**

Prévilius, ça vous meurtrit que Prévilién danse ce soir à une « martinique », jusqu'à Biarou ! Alors, pourquoi dans le ciel la pleine lune immense et bleue, si douce et si bonne, un duvet de lumière à chaque pas du sentier ? La route n'est jamais longue qui mène aux plaisirs ! Va ! Prévilién... Va !... Mais pourquoi le vent frais dans la cime bruissante des arbres et sur la peau ? Pourquoi le bruissement cadencé comme des appels, pourquoi l'appel obsédant de l'assotor¹⁷ vient-il danser en vos veines toutes ses danses, rechercher les moindres fibres de votre chair, particulièrement le bas-ventre ? Et puis, tout le jour, on travaillerait sans un seul moment de repos, tout le jour on lèverait la houe pesante, et la nuit, la douce nuit, on se jetterait dans un coin de la case, sans vie, comme une boule de haillons ! Non ! Il ne fera point ça, Prévilién ! Pourquoi les hanches souples de Massilia, les mamelles dansantes et dures de Soirine, les lèvres si douces de Rosemena, d'Erzulie, d'Elivia ? On est jeune,

17. *Assotor* : tambour employé dans les cérémonies du vaudou.

robuste, la « martinique » tournoie comme le bonheur, on a quelques centimes en poche, et tout cela serait vain ? Oh !... Et les retraites perdues dans l'ombre, sous les grands arbres, près d'une haie, ou dans le jardin, le tapis si bon de l'herbe ! Pas vrai, Prévilien, la vie, c'est deux jours ! Après la vie, la mort ! On sentira mauvais comme cette vieille bourrique de compère Caya, morte la semaine écoulée, et que les chiens emportèrent par quartiers de chair pourrie ! Mais pourvu que le Bon Dieu nous accorde la vie, il faut qu'on danse, as-tu dit, Prévilien, il faut qu'on danse, la danse étant ton seul plaisir, ton seul bonheur sur la terre ! Danse !...

Le lendemain, tard dans la nuit, Massillon partit avec sa corde et sa machette. Il avait dans les yeux une joie décidée et, quand il dit au revoir à Thanise, son rire était une grimace... Non, en vérité, Thanise ne pouvait pas alors s'attendre à ce front pénible, ce visage de contrariété amère qu'il montra lorsque le lendemain, dans la matinée, il reparut.

- Chérie, avoua-t-il, cet homme est passé devant moi vraiment ! Si je dis que je ne l'ai pas vu, je fais un mensonge ! Mais cet homme-là, ce n'est pas un petit garçon ! Il a de gros « points¹⁸ ». Rien ne peut lui faire du mal ! Au moment où cet homme passait devant moi, j'allais bondir. Mais j'ai senti que mes deux pieds étaient amarrés ! Je n'ai pu faire un seul pas ! Je suis resté enchaîné !... Thanise chère, il vaut mieux que j'oublie cet homme ! Je ne m'occuperai plus de lui. J'ai dépensé beaucoup d'argent déjà, mais si je continue à m'occuper de Prévilien, c'est à moi, en fin de compte, qu'un malheur arrivera ! Cet homme, c'est un démon !... Et puis, je ne voudrais pas que le pasteur Henri sache enfin ces choses-là !... Thanise, je me résigne. Si le Bon Dieu veut me venger, je ne dirai pas non !

Thanise releva un visage attristé et s'inclina.

Prévilien, pourtant, n'avait pas eu soupçon du danger couru. Il avait connu deux belles nuits d'alcool, de danses, de jeux et de femmes. Deux nuits dont le souve-

18. Pouvoirs surnaturels.

nir le hantera longtemps ! Il avait dansé jusqu'à en ressentir mal aux reins, aux jambes, à tout le corps ! Un moment, il s'était écroulé de fatigue. Mais il s'était relevé pour danser encore. Il avait, loin des corvées de Diguaran, étreint le bonheur et la vie, cette vie qui parlait avec une extraordinaire puissance dans les cris presque humains de l'assotor, le tumulte des « tchatchas », la ferveur des corps assemblés, et dont la voix plus profonde encore était cette sève brûlante qui montait dans le gros fruit de sa poitrine, et dans la canne de ses bras. Revenu de la martinique, il songea : « Si je vais maintenant chez mon père, il me chassera, personne ne me recevra à la case. Mais j'attends que quelques jours se passent ! Je leur apporterai quelques patates, ou autre chose, ils seront bien contents ! Nous nous réconcilierons ! »

Ils ne tardèrent pas en effet à se retrouver ! Mais le bonheur vint par des voies que certes Prévilus ne souhaitait pas. Voici, en effet, comment cela arriva.

Un après-midi, comme elles se rendaient à Saint-Michel, Madan Prévilien et Madan Massillon se rencontrèrent sur la grand-route. Madan Massillon ne put retenir sa rage amère et elle cracha sa bave :

- Tous les gens qui ne veulent pas quitter le « vaudou » pour devenir protestants, c'est parce qu'ils sont des loups-garous et qu'ils ont besoin de « manger » les enfants des autres ! lança-t-elle. Moi, j'ai perdu mon enfant, je ne sais pas comment !... Diguaran est plein de loups-garous, de Lucifers ! Mais foutre ! Christ les châtierà ! Tuem ! tuem ! madichon !

L'autre, qui était pourtant d'un caractère si paisible, ne put supporter l'injure :

- C'est de moi que vous voulez parler, Madan Massillon ? répondit-elle. C'est de moi que vous voulez parler ? Quand vous dites : « les gens qui ne veulent pas quitter le vaudou », c'est de moi que vous voulez parler ?... Si c'est une bataille que vous voulez, je vous jure que vous l'aurez ! Moi, je n'ai peur de quiconque !

- J'envoie mon eau, je ne mouille personne ! Si vous voulez le prendre pour vous, c'est votre affaire, lui

rétorqua Madan Massillon, tandis que chacune poussait son âne devant elle.

- Ma chère, merde pour vous ! cria alors vivement Madan Prévilien qui bavait de colère.

- Merde à votre gueule, répondit à son tour Madan Massillon, plus rageuse encore.

Elles se jetaient l'une sur l'autre pour se dévorer, à coups de poing, à coups d'ongles, à coups de dents, lorsque des gens qui venaient sur la route, amis à toutes les deux, se précipitèrent pour empêcher la bataille.

Mais, de retour à Diguaran, Madan Prévilien conta l'événement à son homme, ajoutant qu'elle avait reçu du crachat au visage. Le sang de Prévilien bondit dans ses veines et il courut chez Massillon.

- Massillon ! Asséfie me dit que cette salope qu'on appelle Madan Massillon l'a injuriée et lui a craché au visage ! Expliquez-moi pour quelles raisons !

La peur, une grande peur qui lui fit descendre d'un seul coup le sang du visage jusqu'aux pieds, retint Massillon dans la politesse.

- Ce n'est pas ma faute, Prévilien, dit-il. Ce sont deux femmes, qu'elles règlent leurs affaires comme elles l'entendent ! Les hommes ne doivent pas se mêler des affaires des femmes ! Thanise m'a affirmé que c'était Madan Prévilien qui l'avait injuriée la première ! Elle m'a dit cela, et moi je ne suis pas venu vous demander des explications ! Mais elle ne m'a pas parlé de cette affaire de cracher au visage...

- Oui, elle lui a craché au visage ! rétorqua Prévilien furieux, qui serrait déjà les poings.

- Si Thanise était là, je lui demanderais ! Mais elle est encore à Saint-Michel ! J'attends son retour pour lui faire des reproches, dit Massillon, craintif.

Mais Prévilien, lui, ne décolérait pas, au contraire !

- Mon cher ! savez-vous ce qu'il y a ? lança-t-il. Maintenant j'en ai assez avec vous et avec votre femme ! Depuis tout ce temps, c'est à cause de mon père, pour ne pas lui faire de peine, que je ne vous ai pas cassé la figure ! Je vous tuerais même, bande de salauds ! Mais

je vous le dis : si vous ne voulez pas rester tranquilles, il vous arrivera malheur !

De chez elle, la vieille Sôr Na avait entendu, et, consciente de l'autorité que lui conférait l'âge, elle essaya de courir pour placer son mot.

- Eh bien ! messieurs, qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle. Prévilien, tu es venu te battre avec cet homme jusque chez lui ! Comme s'il n'y avait pas déjà trop de malheur dans Diguaran, avec cette maladie qu'on appelle « trois rubans » qui tue les gens ! Déjà, maintenant, neuf personnes sont mortes !

Elle prit la main de Prévilien, disant :

« Allons, allons ! Ton père a trop de chagrins dans la tête pour lui en donner encore ! C'est que, depuis cette histoire de Marilisse, Prévilus ne vit pas !... En vérité, tu es malhonnête, Prévilien ! Tu es malhonnête, très malhonnête !

Alors, Massillon, qui se sentait protégé, rompit les digues, qui, en lui, brisaient le débordement :

- Mon cher Prévilien, vous ferez ce que vous voudrez ! Moi aussi, j'en ai assez maintenant ! D'ailleurs, c'est vous qui avez mangé mon enfant, loup-garou que vous êtes ! osa-t-il même.

D'un saut, Prévilien s'était arraché des mains de Sôr Na, qui fit une culbute et faillit s'écraser la tête contre un manguier. Il bondit. Des gens s'étaient attroupés qui se mirent à crier. Massillon lance contre Prévilien une grosse pierre, et le manque. Prévilien le saisit à bras-le-corps et le secoue pour le renverser. Massillon se dégage, plante ses crocs dans la joue de l'ennemi, si féroce ment que Prévilien pousse un gémissement plus lugubre qu'un lambi, et c'est aussi un cri de rage et de guerre ! Sôr Na appelle éperdument : « Jésus, Marie, Joseph, les Saints et les « loas » ! où êtes-vous pour laisser ces deux hommes s'assassiner ! » Prévilien frappe Massillon au visage de ses deux poings fermés, frappe encore. Un ami commun essaye de dégager les combattants. Prévilien attrape Massillon par les testicules, et pèse de toutes ses forces.

Massillon le mord à l'estomac mais, soudain, lance très fort un cri de détresse. On les écarte enfin. Prévilien veut bondir encore mais deux grosses mains le retiennent...

Cet après-midi-là, dans la cour, Tonton Prévilus était indolemment assis dans son fauteuil, les douleurs du bras le tracassaient, il ruminait dans sa tête ses déboires, lorsque Plaisimond vint lui apprendre la nouvelle. Plaisimond lui-même la tenait de Sôr Na ; il était tout contrit, car, se répétait-il, si j'avais été là, je n'aurais pas laissé Massillon mordre Prévilien, j'aurais cassé la gueule à ce salaud. Il ne fut pourtant pas accueilli comme il l'attendait à la case.

- Ça ne me regarde pas ! Ça, c'est l'affaire de Prévilien ! lui lança Madan Prévilus. Dès qu'une personne ne veut pas suivre la Bible, des malheurs doivent lui arriver ! Regarde comme il y a des malheurs et des maladies dans Diguaran ! Voici que depuis trois mois une maladie emporte les enfants comme les grandes personnes ! Ces gens qui sont dans le « vaudou », ce sont eux la cause de tout ! Prévilien ne veut pas comprendre ! C'est ça qui devait lui arriver ! Pourquoi Massillon ne lui a-t-il pas crevé un œil ? Alors il comprendrait !

Et elle se rassit. Mais Prévilus, secouant une tête amère, fit des reproches à sa femme, contrairement à ce qu'elle attendait :

- Ne parle pas comme ça, Sassufie, demanda-t-il. Nous avons déjà trop de peine et tu nous en souhaites encore ! On n'a pas le droit de souhaiter du malheur à son enfant ! Non, non ! Ce n'est pas ainsi que nous devons faire ! Ce n'est pas ce que dit le pasteur Henri ! Plaisimond, va me chercher Prévilien ! Dis-lui que son père a besoin de lui, séance tenante.

Plaisimond sourit et disparut. Mais Madan Prévilus appuya encore :

- Non ! Je ne connais plus Prévilien pour mon enfant ! Est-ce que, lui, il se souvient de son père et de sa mère ? Maintenant, qu'est-ce qu'il fait pour nous ? Nous lui avons dit de ne pas aller à la martinique, est-ce qu'il n'a pas été quand même pour nous faire voir ? Il ne met

plus les pieds ici ! Dès qu'il a gagné un petit argent, il le gaspille ! Il passe devant la barrière, il n'entre pas ! Un enfant comme ça, ce n'est pas un enfant ! Et puis, tout le temps que Prévilién ne se fera pas protestant, je ne veux pas lui parler ! C'est la malédiction qui le poursuit ! Il ne faut pas que cette malédiction tombe sur nous plus terriblement encore ! C'est que j'ai d'autres enfants petits ! Déjà mes autres enfants, c'est Christ qui les a préservés pour moi de cette maladie qu'on appelle « trois rubans » !

Sur ces entrefaites arriva Grande Lésida. Elle revenait du jardin, où elle était allée chercher du bois mort pour préparer à manger. Madan Prévilus s'empressa de lui apprendre la mauvaise nouvelle, ce que le vieux condamna. Prévilus soutint que la faute n'était pas à Prévilién, puisque Madan Massillon avait craché au visage d'Asséfié, et Prévilién, son fils, ne pouvait pas avoir du sang de mouton dans les veines. Mais, pourtant, ce fut à Madan Prévilus que Grande Lésida donna raison. Elle fut même plus sévère encore que sa fille. Elle dit que même si Massillon avait tué Prévilién, elle n'aurait pas une seule larme, ce mauvais fils ne voulant pas suivre la parole de la Bible et attirant sur tout le pays la colère de Dieu. Cependant, dans son cœur maternel, Madan Prévilus trouva exagérées ces paroles, et essaya même de rectifier :

- Moi, je ne dis pas cela ! fit-elle. Je ne peux pas maudire mon fils ! Dieu est là ! C'est lui qui sait ce que Prévilién mérite !

Tonton Prévilus fut, cette fois, de l'avis de sa femme. On fut même étonné de l'entendre opiner, d'une petite voix tremblotante qui semblait venir de quelque corde cassée :

- Mes amis, savez-vous ce que moi-même je crois ? Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour le sauver, nous n'avons pas réussi !... Alors, maintenant, nous devons le laisser faire ce qu'il veut !... Chacun a son idée ! Chacun croit ce qu'il veut, pourvu qu'il ait la conscience propre, qu'il ne vole pas, qu'il ne fasse du mal

à personne. Prévilien veut rester dans le « vaudou », eh bien ! laissez-le jusqu'à ce qu'il comprenne lui-même !

Mais tandis que Grande Lésida protestait avec véhémence contre les paroles odieuses de Prévilus, Plaisimond arriva avec Prévilien. Grande Lésida, dédiant son plus mauvais coup d'œil à son petit-fils, se tut et ne répondit pas au salut du mécréant. Mais Prévilien se jeta au cou de la vieille pour l'embrasser. Elle se débattit de toutes ses forces. Prévilien ne réussit pas. Il s'adressa à son père :

- Me voici, papa ! Plaisimond m'a dit que tu avais besoin de moi et me voilà ! Je suis content ! Ça me délivre le cœur. D'ailleurs, je serais déjà venu, oui ! Je n'aurais jamais attendu d'être appelé ! Mais comme c'est toi qui m'avais demandé de ne plus venir ici, j'attendais encore quelques jours... Je laissais passer ta colère ! Aujourd'hui, il faut que toute désunion entre nous finisse ! C'est une chose trop dure, ça, qu'un fils ne soit pas bien avec ses parents !

Pourtant Madan Prévilus ne levait même pas les yeux vers lui. Elle avait une main à la hanche, esquissait des moues hostiles, préférant regarder d'un autre côté. Plaisimond, lui, écoutait, debout ; son visage ne disait rien. Il est vrai cependant qu'il avait souri quand son frère avait parlé de réconciliation. Grande Lésida s'était retournée, de façon à présenter le dos à Prévilien. Mais Tonton Prévilus fit :

- Merci, mon enfant ! Je suis bien content de te voir ici ! On me dit que tu t'es battu avec Massillon ! Pourquoi ça ? On me raconte que Massillon t'a mordu !

Prévilien ouvrit sa chemise et montra sa poitrine avec la marque profonde des dents.

- Oh ! oh !... C'est une grosse affaire ! s'étonna le vieux. Mais, Sassufie, Lésida, regardez donc ! N'est-ce pas que ça saigne ?

- Moi, répondit avec aigreur Grande Lésida, je n'ai même pas besoin de regarder ! Tout ce qui arrive à Prévilien, c'est bon ! Quand on dit à un enfant de ne pas mettre la main au feu et qu'il n'écoute pas, ce n'est la faute à personne s'il se brûle les doigts !...

Mais, Madan Prévilus, qui tout d'abord avait semblé n'avoir que mépris pour son fils, se leva quand elle sut que Prévilién saignait encore par la morsure. Elle se rapprocha et dit d'une voix malheureuse :

- Mon petit ! regarde ce qui est arrivé ! Pourquoi es-tu allé te battre ?... Si tu étais protestant, tu ne serais pas entré dans des querelles avec Massillon, et tu n'aurais pas de blessure aujourd'hui !... Mon Dieu ! Il n'y a que de mauvaises nouvelles dans Diguaran ! Et comment ferons-nous avec tant de misères ! Il ne pleut que rarement, et puis, comme si tout cela n'était pas assez, depuis deux mois papa Bon Dieu nous a envoyé cette maladie qu'on appelle « trois rubans » qui a tué beaucoup de monde déjà !... Prévilién, comment as-tu fait pour laisser Massillon te mordre comme ça ? Pourquoi ne nous amènes-tu que de la peine ?

Grande Lésida eut enfin, elle aussi, une parole d'affection ; elle agitait un index persuasif :

- Seulement, je te parle, Prévilién, dit-elle. Tu as l'habitude, dès que tu as une petite blessure, de mettre du fil d'araignée dessus ! Eh bien ! il ne faut plus faire cela ! Pasteur Henri a dit devant tout le monde qu'il n'y avait rien de plus dangereux que ça et que ça suffisait pour tuer une personne !

Prévilién se jeta alors au cou de la babillarde pour l'embrasser. Mais celle-ci le repoussa avec mépris. Il dit pourtant, dans un rire éclatant :

- Voyez-vous, papa, maman, Grande Lésida, nous sommes réconciliés ! La chanson dit vrai, et il fredonna : « Affê la famille, étrangers pas mêlé ! Si moin té mêlé, sous dos moins yo ta rété¹⁹ ! »

Plaisimond, qui jusqu'alors n'avait presque pas ouvert la bouche, se mit à battre des mains, si content, et riant, lui aussi, épanoui.

19. « Les étrangers ne doivent pas se mêler des désaccords d'une famille. Si je m'étais mêlé de cette affaire, c'est moi qui en ferais les frais ! »

- C'est ça ! Vous devez vous réconcilier, dit-il. Une mère et un fils ne se fâchent pas... Ça ne doit plus arriver !

- Moi, je ne me réconcilierai avec ce Lucifer, répliqua vivement Grande Lésida, que lorsqu'il aura laissé le « vaudou » !

On eût dit en vérité que Prévilién n'avait pas entendu, car il ne répondit pas à sa grand-mère, et il se retourna vers son vieux père pour annoncer une nouvelle heureuse :

- Papa, j'ai des patates qui sont bonnes dans le jardin, dit-il. Demain, de grand matin, je t'en apporterai ! Tu feras un bon manger !

- Merci ! Merci ! fit Tonton Prévilius. Nous n'avions plus rien au jardin ! C'est une mauvaise terre ! N'était Plaisimond qui travaille comme une bête, maintenant tout le monde ici, chez moi, serait mort de faim !

Un grand rire fendit la bouche de Plaisimond. Mais Grande Lésida partit en colère, décochant des injures. C'est que Prévilius était maintenant plus que tolérant, ce qui indignait la vieille. Prévilién fit pourtant un signe de la tête pour dire qu'il savait que sa grand-mère ne pouvait pas le haïr, et, s'éloignant, rappela, parce qu'il avait bon cœur, sa promesse au vieux père.

- Comme nous avons dit, n'est-ce pas, fit-il, papa, demain matin, je t'apporterai des patates et des ignames. Il y aura aussi de la térébenthine pour les douleurs du bras !

- Oui, c'est ça ! Nous vous attendons, répondit la première Madan Prévilius, qui n'avait pu s'empêcher de sourire.

Le fils parti, Tonton Prévilius fit :

- Je vous le dis, Prévilién est un bon enfant ! Mais il ne faut pas le déranger ! Laissons-le faire ce qu'il veut. Quand le jour viendra pour lui de se convertir, il se convertira ! affirma-t-il.

- Oui, acquiesça Plaisimond.

Madan Prévilius se leva sans rien répondre ; elle voulait, elle aussi, annoncer une bonne nouvelle :

- Je vais mettre quelques bananes à bouillir pour les enfants, dit-elle. Déjà le soleil est près de se coucher, et depuis ce matin je ne leur ai donné que quelques mangues.

- C'est ça, acquiescèrent Tonton Prévilus et Plaisimond.

*
**

Jusque-là, on n'avait pas découvert le rôle de Prévilien dans la fugue de Marilisse. Mais personne au hameau, pas même Tonton Prévilus, n'ignorait que le frère avait jugé l'événement heureux. Prévilien cachait d'ailleurs un peu moins chaque jour sa pensée secrète. Et maintenant, quand il parlait de sa sœur, c'était en des termes si enthousiastes, avec un tel bonheur sur le visage ! Un jour, il osa même dire à Madan Prévilus :

- Maman, si tu allais chez Marilisse, tu serais contente de voir combien sa maison est belle, ça te ferait plaisir ! La petite maison est toujours bien propre ! Marilisse a quatre belles chaises ! Maintenant Simon lui a acheté un matelas. Je me suis allongé un moment sur ce matelas, quelle bonne chose ! J'attends d'avoir de l'argent pour en acheter un, moi aussi ! Dommage, je ne puis pas toucher à l'argent que je mets de côté pour régler compère Sénatus !... Maintenant, Marilisse a six beaux verres sur sa table ! Ah ! Ah ! elle est très bien, grâce à Dieu ! C'est Dieu qui a envoyé ça pour elle !

Si Madan Prévilus écoutait d'un air indifférent, en réalité ces paroles la réjouissaient. Elle s'imagina le bonheur de sa fille. Elle eut des visions heureuses ; et, la première fois après qu'elle descendit au bourg, elle ne put se retenir et prit le chemin de chez Marilisse. Elle trouva sur la galerie Simon Mareu qui, après le travail de l'école, était venu prendre un verre de lait chez sa maîtresse. Elle salua, timide comme une mendiante.

- Bonjour, monsieur ! C'est vous, s'il vous plaît, qu'on appelle maître Simon ?

- Oui, madame, c'est moi ! Qu'est-ce que vous voulez ? répondit avec son sourire le jeune homme qui déjà connaissait bien la visiteuse, Marilisse la lui ayant montrée plusieurs fois du doigt.

- Eh bien ! monsieur, c'est moi la mère de Marilisse ! Aujourd'hui, j'ai eu l'idée de venir lui dire un petit bonjour ! Une mère et sa fille ne peuvent pas rester fâchées tout le temps...

Simon Mareu enveloppait la visiteuse d'un regard qui la prenait tout entière. Il ne s'était pas levé de son séant, et il souriait toujours de ses lèvres tranquilles et narquoises. Il condescendit enfin à laisser tomber :

- Oh ! Oh ! Je croyais que vous aviez dit que vous aviez renié Marilisse ? Ce n'était donc pas vrai ? Vous vous trompiez ? Vous aviez fait un mauvais calcul ! Vous pouvez entrer. Vous verrez Marilisse.

Mme Prévilus resta un moment troublée. Elle put enfin dire :

- Marilisse ! Marilisse ! voici ta mère qui est venue !

Il y eut un lourd silence... Madan Prévilus regarda ses pieds nus pour voir s'ils étaient propres...

- Ma maman ! Je viens ! répondit de l'intérieur une voix étonnée.

Simon tendit enfin à sa belle-mère une main qu'elle prit en esquissant une courbette. Elle entra et il lui désigna une chaise. Madan Prévilus s'assit ; elle promenait sur la petite table recouverte d'un beau tapis, sur les chaises, le calendrier pendu à la cloison, un regard réjoui. Elle dit :

- Je suis bien contente de vous connaître, monsieur Simon ! Je vois que vous êtes un garçon bien ! Vous êtes bien gentil !... J'avais bien envie de voir Marilisse !

Le jeune homme se contenta d'écouter en souriant. Dans l'autre chambre, Marilisse lui préparait à manger et se demandait : « Maman qui est venue me voir !... Je suis saisie ! Il paraît qu'on lui a dit que j'étais malade ! Mais non ! Maman m'a vue ce matin au marché, puis-

que moi je l'ai vue... » Vite, elle déposa le couvercle sur la chaudière, prit le temps de faire une courte toilette et de s'habiller bien propre. Elle enleva les savates que d'ordinaire elle traînait à la maison et prit ses beaux souliers. Elle voulait que sa mère eût plaisir à la voir. Marilisse parut :

- Me voici, maman ! dit-elle.

Elle était tout émue. Ses lèvres frémissaient. Elle avait les yeux au sol, écorchait le mur de ses ongles.

- Qu'est-ce qu'il y a, maman ? fit-elle encore.

- Il n'y a rien, Marilisse ! Alors, je n'ai pas le droit de venir voir mon enfant ?

Madan Prévilus s'était soulevée de la chaise. Elle mit les mains sur les épaules de sa fille, si fraîchement parée ; elle l'embrassa affectueusement, et, comme Marilisse était devenue muette, elle dit d'une voix pleine de reproches et de tendresse à la fois :

- Marilisse, pourquoi me reçois-tu avec cette froideur ? Tu me reçois comme si tu ne me connaissais pas, comme si je n'étais pas ta maman !... Tu n'es même pas venue m'embrasser ! Tu sais ce que tu as fait ! Tu as honte ! Tu n'es pas bonne, non, Marilisse !

Mais ces dernières paroles offensèrent Simon Mareu qui lança :

- Eh bien ! qu'est-ce que Marilisse a fait ? Maintenant, cette fille a un mari qui s'occupe d'elle !

Et comme Madan Prévilus balbutiait une réponse qu'il ne prenait même pas la peine de comprendre, il haussa plus encore le ton :

- Sans doute, je le sais, vous préféreriez voir Marilisse demeurer dans la misère de Diguaran ! Vous écoutez le pasteur Henri qui bêtise ! Alors depuis quand les gens de Diguaran se mariaient-ils ? Vous-même, n'est-ce pas l'autre jour que vous vous êtes mariée ? Et depuis que le mariage est à la mode à Diguaran, on n'est pas devenu plus heureux pour ça ! Il paraît que vous ne comprenez pas ce que vous dites ! Je crois que mieux vaudrait vous taire !

Marilisse avait maintenant un visage affligé. Elle en voulait toujours au mur qu'elle grattait si nerveusement

que de la terre s'en détachait. Elle se laissa tomber sur une chaise, sans un mot. Madan Prévilus mit les deux bras en croix. Il fallait qu'elle s'expliquât et fût pardonnée :

- Ah ! Dieu ! Maître Simon, je n'ai pas mal dit !... Je n'ai pas voulu vous offenser !... Marilisse, c'est moi qui suis sa maman ! C'est moi qui l'ai mise sur la terre ! C'est moi qui ai tout été pour elle ! J'ai le droit de lui parler ! Mais, naturellement, Marilisse est grande maintenant, je ne puis pas faire sa volonté ! Elle fait ce qu'elle veut ! C'est vous, monsieur Simon, qu'elle aime, eh bien ! qu'est-ce que je pourrais avoir à redire à cela ? Je sais que je ne pourrais pas dire que vous devriez vous marier avec Marilisse ! Je ne me permettrais jamais de dire une chose comme ça ! Vous et nous, nous ne sommes pas les mêmes ! Nous sommes tous les enfants de Papa Bon Dieu, c'est vrai. Mais chacun a son rang !... Si je ne voulais pas du tout ce qui est arrivé, je ne serais pas venue aujourd'hui ici devant votre porte ! Papa Bon Dieu fait ce qu'il veut ! C'est Lui seul qui sait ce qu'il fait !

Marilisse ne pouvait toujours pas desserrer ses lèvres. Elle était muette comme le mur. Mais Simon rétorqua, encore en colère :

- Alors, pourquoi avez-vous fait toutes ces sottises, vous et Tonton Prévilus ?

Madan Prévilus soupira :

- Eh bien ! ce n'est pas ma faute ! dit-elle. Mais quand j'ai été parler de ça au pasteur Henri, il m'a dit que je devais me montrer l'ennemie de Marilisse jusqu'à ce qu'elle revienne dans la voie de Christ ! Moi, c'est une pauvre femme que je suis ! Qu'est-ce que je comprends ? Ce qu'on me dit, c'est ce que je crois ! Je ne sais pas lire, je ne sais pas écrire ! Je ne sais rien ! J'étais sotte, j'ai écouté le pasteur Henri ! C'est lui qui m'a dit de faire tout ce que j'ai fait ! Moi, ce n'est pas ma faute !

Ce ne fut qu'alors seulement que Marilisse put parler.

- Quant au pasteur Henri, protesta-t-elle - la rancœur tremblait dans sa voix - cet homme, je ne veux pas le voir du tout ! Quand j'étais chez lui, il m'avait mise à l'école, c'est vrai ! Il n'est pas mon père et il savait me

donner une robe, c'est vrai aussi ! Mais comme il me battait ! Quant à Madan pasteur, il paraît qu'elle croyait que j'étais une bourrique ! D'ailleurs, c'est à l'église catholique que je vais maintenant ! Je ne m'occupe plus du pasteur Henri !

Simon ne dit rien, mais la mère répondit à sa fille :

- Hé ! ne parle pas comme ça, Marilisse ! Christ ne sera pas content ! Il te punira ! Seulement, je comprends maintenant mon erreur ! Tu es grande, je ne peux pas t'empêcher de faire ce que tu veux ! Et, aussi, tu es mon enfant, je ne peux pas t'abandonner. Prévilus ne peut pas venir te voir ici, puisque c'est à peine s'il arrive à faire deux pas ! Mais j'enverrai Plaisimond ! Lui, il ne fera pas de difficultés, il viendra. Quant à Prévilién, je n'ai pas besoin de te parler de lui. C'est lui qui tout le temps me donne de tes nouvelles !

Elle prit la main de Simon Mareu, la caressa. Elle lui passa les bras autour du cou et lui déposa deux baisers sur les joues. Le jeune homme eut enfin un sourire. La fille aussi sourit. Et Madan Prévilus parut alors se retrouver ; chez Marilisse, qu'elle était, et elle savait pourquoi elle était venue.

- Nous sommes réconciliés ! dit-elle, heureuse. Et jamais plus nous ne serons ennemis !

- Et les nouvelles de papa ? demanda tout à coup Marilisse.

Madan Prévilus répondit que son mari se portait un peu plus mal chaque jour, avec les douleurs du bras. Maintenant c'était horrible. Madan Prévilus parlait d'une petite voix malheureuse. Elle dit qu'on était obligé de faire vainement des remèdes chaque matin et chaque soir. Elle évoqua les mauvais songes qui, la nuit, tracassaient le sommeil de Tonton Prévilus ; il ne restait plus du malade que les os et la peau. Elle assura même que Tonton Prévilus paraissait perdre la tête, car il faisait souvent des colères sans raison et il lui arrivait de parler à soi-même comme un fou.

- Eh bien ! tu dois aller voir ton papa ! dit Simon Mareu à Marilisse.

- J'irai le voir, accepta la fille.

Mais Madan Prévilus, qui entre-temps s'était rassise, se leva pour répondre avec une vivacité qui frappa :

- Non ! Non ! Marilisse ! ne va pas encore voir Tonton Prévilus ! Il te chasserait ! Il est très furieux contre toi ! Seulement, attends ! Je vais lui dire que tu as envie de le voir. Je sais comment je lui parlerai. J'arrangerai tout. Je te dirai...

Il fallut convenir que c'était bien parler. Mais Marilisse avait le cœur gros et elle se souvint du pasteur Henri.

- Ce pasteur Henri que tu écoutes, maman, il n'est pas celui que tu crois, cet homme je ne le comprends pas ! Joël, que tu as mis chez lui à l'idée que le petit serait bien, quelquefois il reste presque sans manger ! Souvent Joël a faim et c'est moi qui lui donne quelque chose ! En vérité, si je n'étais pas venue ici, peut-être que nous perdriions Joël ! Le petit est toujours sale ! Un jour, je voulais l'emmener ici, mais comme tu étais fâchée contre moi, c'est ça qui m'a contrariée !

Madan Prévilus porta une main à la taille, ouvrant tout grands ses yeux et sa bouche :

- C'est bien vrai ce que tu as dit là ? s'exclama-t-elle. Pourtant Joël lui-même, chaque fois que je lui demande s'il est bien, il me répond oui !... Et ce qui me surprend le plus, c'est que pasteur Henri me dit qu'il aime beaucoup, beaucoup le petit ! Il me dit que Joël est un très bon enfant ! Il faut que j'aie encore demandé à Joël quel est son état !

- Ne t'avais-je pas assurée que je la verrais ici ? dit Simon à Marilisse quand Madan Prévilus fut partie. Et il n'y aura pas qu'elle seule, mais tous ils viendront ! S'ils te voyaient en mauvais état, ils ne viendraient pas ! Mais puisque ce n'est pas cela qu'ils voient et qu'au contraire tu es toujours bien propre !... Je ne te donne pas deux mois pour que tu reconnaises que ce que je te disais, c'était la vérité !

Marilisse baissa la tête et rentra, sans mot dire. Mais elle souriait et, en vérité, la joie chantait dans son cœur

vidé d'un grand poids. Elle n'avait jamais été plus en accord avec elle-même. Nul doute ne subsista désormais. Le bonheur s'ouvrait devant elle comme un chemin propre et sans cahots...

*
**

Cependant, les mêmes détresses, comme la malédiction d'un Dieu furieux, accablaient toujours Diguaran. Cette maladie mystérieuse et terrible, les « trois rubans », qui vous tuait en trois jours d'affreuses coliques, exerçait ses ravages depuis déjà près de deux mois et déjà une trentaine d'hommes avaient été emportés ! En vain on offrait « services » et neuvaines pour éloigner tant de maux ! En vain les chandelles brûlaient devant Ogoun Ferraille, devant Saint Michel, Legba, Maîtresse, la Sainte Vierge ! Non seulement la sécheresse, mais encore la maladie ! Et le bas prix des denrées ! Et la hausse des « marchandises-blancs²⁰ ». La pluie, quand elle tombait, c'était presque toujours parcimonieusement, de sorte que les plantes mêmes, trop chétives, semblaient reprocher aux hommes leurs crimes... Mais enfin, un après-midi, l'eau versa comme des fleuves.

Vers le milieu du jour, à un beau soleil et à un petit vent frais, avaient succédé tout à coup d'énormes nuées épaisses et une chaleur abominable. Le ciel et le plateau devinrent soudain une chaudière où les hommes étouffaient. On eût dit que les vents s'étaient retirés de l'autre côté des montagnes. Mais les Diguaranais étaient heureux : « Enfin, Papa Bon Dieu va nous envoyer de la pluie... » soupiraient-ils. L'événement se fit attendre des heures, mais pas de doute, il pleuvrait avant le soir, car les nuages s'amassaient toujours, s'alourdissaient, s'entassaient, formaient des montagnes dans le ciel, et elles eussent semblé, ces montagnes, devoir s'écrouler sur les hommes, ne fût-ce le cercle des horizons qui

20. Les marchandises importées.

paraissait les soutenir. Le soleil avait été facilement vaincu dans cette lutte des éléments. Il faisait presque aussi noir que si c'était la nuit. Les oiseaux passaient en bandes dans le ciel, très haut, cherchant les courants aériens. L'attente dura. Puis, brusquement, un petit vent commença qui grossissait et souffla bientôt en tempête. Et les vents rompirent les chaînes par quoi Dieu les avait fixés aux montagnes. Le vent joue avec les amoncellements de nuages et les emporte comme il veut. Le vent balaie le plateau, violente les arbres, les secoue jusqu'aux racines, arrache les feuilles de ses mains de poussière blanche, de grandes nuées de poussière blanche qui se précipitent dans un hurlement de puissances déchaînées. En hâte on a laissé les champs. Hardes, assiettes, houes, « macoutes » sont rentrées. Le vent n'a pas duré longtemps, il s'éteint. Mais il en reste comme une dernière haleine, car maintenant une petite brise froide fouille jusqu'aux os. Ce vent annonce justement la pluie ! Un éclair fend la grosse masse effrayante de nuées, suivi d'une cascade de coups de tonnerre qui parlent aux Diguaranais de la puissance de Dieu.

La pluie !... D'abord des gouttes énormes et lourdes, mais rares, puis enfin l'averse véritable... Ça déferle !... Ça déferle ! Ça répand un « houhouhou » formidable sur les toits de chaume. Les éclairs se suivent, déchirent les nuées comme s'ils voulaient montrer l'autre côté du ciel. Le tonnerre, en dégringolant, engendre un tel vacarme qu'on dirait que des pans de mornes s'entrechoquent. On s'est empilé dans les cases, et, partout où coule le chaume, on a mis des auges, des « couis » ou des assiettes. Les enfants se baignent dans la pluie, nus, gais, et ils s'ébattent comme des chevreux. Il y avait donc tant d'eau dans le ciel ! La pluie est partout, là où est Marmelade, là où est Gonaïves, là où est Platana, là où est Billiguy, là où est La Cidras... une pluie aux grains denses, serrés comme des grains de grenade. La pluie !... Les cours sont des étangs. La grand-route est une rivière. Crevasses et sentiers débordent. Toujours les éclairs flamboient. Et le déchaînement des tonnerres !... L'orage a décapité un cocotier d'un coup terrible qui a fait trembler le monde.

Tout l'après-midi les eaux se sont déchaînées. Trop accumulées, elles avaient rompu les digues du ciel. Et, maintenant, la terre n'a plus soif. Les racines regorgent. Ce manguier a lutté longtemps contre les vents qui hurlaient dans ses branches puis il s'est écroulé, offrant nues ses entrailles.

L'on rêve aux semailles prochaines. Les hommes ont de belles visions dans les yeux. Et le maïs qui va pousser ! Les patates qu'on va mettre dans la terre ! Et les bestiaux qui seront mieux nourris ! Et les robes et les chapeaux, les souliers qu'enviaient déjà les femmes ! Et si la canne à sucre fait du prix, il y en aura des épousailles dans Diguaran ! Mais maintenant il doit être bien plus tard que l'heure où le soleil se couche. Le plateau est tout noir comme une caverne close. La pluie diminue toujours, diminue. Plusieurs fois déjà on a cru que les eaux allaient s'arrêter, mais à présent c'est bien sûr que l'orage va finir car les nuages se sont amincis. Vers l'est, des coins bleus de ciel regardent comme des trous dans la nuit. Des étoiles viennent trembler. Pourtant cette petite pluie tambourinera sur le chaume, longtemps, longtemps encore !... Il fait froid !... Les sentiers sont ensevelis ! Les hommes allument leur pipe et relèvent le col de la veste autour du cou. L'on prépare le thé de gingembre. Dans les cases où les cafards en quantité surprenante, heureux du froid, virevoltent et viennent s'aplatir aux cloisons avec un bruit mat, on se rassemble pour entendre des « contes chantés²¹ ». Dehors, la nuit est un immense tas de charbon. Silence... La campagne est morte, sauf la crécelle interminable des criquets qui monte, plus haut, dans la campagne morte.

Plaisimond, que le « gros serein²² » avait surpris à Saint-Michel, arrive, sale, boueux, détrempé, misérable. Tout le monde sommeillait déjà, à part Tonton Prévilus et sa femme. Madan Prévilus salua son fils avec des rires

21. Sortes de longues histoires légendaires qui comportent presque toujours des chansons et une morale.

22. La pluie, dans le langage paysan.

de joie. Le jeune homme avait quelque chose, comme un chapeau, qui faisait une boule sous sa veste.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le père.

- Oui, répondit Plaisimond, si content, sortant deux cassaves de son chapeau. Je sais que les enfants n'ont pas bien mangé depuis ce matin, alors je leur ai apporté !... Il y a une personne au bourg qui me devait vingt centimes, je l'ai vue, je les lui ai demandés. Chance pour moi, j'ai touché l'argent ! Et puis, qu'est-ce que tout de suite j'ai songé à faire ? J'ai acheté des cassaves. Comme ça nous mangerons tous ! J'avais commencé à me presser pour arriver avant la pluie, mais je n'ai pas eu le temps. J'ai attendu chez commère Marie. Quand j'ai vu qu'il n'y avait qu'une farine de pluie, j'ai repris la route, parce que j'étais pressé de vous apporter les cassaves. Je sais que les enfants ont faim. J'ai mis les cassaves dans mon chapeau que j'ai gardé sous ma veste, parce que ça serait dur que le chapeau se gâte ! Il m'a coûté soixante centimes ! Il faut qu'un homme sue tellement avant de réaliser tout cet argent ! En vérité, j'aurais préféré attraper une maladie sous cette pluie que de perdre mon chapeau !

Plaisimond était si heureux d'apporter ce secours à la case qu'il ne se rendait pas compte que ce langage méconterait Prévilus.

- Non ! non ! répondit le vieux, fais le signe de croix sur ta bouche, mon garçon ! Ne répète plus jamais cela !... Une maladie, c'est plus terrible ! Si je te dis combien je souffre avec le rhumatisme maintenant, tu ne me croiras pas ! C'est un grand effort que je fais pour te parler ! Il n'y a rien de plus terrible que la maladie ! Après Dieu, c'est la santé ! Les biens de la terre ne sont rien... Ne parle plus jamais comme cela, Plaisimond. C'est un péché ! Christ te punira !

Plaisimond comprit ; il baissa la tête, mais il avait encore un sourire.

- Tu as raison, papa, fit-il ; Christ, pardonne-moi !

Madan Prévilus remarqua :

- Mais comment allons-nous faire ? Grande Lésida et les deux enfants, toutes les trois dorment déjà. En vérité,

elles n'ont presque rien pris depuis ce matin ! Je les réveillerai, pas vrai ?

Prévilus et Plaisimond acceptèrent d'une voix commune et empressée.

Madan Prévilus partit alors appeler les dormeuses. Grande Lésida dit qu'elle n'avait pas faim maintenant et qu'on pouvait donner sa part aux enfants, elle avait déjà mangé assez de sel dans sa vie. Mais les deux petites filles quittèrent bien vite leur natte. On leur donna de la cassave qu'elles dévorèrent gloutonnement, comme si elles n'avaient rien pris depuis trois jours.

- Ah ! s'écria Grande Lésida, de l'autre chambre, toujours allongée sur sa natte, je savais bien que Christ ne nous abandonnerait pas, et que tôt ou tard nous trouverions quelque chose ! Ce qui vient d'arriver, je venais juste de le voir dans un rêve !

Tonton Prévilus demanda :

- Et Joël, Plaisimond, comment le vois-tu ? Il paraît que pasteur Henri m'a beaucoup trompé et qu'il mène l'enfant assez mal ! C'est ça que Marilisse a dit plusieurs fois à sa maman. C'est seulement quand on envoie l'enfant nous voir qu'on le met bien !

Mais, de l'autre chambre, la grand-mère protesta avec colère :

- Il faudrait être fou pour croire les paroles de Marilisse ! Pasteur Henri est un homme d'Église ! Il agit très bien avec Joël ! Marilisse ne sait pas ce qu'elle dit.

- Vous avez bien mangé ? demanda Tonton Prévilus à ses deux petites filles quand elles eurent fini.

- Oui, papa ! répondirent-elles, nous avons bien mangé !

- Eh bien ! reprit le père, allez vous coucher ! Remerciez Christ qui ne vous a pas oubliées !

Les enfants se retirèrent d'un pas cassé, lourd de sommeil.

Plaisimond dit :

- Et toi, papa, je vais t'emmener te coucher, toi aussi ; tu es fatigué. Ne veille pas trop tard, je fermerai la porte, j'éteindrai la lampe.

CHAPITRE CINQUIÈME

COMME le ciel était plein à s'écrouler d'étoiles, et qu'une grosse lune inondait le plateau, chez Tonton Prévillus on s'était réuni pour entendre des « contes chantés ». Il y avait aussi les voisins, parmi lesquels Dorilas, un qui avait toujours mille histoires drôles dans la tête, et la belle Mainmaine. Mainmaine, depuis quelque temps déjà, s'intéressait un peu trop à Plaisimond, et se montrait chez le jeune homme plus que de raison. Le soir était bon, caressant, chargé du pollen et du parfum des fleurs ; et un petit vent tiède et léger, qui par instants se réveillait pour s'insurger dans les arbres, courait librement le plateau. Tout, dans le monde, invitait aux douces réunions, pour reposer les corps et les esprits du labeur implacable du jour.

Quand Dorilas eut achevé son « conte », il dit à Prévilien :

- Prévilien ! Prévilien ! qu'est-ce que tu as comme ça ? Je parlais, mais tu n'écoutais pas ! Qu'est-ce que tu as dans la tête ? Je suis sûr qu'encore tu songeais à quelque petite femme !...

- Ah ! Dieu ! non ! répondit Prévilién, dans un soupir. Ce n'est pas à des choses comme ça que je songerais maintenant ! J'ai une chose plus importante dans la tête !

- Han !... ce que Dorilas a dit, c'est la vérité ! lui rétorqua Grande Lésida.

Prévilién retroussa ses lèvres. Et après un silence :

- Mes amis, comment voulez-vous que j'aie la tête tranquille ? Le jour approche pour moi de payer à compère Sénatus l'argent que je lui avais emprunté pour qu'Asséfie sorte de la prison, et il me manque cent gourdes ! Je perdrai ma terre...

Madan Prévilus hocha la tête :

- Je ne puis croire, dit-elle, Prévilién, qu'un pareil malheur nous arrive ! Christ ne nous abandonnera pas ! Tu verras, un jour, alors que tu n'attendras même pas, un secours te viendra !

Dorilas lança : « Cric¹ ! »

- « Crac », répondit toute l'assemblée.

Et Dorilas reprit :

- Il était une fois un homme qui était pauvre, pauvre, plus pauvre qu'un chien. Il n'avait que des haillons pour se couvrir le corps. Il n'avait rien à donner à sa femme et à ses enfants. Ses enfants marchaient nus dans la case et passaient des jours sans manger. Chaque matin, il allait tendre le coui de maison en maison, mais le soir il rentrait presque toujours sans un cob chez lui. Les enfants maigrissaient, ils étaient devenus comme des manches à balai. Il ne leur restait que les os et la peau. Et ils pleuraient... Ils criaient tellement que même les pierres avaient pitié. Sa femme, nuit et jour, ne cessait de l'injurier.

« Un jour, comme un chrétien² charitable lui avait fait cadeau de dix centimes, il alla trouver un homme qui savait lire dans les cartes, et lui donna l'argent. Le voyant lui dit ce qu'il fallait faire. « Mon petit, ordonna-t-il, allez trouver Papa Bon Dieu ! Vous marcherez, vous marcherez tout droit devant vous, sans jamais retourner la tête et vous arriverez jusqu'à cet endroit où le ciel et

1. Cric-crac, formule qui précède obligatoirement tout « conte ».

2. Un homme.

la terre se touchent. Quand vous arriverez, vous demanderez à voir Papa Bon Dieu. Lui seul saura ce qu'il devra faire pour vous... »

« Ce qui fut dit fut fait. Notre homme prit son bâton et se mit en route pour aller chez le Bon Dieu. Il marcha sept jours, il marcha sept nuits. Ce n'était que des hail-lons qu'il avait sur lui. Mais Papa Bon Dieu, assis dans un grand fauteuil en or, le reçut quand même avec joie. Papa Bon Dieu lui demanda des nouvelles de la terre.

« - Papa Bon Dieu, tout va mal sur la terre, répondit l'homme. Les hommes se battent comme des chiens et des chats. Moi, c'est la misère qui m'a fait venir ici. Je sais que vous verrez ma misère, car mes enfants ont faim, et ma femme aussi a faim, et nous sommes nus... »

Tous écoutaient, curieux, la belle histoire que narrait Dorilas. On tendait vers lui des visages captivés, avec des yeux comme des chandelles. Le silence était plein, sauf le léger ronflement de la petite Prévilia qui, entre les jambes de sa mère, sommeillait, sauf la crécelle des criquets, sauf les paroles de Dorilas qui poursuivait :

- Papa Bon Dieu réfléchit un moment, secoua la tête, sourit et dit à l'homme : « Voici ce que je vais faire pour toi, mon enfant. Écoute-moi bien : va à mon parc. Tu diras à saint Pierre de te donner la grande bourrique noire, il te la donnera. Tu la prendras pour descendre sur la terre avec elle. Mais avant même d'arriver chez toi, dès que tu seras au milieu de la route, tu diras : « Bourrique, fais ton devoir ! » Alors tu verras une chose qui te rendra le cœur content ! Quand tu seras satisfait, tu diras : « Bourrique, assez !... Assez, bourrique ! » L'homme remercia beaucoup le Bon Dieu. Il lui baisa longuement les pieds. Mais il était impatient de savoir ce qui allait arriver. Il n'attendit pas d'être au milieu de la route, comme le lui avait demandé Papa Bon Dieu. Et à peine avait-il passé la barrière du Paradis, qu'il s'arrêta et dit : « Bourrique, fais ton devoir ! »

Dorilas s'enthousiasmait car son « conte » retenait haletantes toutes les attentions. Alors sa voix grandit, et il se mit à faire des gestes pour être mieux entendu. Il continua :

- Messieurs et dames, si vous voulez me croire, croyez-moi ! L'homme n'avait pas encore fini de prononcer ces paroles, que la bourrique se mit à rendre par le bas, oh ! pas ce que vous croyez, mais des boules d'or, une quantité de boules d'or !... La bourrique pondit de l'or !... Quand l'homme vit qu'il y avait plus d'or qu'il ne pouvait en emporter, il dit : « Bourrique, assez ! » Immédiatement la bourrique cessa. L'homme ramassa l'or, il en mit dans ses poches, dans son chapeau, il en chargea ses mains, il marchait sur la route les dents dehors, tellement il était content ! On n'avait jamais vu un homme aussi content ! Il se mit à courir afin d'arriver le plus vite possible à la case, pour apporter à manger à sa femme et à ses enfants. Pour venir, il était resté sept jours sur la route. Cette fois, il n'en mit que trois !

« Quand il arriva chez lui avec la bourrique, il appela sa femme et lui dit : « Madame, maintenant, nous sommes riches ! Nous sommes plus riches qu'un roi ! Oh ! que mon cœur est content ! Jamais plus nous n'aurons faim ! Les enfants mangeront jusqu'à ce que leurs ventres deviennent comme des boules. Seulement, il y a un secret que Papa Bon Dieu m'a demandé de ne pas te donner... Mais tu es ma femme, je sais que tu n'es pas une tripotière. Je n'ai rien à te cacher ! Tout ce qui est à moi est à toi ! Mais, je t'avertis, Bon Dieu a dit que si cette histoire devenait publique, je perdrais tout ! Alors fais le serment que tu ne diras rien ! » La femme fit un gros serment. Elle jura : « Je demande à Dieu que mes deux yeux soient crevés si je répète la parole que tu vas me dire... »

- Il faut qu'on soit fou, coupa alors sérieusement Prévilien, pour confier un secret à une femme. Une femme préférerait mourir plutôt que de ne pas parler !

Mais, semble-t-il, personne n'avait entendu, car on ne commenta même pas la parole de Prévilien. Et Dorilas poursuivit :

- Alors, l'homme confia à sa femme son secret. La femme était plus contente encore que son mari. Elle prit la bourrique et alla l'attacher dans sa cour. L'homme acheta des habits plus brillants que le soleil. Quant à la

femme, elle avait tant de robes qu'il n'y avait pas assez de malles dans le pays pour les mettre... Je n'ai pas besoin de vous parler des enfants ! Même les enfants des rois n'étaient pas aussi bien habillés... Comme cet homme avait auparavant vécu dans la misère et qu'il avait bon cœur, il fit beaucoup d'œuvres charitables. Il devint l'ami de tout le monde et aussi les plus belles femmes tombaient à ses pieds. Les personnes qui étaient malades, il leur achetait des remèdes. Mais, hélas ! messieurs et dames, un jour il arriva un grand malheur !

- Hum !... Ce que je prévoyais ! claironna Prévilien. Madan Prévilus réprimanda son fils.

- Laisse donc parler Dorilas, cria-t-elle. Tu embêtes inutilement les gens !

Et Dorilas enchaîna :

- A peine cet homme venait-il de donner le secret à sa femme, que croyez-vous qu'avait fait cette bavarde ? Elle était allée chez une commère qui habitait tout près et avait tout dit, sans rien oublier. Cette voisine à son tour raconta le secret à une autre personne. L'autre personne raconta à une autre personne, et ainsi de suite... Le mari de la voisine était un vieux pauvre, lui aussi. Qu'est-ce qu'il fit ? Une nuit, il pénétra dans la cour de l'homme auquel Papa Bon Dieu avait fait cadeau de la bourrique. Il vola la bête et la remplaça par une autre qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à la bête venue du ciel. Arrivé chez lui, il dit : « Bourrique, fais ton devoir ! » Mais ce n'était pas à lui qu'était la bourrique, ce n'était pas à lui que Bon Dieu l'avait donnée. Il répéta la parole, peut-être mille fois : « Bourrique, fais ton devoir ! » Mais ce ne fut que peine perdue. La bourrique ne lui donna rien. Alors une rage entra dans son cœur. Il battit la bête, il la battit jusqu'à ce qu'enfin elle tombât morte !

- Quel homme méchant ! s'écria Madan Prévilus au milieu de l'approbation générale.

Mais il apparaissait que Prévilien songeait encore, absent, perdu dans quelque cauchemar, comme dans une forêt aux lianes enlaçantes. Madan Prévilus le secoua :

- En vérité, Prévilien, qu'est-ce que tu as comme ça ? fit-elle, d'une voix agacée, interrompant le conteur. Il te

reste encore un mois et demi pour payer cet argent ! Tu as bien le temps de te démener ! Réfléchis bien, Prévilien ! Cette maladie qui tuait tant de gens, cette maladie qu'on appelle « trois rubans », est-ce que tu la vois encore ? Non, tu ne perdras pas le jardin !

Grande Lésida ajouta, en colère et méprisante :

- Han !... Ne t'occupe donc pas de Prévilien ! Pourquoi tu perds ton temps ? Il n'y a qu'une seule chose à pouvoir le sauver ! S'il croit en Christ, Christ le sauvera ! Autrement, quoi qu'il fasse, le malheur le frappera... Il perdra le jardin...

Chacun fit des commentaires. Toutes les opinions condamnaient Prévilien. Mais lui, embêté de tout ça, voulut mettre un terme au verbiage inutile :

- Alors, ne parlons plus de moi, dit-il. Dorilas, continue ton conte. Continue !

Dorilas était d'ailleurs impatient d'enchaîner, pris par son succès. Il battit des mains pour qu'on se taise, et reprit :

- Messieurs, l'homme auquel Papa Bon Dieu avait donné la bourrique, croyant que la bête était toujours là, se mit à dépenser, à droite, à gauche, à dépenser... Il bâtit des palais dans tous les pays. Les plus belles femmes venaient lui embrasser les pieds. Toutes choses chez lui étaient d'or. Un jour, il regarda dans sa malle et constata qu'elle était vide. Il alla chercher la bourrique. Il dit : « Bourrique, fais ton devoir ! » Mais, ô désastre ! il ne vit rien !... Il répéta la parole dix fois, vingt fois, cent fois, mille fois, un million de fois !... Ce fut peine perdue ! A force de parler, il tomba de fatigue, et le sommeil le prit. Quand il se réveilla, il était comme fou. Il vit qu'il avait perdu tout ce qu'il avait. De partout, des cavaliers vinrent lui dire que ses châteaux avaient brûlé. Sa femme aussi se lamentait, presque folle. Elle se souvint qu'elle avait trahi le secret, et comprit que c'était une vengeance du Bon Dieu. Elle frémit à l'idée de devenir misérable et d'avoir encore à rester des jours sans manger. Elle conseilla à son homme de retourner auprès du Seigneur pour lui dire le grand malheur...

Une chanson passait dans le sentier :

Legba, l'ouvri barrié pou moins.

Moins dit Legba l'ouvri barrié pou moins³.

Cela énerva Grande Lésida, qui protesta avec violence :

- Mais tous ces serviteurs des « loas », s'écria-t-elle, quand est-ce qu'on en finira avec eux ? Moi, j'en ai assez ! J'en ai assez !

Mais Dorilas ne s'était pas arrêté :

- L'homme lui-même, qu'est-ce qu'il fit ? Il suivit le conseil de sa femme. Il alla trouver Papa Bon Dieu. Dès qu'il parut devant le Grand Maître, le Grand Maître lui dit :

« - Ah ! Ah !... la bourrique est perdue ! Tu es redevenu pauvre !... Tu es venu voir ce que je pourrais encore pour toi !

« - Oui, oui, répondit l'homme en tremblant. Je suis venu voir ce que vous ferez pour moi encore ! La bourrique ne veut plus rien me donner et j'ai perdu tout ce que j'avais ! Je sais que vous avez bon cœur, Papa Bon Dieu, et que vous n'abandonnerez pas votre enfant ! »

« Mais Bon Dieu était fâché. Il posa longuement sur l'homme ses grands yeux mystérieux. Enfin, il dit :

« - C'est ça, monsieur ! On m'appelle la Providence, je suis toujours à ta disposition. Prends ce bâton ! Quand tu seras chez toi, tu diras : « Bâton, fais ton devoir ! » Aujourd'hui encore, tu seras satisfait, ton cœur sera content !... »

« L'homme prit le bâton et partit. Son cœur chantait à la joie. Il croyait que ses affaires étaient bonnes. Cette fois il ne voulait pas désobéir, et il attendit d'être chez lui avant de parler au bâton. Mais, dès qu'il fut à la maison, il s'empressa : « Bâton, fais ton devoir ! » Aussitôt, mes amis, le bâton se mit à battre cet homme ! A la tête, bâton ! Aux jambes, bâton ! A l'estomac, bâton ! Au ventre, bâton ! Aux épaules, bâton ! Partout, bâton,

3. « Dieu Legba, ouvre pour moi la barrière.

Je dis, Legba, ouvre pour moi la barrière. »

bâton ! Il hurlait, il hurlait !... Il ne savait quel secours invoquer ! Enfin, l'homme comprit qu'il devait dire : « Bâton, ça suffit. » Il prononça cette parole et le bâton s'arrêta. Mais il était en sang. Tout son visage et tout son corps étaient déchirés. On eût dit un homme qui allait mourir. Aucun docteur du pays ne pouvait le soigner. Enfin, il fit venir un « hougan » de la Guinée lointaine, et ce fut ainsi qu'il ne mourut pas. Mais il resta pauvre, pauvre, le reste de sa vie. Voilà pourquoi les nègres jamais n'auront de l'argent. C'est cela que j'avais été voir. On m'a donné un petit coup de pied, et je suis venu tomber jusqu'ici... »

C'était la fin du conte. Dorilas s'arrêta. L'histoire avait plu à tous, sauf à Prévilién qui dit : « Moi, je crois que si Octave Cyrille n'était pas si méchant, les nègres ne seraient pas aussi malheureux dans Diguaran ! »

Il y eut d'autres paroles. Mais il était tard déjà. Il fallait aller se coucher, car on devait se réveiller très tôt pour la corvée. La brise était froide. Une grande lune, des étoiles pures, la crécelle des criquets, l'immensité de la nuit. Dorilas, Mainmaine et Prévilién dirent : « Mes amis, bonsoir ! Nous partons ! Maintenant nous avons sommeil dans les yeux. »

Quand Madan Prévilus entra à la case, le vieux qui n'avait pas pu dormir encore lui fit des reproches :

- Sassufie, dit-il, tu es restée dehors à t'amuser, tandis que moi je gémissais tout seul ici ! Tu es malhonnête ! Je ne puis te dire combien je souffre ! Si je ne me connaissais pas moi-même, je croirais que j'ai quelque crime sur la conscience !

On lui fit un massage à l'huile de palma-christi bien chaude. Et il souffrit jusqu'au jour levé.

*
**

Le jour était venu depuis longtemps déjà, la campagne s'agitait, le soleil dardait bien haut dans le ciel,

lorsque Plaisimond parut devant son père. Il avait son costume de travail, la sueur perlait de sa tête, de son dos nu, de tout son corps, comme d'une source. Il portait un « halefort ». Il dit à Tonton Prévilus :

- Papa, j'ai beaucoup cherché, mais je n'ai même pas trouvé une seule petite patate ! Il n'y a rien au jardin que je pourrais donner à manger aux enfants, à part les mangos. Alors j'en ai rapporté un panier plein. En choisirai-je un pour toi ?

- Oui, mon garçon ! répondit le vieux, toi tu es un bon fils, Plaisimond !

Plaisimond prit deux mangues qu'il tendit à son père. Le vieux en huma l'odeur : « Ah ! elles sont bonnes, dit-il. Papa Bon Dieu ne nous a pas oubliés tout à fait ! » Et il porta, heureux, une mangue à sa bouche, ayant déposé l'autre sur la petite chaise qui était à côté de lui...

Maintenant, les enfants, accroupis devant le panier de fruits, prenaient leur repas de midi. Le panier était à l'ombre sous le flamboyant qui emplissait la cour. Ils y allaient sans façon, avec des gestes empressés, comme des porcelets avides des mamelles de leur mère. Tous, d'ailleurs, depuis la vieille grand-mère jusqu'aux petits-enfants, étaient là. Plaisimond, appuyé contre le mur de la chaumière, savourait aussi un de ces bons fruits qu'il aimait tant. Quand il eut fini, il alla prendre une natte et la déploya sur le sol à l'ombre du flamboyant. Il avait travaillé toute la matinée, un bon sommeil lui rendrait ses forces par cette chaleur impitoyable qui semblait monter du sol et se solidifier dans l'air en lames dures et claires. Il s'allongea sur la natte de jonc, le visage face au ciel. Le flamboyant était touffu, il masquait le soleil dont Plaisimond n'éprouvait pas toute la brûlure. Plaisimond laissa aller ses pensées. « Non, moi, je n'ai plus faim. Les trois mangos m'ont suffi. Les enfants aussi ont bien mangé. D'ailleurs, peut-être que cet après-midi Prévilien nous apportera des patates !... Et puis ce n'est pas une seule idée : manger, qu'un homme doit toujours avoir dans sa tête ! Mais, il y a une chose qui réellement m'attriste, c'est que je suis nu. Mon autre vieux pantalon, il est encore plus déchiré que celui-ci. Ma mère a

besoin d'une robe. Mes petites sœurs aussi ont besoin de robes. Quelle misère pour les malheureux ! Ça fait deux jours que je ne travaille plus chez Octave Cyrille. Il m'a dit que quand il aurait besoin de moi, il me ferait appeler. Mais puis-je vraiment espérer ? Maintenant, je ne peux plus compter sur Prévilién pour qu'il me donne grand-chose, puisque lui-même il ne sait comment faire avec cet argent qu'il doit à compère Sénatus... Papa n'a plus de térébenthine pour ce soir. Cet après-midi, j'irai chez Marilisse, c'est elle qui nous sauvera. C'est une bonne enfant... M. Cyrille ne nous paie pas bien, il exploite notre courage. »

Accablé, Plaisimond s'endormit enfin. Il eut un rêve : son père guéri recommençait à travailler au jardin. Il ronflait très fort, car il dormait la bouche ouverte, les dents au clair. Quand une mouche venait lui piquer le visage, il la chassait d'un geste instinctif de la main et renouait le sommeil. L'après-midi était donc avancé, lorsque Madan Prévilius vint le secouer pour le réveiller.

- Plaisimond ! Plaisimond ! réveille-toi, dit-elle. Tu oublies que tu dois aller chez Marilisse chercher un peu d'argent pour acheter de la térébenthine pour ton père !

Plaisimond se souleva, luttant contre le sommeil, mais il se laissa retomber sur la natte, comme une bûche. La maman le secoua encore, plus vivement cette fois :

- Plaisimond ! Plaisimond ! Plaisimond !... Réveille-toi pour aller chez Marilisse !... Il est plus que l'heure... Ton père a besoin de térébenthine...

Plaisimond ouvrit enfin les yeux, que du revers de la main il frotta avec force. « Ah, oui ! se souvint-il, c'est vrai, il est l'heure de me lever ! Si je vais trop tard au bourg, la pluie pourra me surprendre. C'est le temps des pluies ! »

Ayant revêtu son unique pantalon, un vieux pantalon « nelson » usé et rapiécé en maints endroits, et une blouse bleue, il s'engagea sur la grand-route. Il arriva chez Marilisse. Rencontrant Simon Mareu sur la galerie, il salua, timide. Simon lui dit qu'il pouvait entrer. Marilisse le fit asseoir.

- Marilisse, dit-il en posant sur sa sœur ses yeux affligés, Marilisse, papa n'a pas une seule goutte de térébenthine pour ce soir, et cela seul lui donne un petit soulagement, lui permet de faire un petit sommeil. Personne à la maison n'a cinquante centimes pour lui acheter le remède. Alors, maman m'a envoyé te dire si tu peux me donner cinquante centimes pour acheter de la térébenthine. Il n'y a que toi sur qui nous puissions compter. Notre vieux papa souffre beaucoup, Marilisse !

- Oui, répondit simplement la fille, touchée. Je vais te donner cet argent ! Je ne puis pas le refuser à mon père. Mais dis-moi très bien, comment est-il ?

Plaisimond secoua négativement la tête :

- Ah ! Marilisse, papa n'est pas bien du tout ! La douleur ne le quitte pas un seul instant. Et si tu voyais combien il a maigri ! Il ne lui reste que les os et la peau ! Tout le temps, il dit des paroles qui n'ont pas de sens. Des fois, quand il parle, on croirait qu'il veut dire que ce sont les « loas » qui le persécutent. Il ne sait pas ce qu'il dit ! Tout le temps il secoue la tête ! Il n'a eu qu'une seule petite consolation : c'est que la maladie qu'on appelle « trois rubans », qui faisait des ravages dans le pays, ne lui a pris aucun de ses enfants !... L'autre jour, maman lui a dit qu'elle allait te chercher pour venir le voir, mais il n'a pas voulu. Malgré tous les efforts de Prévilien, il a persisté dans son refus. Seulement, depuis quelque temps, chaque fois qu'une personne revient du bourg, il demande de tes nouvelles. Il sait que je suis venu ici.

Alors Marilisse qui écoutait, vivement intéressée, eut un grand sourire, presque un rire. Et elle dit :

- Demain, de grand matin, je monte à Digüaran voir papa. Il ne sera pas fâché.

Mais Plaisimond s'y opposa vivement.

- Non ! non ! Marilisse ! protesta-t-il, haussant la voix. L'autre jour encore, il a dit à Prévilien que si tu avais le malheur de paraître devant lui, il te frapperait de n'importe quoi qu'il aurait sous la main. Il te tuerait même !

Surprise, Marilisse baissa un visage affligé. Il y eut un silence où il parut qu'on resterait à jamais enfermé. Puis Marilisse tenta de s'expliquer :

- Il y a quelques jours, dit-elle, mon père pensait ainsi, mais pas à présent ! Ce n'est pas pour rien qu'il n'a pas refusé quand il a su que tu allais venir ici en son nom. Bon ! Attends-moi ! Je vais t'apporter l'argent ! conclut-elle.

La fille revint avec l'argent. Plaisimond eut mille mots de remerciements au nom du vieux père. Le ciel devenait de plus en plus sombre, et chacun savait qu'une grosse pluie allait tomber. Plaisimond dit qu'il lui fallait partir au plus vite. Il remercia encore et sortit. Il se dirigea vers une boutique où l'on vendait de la térébenthine. Il avait grand faim. Il pensa un instant ne prendre du médicament que pour quarante centimes et, avec le reste de l'argent, il aurait quelque chose à manger. « Mais non, non », décida-t-il. Son vieux papa souffrait trop, et avait un si grand besoin du remède ! En vérité, cette nuit-là, Tonton Prévilus connut quelque calme. Plaisimond était tout orgueilleux de songer : « C'est grâce à moi que papa a pu dormir un peu cette nuit, je suis un meilleur fils que Prévilien ! »

Un jour, au temple du bourg, Plaisimond fit à Christ cette ardente prière :

« Christ, voici que je suis venu chez vous ! Je suis venu vous demander de ne pas m'oublier ! Je suis venu solliciter un petit soulagement ! Soulagez-moi ! Soulagez toute ma famille ! Toute ma famille est dans la souffrance ! Maintenant je n'ai même pas un petit travail ! A peine si nous mangeons à la case ! Je n'ai pour me mettre sur le corps que deux vieux habits déchirés !... Et pourtant, Christ, je sais que je ne suis pas un paresseux ! Quand je travaille au jardin de M. Cyrille, je ne fais pas le paresseux ! Le malheur nous a frappés sans pitié. Alors, Christ, faites quelque chose pour nous ! Faites que mon papa guérisse, que ma mère et moi nous le voyions encore travailler à côté de nous dans notre petit bout de terre ! Christ ! on dirait qu'il y a quelque crime que nous expions !... Car c'est mauvais que les paysans soient dans cette misère ! »

Il arriva que, comme si la voix de Plaisimond avait été entendue, la semaine d'après il se trouvait encore chez Octave Cyrille, à la distillerie. Il est vrai que ce ne devait être que pour une huitaine, le temps de passer au moulin quelques tas de cannes ; et Plaisimond devrait chômer encore, sauf s'il était pris par un autre planteur. Il n'avait pas écouté les paroles de Prévilien qui souvent lui disait : « Plaisimond, ne va plus chez cet homme-là qu'on appelle Cyrille ! Presque chaque semaine il vous vole un jour de travail et il fait la même chose à tous ses travailleurs ! Des fois même il les bat ! Rappelle-toi son crime envers Asséfie !

- Non, mon frère, répondait chaque fois Plaisimond. Et si je t'écoutais, qu'est-ce que je donnerais à ma mère, à mon père et à mes petites sœurs ? »

Plaisimond vint, ce matin-là, avec une pile de cannes et les déposa près du moulin. Un autre, un tout jeune paysan comme lui, les prenait une à une et les poussait sous les rouleaux, d'un geste toujours le même. Il faisait cela depuis l'aube, accroupi. Il se nommait Aurélien, avec une très grosse tête ; ses yeux, dans le visage qui semblait une mangue vidée, pétillaient étonnamment d'intelligence. Il avait un grand corps trop maigre et des jambes longues. A la vérité, il était laid, mais Cyrille disait que c'était un très bon travailleur. Là-bas, la guildive fumait. Le sirop bouillait dans les chaudières. On s'affairait. Cincinnatus Marc-Aurèle, le directeur de la guildive, était là avec ses hommes, en sueur, sale, rompu, car toute la nuit on avait « chauffé » et on n'avait pas eu deux minutes de sommeil. Plus loin, dans le jardin, on abattait la canne et on chantait. Le petit vent froid sur son torse nu plaisait à Aurélien. Le jeune homme s'acharnait à son travail, comme un esclave. Un moment, les bœufs refusant de marcher, il se leva, il alla au garçon qui les conduisait, lui prit un long fouet en latanier, et par trois coups les en frappa. Alors le moulin recommença ses tours. L'auge s'emplissait rapidement du bon jus sucré. Aurélien faisait aller un bâton de canne entre les rouleaux quand une grosse voix, celle d'Octave Cyrille, l'appela : « Aurélien ! Aurélien ! » Sans faire

attention, il tourna la tête et un cri fendit l'air comme un couteau. Car le bras d'Aurélien était pris entre les rouleaux et s'écrasait comme un bout de canne. Aurélien s'affaissa, mais le bras le retenait encore au moulin. L'enfant à demi nu qui conduisait les bœufs poussa aussi un cri, jeta le fouet et partit, les deux bras en l'air. Les bœufs, excités par ces cris inattendus, avançaient avec plus de force. Heureusement, le bras, trop épais, offrait de la résistance aux meules. Un homme fit arrêter les bêtes. Aurélien put lancer encore quelques cris de bête qu'on écorche. Les gens accoururent. Cyrius Gé Pété trancha le bras d'un seul coup de machette juste avant le coude. C'était un très bon ami à Aurélien, mais tandis qu'il frappait, une pensée lui vint qu'à vrai dire il condamna : « Moi, j'ai perdu un œil... Mais à cet homme-là, il manquera un bras. Quand on manque d'un œil, on peut travailler ! Mais si on est comme Aurélien, qu'est-ce qu'on peut faire ?... » Alors, Aurélien, détaché de l'appareil, retomba comme une masse. On apporta une corde et Plaisimond noua vigoureusement le bras. Le flot de sang cessa. Octave Cyrille arriva le dernier, car il traînait un gros ventre. Cyrius Gé Pété regarda encore sa machette. L'auge de jus de canne était maintenant une auge de sang. Un relent d'abattoir. Au balcon, Solange, la grande fille du planteur, lança un cri et s'en fut en courant, les deux mains à la tête, terrifiée. « Que l'un de vous coure vite, dit M. Cyrille, et demande à ma femme la bouteille d'alcool. » Un homme partit. Un autre courut avertir la maman d'Aurélien. Aurélien était allongé sur le dos, paisiblement, comme un cadavre. On lui aspergea le visage d'alcool. On lui versa de l'alcool dans la blessure. L'accidenté parut un instant revenir à lui-même. Il essaya de se soulever, mais retomba sous son poids, gémissant, comme une bête assommée, les yeux clos.

- Messieurs ! mettez cet homme dans un fauteuil, et portez-le vite au dispensaire ! commanda Octave Cyrille.

Des travailleurs s'occupèrent d'exécuter l'ordre. On assit le blessé dans un fauteuil. Le bras reposait sur un barreau. Cela seulement était une souffrance impossible à supporter. On prit la route du bourg pour conduire

Aurélien au dispensaire. Et puis... c'était fini. Le travail recommença. La guilde ne s'était d'ailleurs pas arrêtée de fumer. On jeta l'auge de sang. Un autre s'occupa du travail d'Aurélien et les bœufs se remirent à tourner. « Ah ! disaient les hommes, quel grand malheur pour ce garçon !... Voilà qu'il ne pourra plus gagner sa vie !... Il devra faire de la mendicité ! Et Sô Rosalie, sa pauvre maman, je crois qu'elle va devenir folle ! Aurélien était tout son soutien ! »

*
**

Marilisse arriva tout essoufflée. Peut-être venait-elle d'apprendre quelque mauvaise nouvelle.

- Simon, jeta-t-elle, un grand malheur est arrivé aujourd'hui à La Visite !... Il y a un jeune homme qu'on appelle Aurélien qui travaillait chez M. Cyrille !... Son bras a été pris au moulin !... On a été obligé de couper le bras d'un coup de machette ! J'ai vu Aurélien ! On l'a transporté au dispensaire dans un fauteuil. Il baignait dans son sang. Et il hurlait, il hurlait comme quelqu'un dont un enfant viendrait de mourir ! Je n'ai pas eu le courage de m'approcher !

Marilisse s'étonnait de voir que ce qu'elle racontait ne paraissait pas intéresser Simon Mareu. Le jeune homme ne la regardait même pas, il portait ailleurs ses yeux furieux. Certes, plusieurs fois déjà, Simon s'était montré envers sa jeune maîtresse d'une grossièreté vraiment déplorable, la traitant de paysanne, de sotte et de putain. L'ardente passion des premiers jours avait été s'amenuisant. Voilà plus de trois mois qu'elle avait quitté la case de Tonton Prévilus et sa grossesse datait également de trois mois. Elle qui croyait que donner un enfant à son homme c'était grandir l'amour qu'il lui portait, elle s'était cruellement trompée !... Elle connaissait même très bien la cause de son malheur : Simon s'intéressait à trop de femmes. Il est bien vrai pourtant que lorsque le jeune homme fut certain de la grossesse de Marilisse, les premiers jours qui suivirent cet important événement furent tout de félicité. Mais cela s'était gâté. Certes, elle

n'avait jamais osé un franc reproche et se contentait d'être jalouse en son cœur et de pleurer, parfois, si elle était seule. Elle ne pouvait pas douter quelle serait la réponse - des claques - si elle se plaignait à Simon. Et elle ne voulait pas être frappée. A ses parents aussi elle cachait sa détresse. Elle désirait plutôt leur sembler satisfaite. Marilisse fournissait même un plus grand effort chaque jour pour tout accepter, pour être heureuse. Mais elle réussissait mal parce qu'elle était d'une nature droite. Cependant elle eût si vivement aimé un vrai foyer ! Maintenant, elle servait Simon, elle lui préparait les plats avec un plus grand soin qu'auparavant. Elle se faisait aussi plus coquette, se tenait toujours, même quand elle restait à la maison, avec une propreté méticuleuse. Et quelquefois Simon semblait lui revenir. Il la caressait chaudement, presque aussi chaudement qu'aux premiers jours. C'était quand la fierté emplissait le jeune homme de savoir que déjà, à son âge, vingt-trois ans, une femme portait un enfant de lui. Chaque fois Marilisse se sentait définitivement triomphante. Mais la rebuffade suivante de Simon remettait tout en question.

Marilisse allongeait sans cesse son récit, dans l'espoir qu'elle obtiendrait enfin un peu d'attention. Or, le visage de Simon Mareu demeurait toujours comme un ciel annonçant la foudre. Le jeune homme laissait parler la jeune femme. Mais quand Marilisse se tut, il éclata :

- Bon... Alors tu es allée t'occuper de ce qui ne te regardait pas ! proféra-t-il. C'est pourquoi je t'ai vainement attendue depuis tout ce temps pour me préparer un peu de riz au lait ! Il est près de six heures maintenant. Il est trop tard. J'irai chercher une autre personne pour me faire le riz au lait puisque, toi, tu es une impotente ! Maintenant j'en ai assez !

Sans qu'elle le voulût, Marilisse se laissa tomber sur la petite chaise qui était près d'elle et sa voix fut toute de douceur :

- Tu n'as pas besoin d'être mécontent, Simon chéri ! fit-elle. Tu n'avais pas l'habitude de venir si tôt ! Tu ne m'as pas dit de faire du riz au lait pour toi !

- Et alors, où étais-tu donc depuis tout ce temps ? demanda avec colère Simon Mareu, en posant des yeux durs sur la fille qui écoutait sans un souffle. Et voilà que tu prétends maintenant que c'est à toi de me dire quand je dois venir dans cette maison que j'ai louée de mon argent ! Et combien de fois faut-il que je te le répète, que cette histoire d'aller flâner chez X ou chez Y, je ne veux pas de ça ? Dès qu'une femme est bien avec un tas de gens, elle doit tomber dans le brigandage !

- Mais je te dis que je vais faire le riz au lait pour toi ! répondit Marilisse d'une petite voix mouillée. Ça ne prend pas de temps. Dans un moment, je finirai... Mais, Simon, tu parles de femmes qui tombent dans le brigandage, tu n'as pas raison !... Il y a des femmes corrompues, mais toutes ne sont pas les mêmes !... Si je suis ici maintenant, à Saint-Michel, c'est parce que depuis le premier jour que je t'ai vu, j'ai senti mon cœur battre pour toi !... Je me suis dit : « Quel beau jeune homme ! Je serais contente de me mettre avec lui ! » Tu n'as pas raison aujourd'hui de perdre confiance en moi... Toutes les femmes ne sont pas les mêmes... Je vais faire le riz au lait !

Mais ce discours n'avait fait qu'exaspérer Simon Mareu qui, assez drôlement, pendant que la fille parlait, s'occupait, armé d'une pierre, à enfoncer violemment la tête d'un clou qui ressortait du barreau d'une chaise.

- Je n'ai plus besoin de ton riz au lait ! lança-t-il. C'est trop tard maintenant !... Et voilà que tu te mets à me faire des leçons !... Il y a des femmes comme ceci, des femmes comme cela !... Parions que si je n'avais pas été te tirer des bois de Diguaran, tu ne me parlerais pas ainsi aujourd'hui !

Déjà les larmes embuaient les yeux de Marilisse. Elle voyait devant elle son bonheur partir en mille éclats qu'il ne serait plus jamais possible de réunir. Non point que l'incident fût par lui-même grave outre mesure, mais elle avait la force de reconnaître chez l'homme qu'elle aimait la volonté résolue de rompre. Et quand elle ne serait plus avec lui, qu'adviendrait-il alors d'elle, puisqu'il ne pourrait plus jamais être question de retourner chez Prévilus ?

- Je ne t'ai rien dit de mal, Simon ! balbutia-t-elle, en cherchant quand même à s'expliquer. Et pourquoi ne veux-tu plus me laisser préparer le riz au lait pour toi ?

Cette insistance le mit hors de lui, et dans la petite chambre la menace tomba comme un pavé.

- Merde ! proféra-t-il, avec ton riz au lait ! Ne t'ai-je pas déjà dit que je n'en avais plus besoin ? Va faire le riz au lait pour les gens chez qui tu as été flâner ! Si tu continues à m'embêter, il t'en prendra malheur ! Je te ferai fermer la bouche avec des gifles !

Marilisse se mit alors à trembler de tout son corps. En vérité, elle avait une âme courageuse, mais elle leva vers lui des yeux implorants :

- Simon, dit-elle, si tu me montres de l'injustice, moi je ne te dirai rien... C'est parce que je t'aime que je suis ici. Si un malheur m'arrive, c'est ma faute ! Mais, Simon, si tu me fais une injustice, je sais que le Bon Dieu te punira. Pour venir à Saint-Michel, j'ai abandonné mon père, ma mère, ma grand-mère, enfin toute ma famille ! J'ai consenti à voir tous mes parents me mépriser. Pourquoi ? Parce que je t'ai aimé !... J'avais trouvé d'autres garçons qui voulaient se marier avec moi ! J'étais fiancée à un homme, j'ai préféré le laisser ! Donc, si maintenant tu me faisais une injustice, je ne te dirais rien, parce que je t'aime et qu'une femme ne peut pas aimer davantage un homme ! Mais, Simon, pourquoi ne veux-tu plus vivre avec moi ?

Il rugit :

- Assez, maintenant ! Assez ! Merde ! Merde !

Le visage de Marilisse était trempé de larmes.

- Je peux au moins dire deux mots, fit-elle, je sens que si je ne parlais pas, j'étoufferais !

- Assez ! Assez ! hurla Simon Mareu. Je crois qu'il va t'arriver malheur !

Elle tenta de se faire alors câline.

- Tu n'as pas besoin d'être en colère. Je me presse de préparer le riz au lait pour toi !

- Riz au lait ! Riz au lait ! Ne t'ai-je pas dit que je n'avais plus besoin de ton riz au lait ? Eh bien ! voici pour toi !

Et deux gifles retentirent dans la salle, deux gifles violentes. A la première, Marilisse baissa les yeux, instinctivement, et voulut se garder le visage des bras. La seconde la frappa quand même avec plus de force, car, dans l'intervalle, Mareu s'était surexcité. Marilisse ne poussa pas un seul cri, redoutant d'entraîner d'autres fureurs et, la tête dans ses mains, elle sanglota doucement :

- N'est-ce pas que Simon m'a frappée ! Qu'est-ce que je t'ai fait, Simon, pour que tu me frappes comme ça ?

- Tu es contente à présent, dit le jeune homme, franchissant la porte pour se retirer. Je t'ai tirée des bois de Diguaran, et voilà que tu crois pouvoir être insolente !

Restée seule dans sa chambre, Marilisse s'écroula sur son lit. Les larmes jaillissaient d'une source sans fin. Les sanglots l'étouffaient. Des idées atroces accoururent dans sa tête : « Si j'avais écouté maman et papa, tout ça ne serait pas arrivé ! Pourquoi ne me suis-je pas mariée avec Silatois ? J'aurais dû savoir que c'était une personne de ma condition que je devais prendre !... Quand un enfant ne veut pas écouter son père et sa mère, il faut bien que des malheurs lui arrivent !... Un jour, peut-être, Simon me mettra dehors à coups de pied ! Il m'enverra faire la prostituée avec l'enfant que maintenant je porte, puisque Tonton Prévilus ne me recevra pas chez lui, et que je ne puis rester nue, ni mourir de faim. Si je n'avais pas suivi les conseils de Prévilien, je serais heureuse aujourd'hui. »

Et elle vit devant elle Prévilien en chair et en os, un long corps, une chemise bleue de paysan, des yeux audacieux, un visage barbu, de grosses lèvres tombantes, tout Prévilien avec tous les défauts de ce mauvais frère. Prévilien était un superstitieux, un homme qui servait encore les « loas », un buveur de clairin et aussi un ambitieux qui l'avait lancée dans une fausse voie. Prévilien n'avait vraiment pas d'expérience ; comment avait-il pu croire qu'elle serait heureuse dans de telles conditions ? Mieux eût valu épouser Silatois ! Silatois avait bien raison de ne plus parler à Prévilien, et même de dire publiquement

du mal de lui !... Seulement, un jour, entre Prévilien et Silatois, ça pouvait finir par une bataille ! Silatois, pas Massillon, quand même, c'était un bon parti ! Et le pasteur Henri ne lui avait-il pas appris l'éducation ?

*
**

Un dimanche après-midi, le pasteur Henri, avant son prêche, avait tenu à se rendre chez Tonton Prévilus, le meilleur ici de ses enfants, comme il disait. Les gens, malgré leurs bonnes intentions, n'avaient pas pu lui offrir à manger ce jour-là, n'ayant rien pour eux-mêmes. Comme après quelques paroles il songeait à partir, l'idée lui vint que Prévilus devait abattre le gros flamboyant, qui ombrageait la cour.

- Prévilus, ce flamboyant, autrefois, quand vous étiez dans la superstition, c'était, n'est-ce pas, un arbre « servi⁴ ». Vous devriez le couper ! Qu'est-ce qu'il fait là encore ? demanda-t-il.

La langue de Prévilus s'entrava dans sa bouche. Il n'avait aucun mot pour répondre. D'ailleurs, le rhumatisme le torturait et sa tête était si lourde d'amères pensées !... Il y eut un long silence. Le pasteur attendait.

- Ah ! j'aurais enlevé cet arbre depuis longtemps déjà, puisque je ne suis plus dans la superstition, put enfin dire le vieux. Mais il me donne de l'ombre. Sans le flamboyant, personne ne pourrait rester dans cette cour l'après-midi !

Mais le pasteur insista :

- Alors, fit-il, vous préférez un peu d'ombre à la présence du Christ !... Vous n'êtes pas celui que je croyais ! Vous n'êtes un protestant que de nom !... Christ ne viendra jamais dans votre cour tout le temps que cet arbre maudit, qui a d'abord été l'autel du diable, n'aura pas été arraché et rejeté comme si c'était le diable lui-même !

Tonton Prévilus sourit bizarrement, et sur son visage on pouvait lire qu'il pensait à la fois oui et non.

4. Arbre qui sert au culte vaudou.

Plaisimond s'écria :

- Ah ! papa ! C'est vrai que le pasteur a dit : « Tout le temps que cet arbre restera là, le malheur nous poursuivra ! » Qui sait ? C'est peut-être cet arbre la cause que tant de misères sont tombées sur nous ! Je travaille, mais je ne vois pas ce que me rapporte ce que je fais ! L'argent ne reste pas dans ma main ! Nous passons nos journées sans manger. Il y a des fois où, en vérité (ici il parlait en riant), n'était le pasteur Henri, et si tout ce qu'il nous a dit je n'avais pas ça dans ma tête, je prendrais ce qui ne m'appartient pas ! Voici que depuis une semaine M. Cyrille m'a encore renvoyé ! Depuis une semaine, je ne fais rien ! Mais je ne volerai pas ! Christ punit ça... On doit couper le flamboyant si on ne veut pas que tout le temps ce soit la même chose ici, la même misère !...

Grande Lésida gesticulait, battant des mains pour dire combien elle approuvait Plaisimond. Et quand il se tut, elle déclara, avec une fielleuse ironie :

- Écoute-moi, Prévilus ! Je suis plus vieille que toi, et pour moi tu n'es qu'un enfant ! Je te commande de faire disparaître ce flamboyant maudit dès demain matin ! Je ne veux plus le voir dans la cour ! C'est lui qui nous cause tant de malheurs ! Pasteur Henri nous le dit chaque jour : « On ne peut servir à la fois Jésus et Mammon ! » Il faut que je vous le dise, pasteur, Prévilus n'est plus le même depuis quelque temps ! Depuis que le rhumatisme l'a repris, il a perdu la tête ! Savez-vous, pasteur, ce qu'il m'a déclaré l'autre jour ? De cesser d'embêter Prévilién, que chacun avait son idée, et que si Prévilién ne voulait pas abandonner les « loas », on n'avait rien à dire à ce mécréant !...

- Prévilus disait ça pour se moquer, assura le pasteur Henri avec un petit geste évasif de la main.

Mais la vieille insista :

- Non ! non ! Pour de bon qu'il parlait, pasteur, reprit-elle. J'ai trop d'âge maintenant pour ne pas savoir quand une personne plaisante et quand elle parle pour de bon ! Croyez-moi, pasteur !

Mais Prévilus lui coupa la parole.

- Qu'est-ce que Grande Lésida dit comme ça à pasteur ? demanda-t-il. Ah !... Mais je souffre beaucoup, cet après-midi. Le bras ne m'a jamais fait si mal !... Le bras me fait mal !...

- Eh bien ! vous ne voulez pas abattre le flamboyant ! expliqua la grand-mère.

A vrai dire, les misères de Prévilus n'étaient pas sans inquiéter pasteur Henri.

- Le bras vous fait beaucoup souffrir, dit-il d'une petite voix malheureuse. Dimanche prochain, je viendrai avec un remède pour vous... Seulement, je vous le dis, rappelez-vous que vos souffrances c'est pour Christ et vous aurez du courage pour tout supporter !... Et puis, la première chose, il faut abattre le flamboyant ! En vérité, cet arbre maudit peut attirer sur toute votre famille la colère divine !

Prévilus demeura songeur un instant, la tête plus lourde qu'un fruit pourri. Puis :

- Je réfléchirai, pasteur, fit-il, je réfléchirai, car ce flamboyant nous donne de l'ombre ! Si je l'arrachais, où est-ce que j'irais m'asseoir quand il fait du soleil ? C'est ça, c'est ça qui me tourmente !

Le pasteur Henri était cette fois indigné. Et ce fut d'une voix menaçante qu'il invectiva le vieux :

- Mais, Prévilus, il paraît que Grande Lésida a raison et que vous auriez réellement peur de détruire cet « arbre servi » ! lança-t-il. Ce n'est pas de ma faute si je dis ces paroles, c'est vous qui m'y obligez ! C'est peut-être votre maladie qui vous a fait perdre la tête !... Mais qu'est-ce qu'il y aurait ? Je ne comprends pas !... Vous me dites que vous avez besoin d'ombre ! Alors, vous consentez à vous mettre à l'ombre sous un arbre maudit !

La vieille s'esclaffait, les deux mains à la taille, gesticulant à se casser les reins. Elle confirma les dires du pasteur :

- Ce que je vous ai raconté est vrai, pasteur. La maladie a brisé tout le courage de Prévilus.

Alors Tonton Prévilus ne se sentit pas la force de résister à cette coalition. Il hocha la tête :

- Bon ! ce que vous m'avez demandé, pasteur, j'y consens, dit-il. Dès demain matin cet arbre ne sera plus dans ma cour. Vous savez toutes choses ! Ce que vous voulez, c'est ça aussi que moi je dois vouloir ! Même les racines, je ne laisserai pas ! Vous serez content, pasteur !

Le pasteur s'en fut, heureux, comblé. Il faisait presque nuit déjà, une nuit chaude et de grande lune claire ; et, tandis que le pasteur se dirigeait, le pas leste, vers la petite maison où, dans un instant, comme chaque dimanche, il dirait la parole de Dieu, il prenait profondément conscience d'un grand bonheur. La petite scène qu'il venait de vivre suffisait à lui faire goûter, par tous ses sens, dans sa langue, ses doigts, ses yeux, les délices infinies qui lui vaudraient un jour au ciel ses souffrances d'ici-bas. Il marchait dans sa félicité. Quand il parvint à la chaumière de Dorismond, sa petite chapelle, les fidèles s'attroupaient déjà. Ce soir-là, le pasteur Henri dit à tous une nouvelle fois que Tonton Prévilus était la meilleure de ses ouailles, le modèle du converti, du chrétien véritable.

- Il y a, déclara-t-il, des gens que vous voyez bien habillés, bien propres, qui savent lire et écrire, mais tout cela n'est rien s'ils ne sont pas les enfants de Dieu. Heureux les pauvres d'esprit...

Prévilus, que son rhumatisme n'avait pas pu empêcher de venir, était heureux d'entendre ces paroles. Dans l'ombre de la foule, ses yeux brillaient comme des yeux de chat, et il avait même un petit sourire. La cérémonie s'acheva. Le flot paisible évacua la petite salle. Maintenant la nuit était entière, une nuit heureuse d'étoiles. La nuit, avec ses tambours lointains, une petite brise qui jouait dans les arbres, l'appréhension que l'obscurité lourde met dans les cœurs, le cri vilain des crapauds, le bon repos pour les corps épuisés. Tonton Prévilus s'allongea sur son « sitot-vlé » et essaya de dormir. Mais le bras lui faisait mal. Un gros papillon noir vint se cogner aux cloisons, provoquant chez tout le monde un grand

émoi, car on sait que ça annonce le malheur. Plaisimond, après une lutte avec l'insecte qui volait de cloison en cloison, le fit tomber d'un coup de balai et, par la porte entrouverte, le jeta dans la nuit...

Tonton Prévilus s'endormit enfin. Il eut un rêve. Une femme, très belle, avec de très longs cheveux, s'est plantée, droite, devant lui et a parlé :

- Tonton Prévilus ! Tonton Prévilus ! C'est moi, Maîtresse Erzulie, qui suis là ! Je suis venue expressément pour te dire que si tu renverses le flamboyant, de grands malheurs te frapperont !... Tu te demanderas de quels crimes tu es coupable !... Tu chercheras, mais tu ne comprendras pas. Oui ! c'est moi qui te persécute, c'est moi qui fais que tu es misérable et que tu es malade, parce que tu m'as abandonnée ! Mais si tu as le malheur de couper le flamboyant... Je ne te dis rien de plus !...

Il se réveilla et ne put se rendormir. Le rhumatisme ne le lâchait pas un instant, les pensées mauvaises non plus. La nuit s'écoula, atrocement longue. Par les anfractuosités de la chambre, l'aube vint enfin. Mais les mêmes images étaient toujours là, tenaces, dans le crâne de Prévilus... Ah ! on avait promis d'abattre le flamboyant ce matin !

Madan Prévilus et Grande Lésida se réveillèrent avant même le soleil. Il faisait froid. Mais n'y avait-il pas aujourd'hui un grand devoir à accomplir ?

Madan Prévilus héla Plaisimond :

- Plaisimond ! Plaisimond ! Réveille-toi donc ! Rappelle-toi qu'on a promis au pasteur Henri de couper le flamboyant ! Tu n'auras pas le temps toi-même puisque tu dois aller chez M. Cyrille... Mais lève-toi et va chercher Jean-Bart, Philémon et Osiris. Tu leur diras que Grande Lésida et moi avons besoin d'eux pour abattre le flamboyant. Ils sont de bons protestants. Ils ne me demanderont pas beaucoup d'argent pour un travail comme ça. Au contraire, ils seront bien contents. Samedi, Plaisimond, quand M. Cyrille te paiera, tu leur donneras quelque chose... Réveille-toi, Plaisimond, réveille-toi !

Mais tous s'étonnèrent, car Tonton Prévilus s'interposa :
- Non ! non ! Que personne ne touche au flamboyant !
déclara-t-il. Je ne veux pas ! C'est le flamboyant qui
donne de l'ombre dans la cour ! Si on le fait disparaître,
où est-ce que je me mettrai pour me reposer ?

- Est-ce que vous n'avez pas promis au pasteur Henri
d'abattre le flamboyant ? fit vivement Grande Lésida.

Le vieux se déchaîna :

- Ça, c'est l'affaire de pasteur Henri, ça ! Avec ma
maladie, l'ombre que donne l'arbre est tout pour moi.
Et puis, le pasteur Henri n'a pas à venir commander ici !
C'est moi le seul chef ici ! Je ne suis sous les ordres de
personne ! Je ne suis pas le domestique du pasteur
Henri ! Mes cheveux sont blancs, est-ce que je puis être
encore un domestique ? Écoute bien ce que je te dis, Plai-
simond : si tu as le malheur d'aller chercher des gens pour
faire abattre le flamboyant, tu n'es plus mon fils ! Je sau-
rai que tu es un jeune homme désobéissant et insolent
et je te chasserai de ma maison.

Pour parler ainsi, le vieillard s'était soulevé du fau-
teuil bien facilement, comme si les douleurs de son bras
avaient disparu. Plaisimond, bouleversé, laissa alors
retomber toute son ardeur d'un seul coup, comme avant
de dormir il faisait tomber son pantalon.

- Eh bien ! papa ! puisque tu ne veux pas, je serai
obligé de laisser cela, c'est toi le chef ici !

- J'ai commandé ! grommela le père.

Madan Prévilus et Grande Lésida ne purent alors que
se retirer dans un coin pour jacasser interminablement.
Prévilus était un hypocrite, un superstitieux qui, au fond,
avait peur des « loas », voilà pour quelle raison il agis-
sait ainsi, et on le dénoncerait au pasteur Henri. Mais
le vieux se contenta d'écouter sans répondre les méchan-
tes paroles qui le condamnaient.

*
**

Quelques jours plus tard, Prévilién s'habilla bien pro-
prement, avec son meilleur costume « bleu nelson » et
son chapeau de paille à ruban rouge, et il prit son bâton

pour descendre au bourg. Sa dette envers M. Sénatus arrivait à échéance, et il espérait bien, par ses explications, amener son créancier à accepter un premier versement de cinquante gourdes. Il n'avait pas pu réunir davantage d'argent. Et puis, après le « service » qu'il avait offert l'année dernière, il ne lui était resté ni cabris, ni bourriques, ni poules dont la vente lui eût permis de gagner quelques gourdes. Quand il parut chez M. Sénatus, le commerçant se trouvait tranquillement assis devant son bureau, le nez dans un gros cahier, et un crayon entre les doigts.

Prévilien salua, appuyé sur son bâton.

- Bonjour, compère Sénatus ! Et le corps ? Et la santé ?

Sénatus desserra à peine les dents :

- Ça va bien, Prévilien !

- Et la famille ?... Et madame ?... Et les enfants ?...

- Bien, grâce à Dieu !... Et vous ?

Le commerçant conservait toujours la tête penchée sur son cahier. Prévilien dit en souriant sans raison et se grattant la tête, après avoir relevé un peu son chapeau :

- Eh bien ! mon compère, c'est aujourd'hui 15 mai ! Ma dette est arrivée à échéance ! Je suis venu vous dire un mot !...

Sénatus regarda le paysan qui s'assit alors sans qu'on l'en eût prié :

- Ah ! mais, c'est vrai ! fit-il.

Maintenant il souriait lui aussi et il poursuivit :

- Savez-vous que j'avais oublié, Prévilien ! Si vous ne m'en aviez pas parlé, je ne m'en serais pas souvenu !

Mais son visage se rembrunit soudain :

- Eh bien ! vous m'apportez l'argent, n'est-ce pas ! Je vous avais dit de ne pas le prendre si vous saviez que vous ne pourriez pas le remettre !... Je suis votre « compère » ! Je ne veux pas avoir de difficultés avec vous ! Mais vous m'aviez dit que vous pourriez me payer le jour convenu !... Alors, maintenant, vous ne me chanterez pas d'histoires, j'espère !...

Tandis qu'il parlait, Prévilien s'était assis devant lui,

le front bas, secouant la tête, ballotté, le bâton entre ses jambes, songeant à mille choses. Il rêvait surtout d'assassiner Octave Cyrille. Il lui appliquerait mille coups de machette par tout le corps. De ce qu'on fait au méchant, Bon Dieu rit, pensait-il. Il ne se faisait pas d'illusions. Quand même pourtant, il défendrait ses intérêts. Il n'avait pas pu se départir tout à fait de cet espoir hésitant que le commerçant accepterait un premier versement sur la dette.

- Mon compère, nous allons nous entendre ! fit-il en souriant toujours, d'un sourire qu'il trouvait aussi bien dans sa volonté de lutte que dans ce faible espoir qui lui restait dans le succès de sa cause. Je n'ai pas tout l'argent, c'est vrai ! Mais, grâce à Dieu, je ne suis pas venu les mains vides auprès de vous ! Alors, je vous apporte cinquante gourdes. Je vous demande de les accepter, pour moi ! Nous nous entendrons bien, mon compère ! Nous nous entendrons ! Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous connais ! Grâce à Dieu, avec la pluie qui tombe bien maintenant, je vous paierai le reste de votre argent sans difficultés !

Sénatus, qui, tandis que parlait le débiteur, demeurait figé et menaçant comme une image de Dieu le Père, s'écria brusquement :

- Non, non ! Prévilien !... Je ne puis accepter de premier versement ! C'est une vente à réméré⁵ que nous avons contractée ! Je pourrais, ce matin même, saisir votre jardin ! Mais je n'agirai pas avec vous comme si vous étiez n'importe qui, comme si je ne vous connaissais pas ! Je vous fais une grande faveur ! C'est moi seul dans Saint-Michel qui ferai ça pour vous ! Je vous donne un jour de délai... Mais je vous avertis : si dans vingt-quatre heures vous ne m'apportez pas mon argent, je saisis le jardin !

- Vous feriez ça vraiment ! s'effara Prévilien, la voix basse, le front au sol. Alors, où est-ce que j'irais avec ma femme et mes enfants ?

5. *Réméré* : vente au cours de laquelle le vendeur d'un fonds se réserve la possibilité de racheter celui-ci dans un délai convenu.

L'indignation du commerçant fut d'un seul coup à son comble.

- C'est une chose qui vous regarde, ça, mon cher ! hurla-t-il. Vous êtes venu prendre mon argent. J'ai voulu vous secourir et, maintenant, vous venez me chanter un tas de paroles ! Moi, je n'ai pas besoin de vos paroles ! Je ne connais que mon argent ! Si dans vingt-quatre heures vous ne m'avez pas apporté jusqu'à mes derniers centimes, je saisis votre jardin ! Et si je faisais l'homme au bon cœur, si je laissais un peu d'argent pour chaque client, où en serais-je maintenant avec ma femme et mes enfants ? Vous, dans les bois de Diguaran, dix centimes par jour vous suffisent ! Vous n'avez pas de besoins ! Vous n'avez pas à envoyer vos enfants à l'école ! Moi, j'ai trois enfants en pension à Port-au-Prince ! Savez-vous combien, chaque mois, cela coûte ? Sept cents gourdes !...

Prévilien avait souri, d'un sourire compliqué, il est vrai, quand il avait entendu M. Sénatus prononcer cette parole : « Et si je faisais l'homme au bon cœur, si je laissais un peu d'argent pour chaque client... », car il avait un argument comme à portée de la main. Il ne priait pas Sénatus de lui faire un cadeau ; il avait seulement sollicité que la dette fût remboursée en plusieurs versements. Mais quand il osa en faire la remarque, Sénatus grommela plus fort :

- Moi, je ne suis pas dans cette histoire de premier versement ! J'ai nommé votre enfant, c'est vrai, mais les affaires sont les affaires ! En affaires, il n'y a ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs, vous comprenez ça ? Hein !... Mon cher, le seul conseil que je vous donne, c'est d'aller vous débrouiller pour m'apporter mon argent ! Si vous avez des bœufs ou des bourriques, vendez-les ! Débrouillez-vous comme vous savez, mais apportez-moi mon argent, tout mon argent ! Sans quoi, malheur à vous ! Je ne suis pas responsable de ce qui arrivera ! Je ne plaisante pas ! Ce n'est pas pour rien que je travaille ! Je ne me lave pas les mains pour ensuite les essuyer par terre...

Ses yeux laissaient filtrer une rage mal contenue.

- Eh bien ! parvint à murmurer Prévilién, ce n'est pas ma faute, mon compère Sénatus, si je n'ai pas réuni tout l'argent ! La canne n'a pas fait de prix. La pluie n'est pas tombée beaucoup cette année ! Pour comble de malheur, mon fils a été malade. J'ai été obligé de dépenser beaucoup pour le faire soigner ! Je ne pouvais pas le laisser mourir ! J'ai de la bonne volonté !... Ce n'est pas ma faute... Vous pouvez me croire, compère Sénatus.

Le commerçant posa sur Prévilién ses deux grands yeux. Il se dominait mieux maintenant :

- Bon ! dit-il, en détachant chacun de ses mots comme si, alors, chaque parole, telle une pierre lancée avec précision, eût mieux atteint son but, pour en finir, Prévilién, qu'avez-vous décidé ? Oui ou non, m'apportez-vous tout mon argent dans vingt-quatre heures au plus tard ?

- Je vais voir ce que je vais faire, monsieur Sénatus !

Prévilién était écrasé comme sous un grand poids. Il avait repris son chapeau et jouait avec. Des pensées horribles se précipitaient dans sa tête. Une scène impossible dansait dans son esprit : on chassait Asséfie, les deux enfants et lui-même de la propriété. Il se voyait prenant ses hardes, ses chaises et sa petite malle pour se réfugier chez Tonton Prévilus. Mais il y avait une chose que certainement il ne pourrait pas emmener chez son père : les « plats-servis ». Peut-être même que Prévilus l'obligerait à devenir protestant ! Quel malheur ! Les « loas » ne l'accablent-ils pas alors ? Et Octave Cyrille, tout le personnage, vint camper dans son imagination. La haine gronda en lui : « Ce bandit, se dit-il, qui a nom Octave Cyrille, c'est lui qui m'a mis dans tous ces malheurs ! Si un jour il me tombe sous la main, en un bon endroit favorable, je lui tranche la tête, je n'y manquerai pas, que le tonnerre m'écrase !... »

Sénatus coupa le silence :

- Bon !... Nous avons parlé trop longtemps déjà ! Comme je vous l'ai dit, je vous accorde vingt-quatre heures ! Vous pouvez partir. Vous êtes un homme, n'est-ce

pas ? Alors, débrouillez-vous !... Vous ferez ce que vous voudrez, je n'ai plus rien à vous dire, vous êtes libre ! J'ai d'autres chats à fouetter... Au revoir !

Et il se leva... Prévilién fit un effort pour se soulever, lui aussi. Son visage disait de grandes transes, comme une eau claire laisse voir les amas du fond. Mais il avait du courage et il rechercha un sourire lorsqu'il prit la main que Sénatus lui tendit :

- Alors, c'est ça ! bredouilla-t-il. Comme nous avons dit ! Je vais voir ce que je peux faire...

- Au revoir ! répéta Sénatus entre ses dents.

Prévilién sortit. Il passa chez Marilisse. Pour l'apitoyer, il raconta la scène en la déformant même un peu. Il raconta, par exemple, qu'il courait le risque non seulement de perdre son jardin, mais encore d'être mis en prison pour six mois. Il croyait d'ailleurs ce qu'il disait. Puis il demanda à sa sœur un peu d'argent en emprunt. Marilisse lui répondit qu'elle n'en avait pas pour le moment, le commerce allant très mal pendant la morte-saison. Ce fut ce jour-là que pour la première fois Marilisse confessa à son frère que depuis trop longtemps déjà Simon la malmenait :

- Maintenant, dès que Simon devine que le commerce m'a rapporté quelques gourdes, il me les demande, avoua-t-elle. Et puis, cela fait trois fois qu'il m'a souffletée. Moi, je ne continuerai pas à rester dans cette situation ! S'il a le malheur de lever la main sur moi une nouvelle fois, je le quitte. Je suis enceinte de lui, mais ça ne fait rien ! Je trouverai un autre homme qui me ramassera... Tu peux me croire, Prévilién, je n'ai plus cinq centimes ! Si j'avais de l'argent, je ne te refuserais pas !

Prévilién rentra, abattu, à Diguaran, et se rendit du même pas chez Tonton Prévilius. Le vieux père, blotti dans son fauteuil, souffrait horriblement de son rhumatisme. Madan Prévilius puisait de l'eau au puits, pour sa lessive prête. Grande Lésida, les enfants à côté d'elle, sommeillait sur une natte, à l'ombre du flamboyant !

- Bonjour, papa ! dit Prévilién. J'ai l'impression que tu souffres, cet après-midi.

Prévilien baissa la tête davantage encore. Ses pensées étaient comme une mer agitée de remous violents. Il n'arrivait pas à les relier entre elles. Peut-être que son père avait raison. Son cœur le lâchait. Il souffrait à l'idée que c'était lui, lui, un fils que Tonton Prévilus aimait tant, qui avait attiré sur sa famille tous ces malheurs, lui et les autres serviteurs des « loas » qui avaient valu à Diguaran tant de maux... Il se demanda pour la millième fois où il irait avec sa femme et ses enfants si on les expulsait du jardin, et il fit un suprême effort, ou plutôt il s'écroula dans ces paroles :

- Papa ! Si réellement Bon Dieu m'abandonne et que je perde la terre, c'est chez toi que je dois venir ! Il n'y a pas un autre endroit... Alors j'accepterai, je laisserai le « vaudou » ! Je sais que si je suis dans le « vaudou », tu ne m'accueilleras pas chez toi. Je laisserai le « vaudou » ! Je ne puis pas faire autrement. Ah ! papa, notre situation n'est pas bonne du tout maintenant, et Plaisimond n'a rien trouvé à faire depuis deux semaines. Compère Cyrille l'a malhonnêtement renvoyé !... Je ne sais pourquoi le Bon Dieu ne punit pas M. Cyrille aussi !...

Prévilien qui s'attendait à ce que son père, malgré la maladie, sursautât de joie, fut bien surpris de le voir persister dans son silence, le visage et les yeux encore plus soucieux. Son étonnement fut si grand qu'il dit :

- Papa, ça te gênerait beaucoup, il paraît, si je venais dans ta case avec ma femme et mes deux enfants !... Je sais que la case est petite ! Mais si toi qui es mon père, tu ne peux pas me recevoir... alors, qu'est-ce que je ferai ? Je ne peux aller dormir au milieu des jardins... Je te l'assure, je quitterai les « loas » !...

- Non ! non ! Ce que tu crois, ce n'est pas cela, Prévilien ! Ma case est petite, mais il y aura toujours de la place pour mes enfants ! Je songeais plutôt à autre chose ! Ah ! Prévilien, aujourd'hui, tu comprends enfin que tout ce que je te disais, c'était vrai ! Pourtant, depuis tout ce temps, ça ne te faisait rien de me voir persécuté par les « loas » !...

Prévilien releva la tête quand il entendit son père dire : « persécuté par les loas ». Aussi Tonton Prévilus remarqua bien vite son erreur et la corrigea :

- Ah ! qu'est-ce que je dis comme ça ? fit-il. Je perds la tête. C'est « persécuté par Christ » que je voulais dire !

Prévilien sourit mystérieusement, et les mêmes pensées pourrissaient toujours dans sa tête. Et ce fut encore Tonton Prévilus qui rompit le silence :

- Prévilien, nous n'avons pas besoin de rester à parler plus longtemps ici ! Beaucoup parler n'arrange pas les affaires ! Va plutôt chercher à te débrouiller ! Après, tu viendras me dire, et nous saurons ce que nous aurons à faire... Presse-toi aussi d'aller dire un mot à Asséfie ! Tu ne peux pas lui cacher la nouvelle et, quand elle l'apprendra, elle sera renversée face contre terre.

*
**

La perte du jardin fut pour toute la famille un pénible événement. Mais Prévilien fut quand même assez sage pour ne pas engager un procès ruineux et, de toute façon, perdu d'avance. Compère Sénatus entra en possession des deux carreaux de terre. Il avait dans son armoire les titres de propriété, que Prévilien lui avait remis lors du prêt. Ça suffisait pour que le jardin fût désormais son bien. Pourtant, Prévilien ne se vit pas contraint de se retirer chez son père avec sa famille. En effet, le matin où Sénatus était venu prendre possession de la terre, il avait eu envers Prévilien qui, debout devant lui et tout droit, une machette à la main, le considérait sans pitié, envers Asséfie qui, appuyée contre la cloison, hurlait éperdument, un geste conciliant. Il avait dit :

- Mon compère ! Ce n'est pas avec plaisir que je prends votre jardin. Vous êtes mon compère, j'ai nommé votre enfant. Mais je suis obligé d'agir ainsi parce qu'il faut comprendre que, moi aussi, j'ai de l'argent à payer aux négociants de Gonaïves !... Mais voici ce que je vais faire pour vous ; je ne vous chasserai pas du jardin, non, je ne peux pas vous faire une chose comme ça !... Vous

pouvez rester ici avec votre femme et vos enfants. Vous serez mon gérant. Vous connaissez bien le jardin, puisqu'il était à vous. Vous surveillerez bien pour moi. Et gare surtout aux voleurs ! Quand vous aurez coupé la tête à un seul, ils ne nous embêteront plus ! Oui, comme je vous dis, Prévilien, vous pouvez rester dans le jardin... Je sais que vous serez un très bon gérant. Je vous paierai deux gourdes par semaine...

Et alors, ayant considéré le juge de paix et Origène, le chef de section, qui accompagnaient M. Sénatus, Prévilien avait pressé la main sur sa machette et avait répondu : « Oui, j'accepte, monsieur Sénatus, j'accepte... » Il songeait aussi, humilié, à cet éclat de rire dont partirait Massillon quand il apprendrait la nouvelle...

CHAPITRE SIXIÈME

UN, en effet, qui dansa de joie, ce fut Massillon ! Massillon se dit : « Bon Dieu m'a donné ma vengeance ! Prévilien n'est pas mort, c'est vrai, mais ce qui est arrivé vaut mieux que s'il était mort ! Il avait dit qu'il ne voulait pas de moi pour Marilisse parce que j'étais un vagabond, un vieux pauvre qui n'avait pas de jardin ! Et lui, qu'est-ce qu'il a maintenant ? »

Mais il n'osait pas se moquer publiquement de son ennemi. Quand on lui parlait de Prévilien, il préférait répondre qu'il n'aimait pas se mêler des affaires des gens. « Maintenant, je puis oublier que Prévilien m'a pris mon enfant, se disait-il aussi. Ce que je voulais voir, je l'ai vu. J'ai ma satisfaction ! Mais j'ai un peu de peine pour Tonton Prévilus et Plaisimond, car ils sont réduits à la dernière misère. Tonton Prévilus était mieux dans ses affaires que moi. Maintenant il est comme moi. Il a des enfants auxquels il ne peut pas donner à manger... Prévilien ne peut plus maintenant les aider... Ils n'ont plus que Plaisimond qui, à lui seul, ne peut pas... »

Oui, il ne restait plus que Plaisimond qui, à lui seul, ne pouvait rien. Et c'est ainsi qu'un soir, après mille tentations repoussées, et comme si, au milieu de tous ces malheurs, quelque fibre se fût soudain cassée en lui, Plaisimond songea avec force : « Je dois me débrouiller

autrement ! M. Cyrille nous fait travailler pour rien et je ne puis pas laisser mourir de faim mon père et mes petites sœurs... Il n'y a rien maintenant dans notre jardin, mais chez M. Cyrille... »

Il y avait en effet quelques bananiers chez Octave Cyrille, une petite touffe de bananiers que le planteur avait été bien heureux de voir grandir, la terre de Diguaran n'étant pas favorable à cette culture. C'est là que Plaisimond ira faire le coup...

Malgré l'ombre profondément épaisse, malgré cette peur qui l'empoignait de la nuque aux pieds, Plaisimond, dans une allée découverte, marcha droit devant lui, regardant ici, regardant par là, scrutant. La pauvre lueur des étoiles n'éclairait pas, et le mince croissant de lune regardait d'un œil trop vague à travers le feuillage mouvant. Soudain, une brise secoua plus fort les arbres. Il frémit ! Sur une butte où n'avait poussé que la mauvaise herbe, il s'arrêta pour observer encore. Rien ! Mais quelle est cette solitude ? Quel est ce silence angoissant ? Seulement la chanson criarde et monotone des bêtes de nuit. Seulement la douce cadence du feuillage animé par le petit vent frais et sec... Et lui !...

Un moment, il voulut rétrograder. Sans raison particulière, un coup de peur l'avait pris qui le secoua et fit se heurter ses mâchoires. Puis il se souvint qu'Altidor, le gérant de cette habitation, était un homme terrible ! Il trembla davantage encore, comme un arbre dans la main des vents. Sans doute, il se savait adroit. Il agissait avec des précautions extraordinaires. Mais, puisque si c'est le jour du malheur, même un « ouanga » ne sert de rien, il réfléchit au déshonneur qui pour toujours, comme une giffe, lui marquerait le visage, si on le découvrait. Il songea qu'au moindre malentendu, tout le monde, à Diguaran, et d'abord les voleurs qu'on n'avait pas attrapés encore, lui jetterait ça à la face : « Regardez donc ce vieux voleur ! Rappelez-vous ! Rappelez-vous le régime de bananes qu'un jour vous êtes allé voler au jardin de compère Cyrille ! » Le visage

de Prévilus, son pere, le protestant !... le vieillard honorable que tout le monde respectait, se précisa un instant en son esprit, le troubla. Puis, songeant aux coups de matraque d'Origène, le chef de section, il frémit. Démonté, il se retourna et fit un pas vers la clôture. Mais la crainte, la pensée terrible de subir un troisième jour sans manger, le domina soudain comme un coup de folie, fit couler en ses veines le sang des audacieux, lui prêta des instincts de fauve. Et ce qui le décida sans appel, ce fut la mine plaintive de ses petites sœurs qui vinrent camper dans son imagination. Il pressa la machette dans sa grosse main : « Si je rencontre le gérant, je lui coupe la tête, se dit-il, j'en ai assez d'avoir faim. Si je continue à écouter les paroles du pasteur Henri, je mourrai de faim. »

Il avança. Il écartait le feuillage avec cette adresse supérieure que les situations périlleuses donnent parfois aux timides. Et voici Plaisimond, le cœur battant comme une peau d'assotor, près de ces bananes que le matin même il avait contemplées. Ses yeux, grosses lucioles, fouillent minutieusement l'ombre pour voir si Altidor, le gérant, n'est point caché quelque part. Soudain, partis du côté de la clôture, des aboiements trouèrent l'espace, le remplirent. Mais il reconnut les appels de Rodrigue, son bon petit chien, et il retint un tremblement. Rodrigue l'a certainement vu sortir et l'a suivi. Il marche... Plaisimond est maintenant sous les bananiers. Il retient son souffle. Il avise le plus gros régime. Il sourit déjà !... Il le tient !... Mais quoi ? Voici que sous lui la terre croule ! Voici que dans un grand trou qui le happe, Plaisimond disparaît ! Plaisimond est pris à une piquette. Un cri jaillit dans la nuit et d'autres cris encore...

Les cris sont maintenant plus angoissants. Plaisimond est un taureau blessé qui beugle. C'est un mourant qui hurle, qui hurle désespérément vers la vie.

On entend : « Maman, viens me sauver ! Mes amis, venez me sauver ! Maman ! Papa ! Qu'est-ce que vous direz quand vous saurez ce qui m'est arrivé ? C'est pour

vous que j'étais venu voler ces bananes, pour vous apporter la vie !... »

Rodrigue, le petit chien fidèle, aboie, aboie comme une bête blessée. Vers le croissant léger de la lune, il aboie sa petite âme de chien fidèle. Il a découvert le tombeau, s'y jette. Il va lécher les blessures. Car Plaisimond, en s'écroulant, s'est fait mal à en mourir. De solides aiguilles en « bois-chandelle », taillées comme de fines alênes, lui traversent les pieds. Ah ! ces « piquettes-chandelles » !.. On vous les construit avec une science ! C'est un ensemble de pieux effilés, longs comme des couteaux, et fichés en cercles concentriques dans un socle en bois. Adroitement dissimulés dans une fosse que recouvre un innocent feuillage, plus redoutables qu'un « ouanga », ils vous attendent. Qui s'y laisse prendre n'en revient pas ! Car toujours on les « charme ». On les enduit de ce savant mélange : du sang d'araignée-trou-rouge, crasse des dents, venin de crapaud, et mille ingrédients encore. Cela vous fait enfler comme le ventre d'un mort. Puis, après trois jours, si ce n'est pas la même nuit, vous crevez. Plaisimond le savait et il hurle : « Maman ! Papa ! Venez me sauver ! Venez me sauver ! »

Il veut se dégager les pieds. Mais, en se baissant, voici que les mains sont aussi transpercées ! Voici que les cuisses, les fesses sont aussi lacérées ! Rodrigue, le petit chien fidèle, aboie infatigablement son désespoir. En ses yeux de petit chien, quelle douleur ! Il veut boire les ruisseaux de sang, essaie de tirer à lui, de sa gueule impuissante, le mourant, qui gémit, qui gémit...

La vie se retire avec ce sang qui ruisselle par tant de trous dans la chair. Et tandis qu'il pleure, qu'il râle, il voit très bien certaines choses. Il songe à sa mère, au vieux père, à ses petites sœurs. Il revoit avec netteté le visage de nombreux amis dont plusieurs l'insultent. Que feront sa mère et Tonton Prévilus quand ils apprendront la nouvelle effroyable ? Plaisimond prie Dieu de lui pardonner. Il voit très bien Marilisse debout devant lui, dans une robe bleue. Le pasteur Henri l'accable de reproches. Tonton Prévilus est assis dans son vieux

fauteuil et souffre du bras. On porte le corps à sa dernière demeure et, dans le convoi qui chemine, lentement, un pâle après-midi, vers le petit cimetière abandonné au flanc du monticule, deux femmes se distinguent par leurs cris plus lugubres et leur désespoir : sa mère et Grande Lésida. Lui qui est dans cet affreux cercueil et que l'on conduit, à petits pas, dans une fosse étroite pour l'y abandonner !... Dès demain, les vers commenceront à lui piquer les yeux, la bouche, le ventre, les orteils ! Ah ! si quelqu'un passait de ce côté, Plaisimond ferait un effort suprême pour crier !... Mais la nuit est noire partout, et il ne perçoit que le coassement froid des crapauds ! Plaisimond confesse encore ses péchés à Christ. S'il est venu voler, c'est qu'on avait faim à la case ! Il est sûr que Christ lui pardonnera. Le pasteur Henri le traite d'hypocrite, de voleur et de maudit au nom de Dieu ! Prévilien lui apparaît soudain, se trémoussant et chantant à une « martinique ». Prévilien est heureux et rit. Il se voit dans ce même jardin d'Octave Cyrille, non pas gisant dans un trou de mort, mais par une fraîche matinée ; il frappe de grands coups de machette les plants de canne. Plus d'un quart d'heure s'est écoulé depuis que Plaisimond agonise. Il songe encore à sa mère et une larme plus chaude coule. Un râle plus fort soulève brusquement sa poitrine !... Le corps retombe !... La dernière plainte s'est tue !...

Cependant, la nuit s'était écoulée. Maintenant, les premiers rayons du soleil, lui-même lointain encore, lavent joyeusement le morne, le ciel, les étoiles, le cercle du monde, les jardins paisibles, les toits de chaume. Le ciel est une immense rose épanouie. Leur torpeur secouée, les oiseaux reprennent en chœur les chants de la vie. La brise est froide et triste : un petit vent de cimetière. Par le sentier, quelle est cette chanson qui vient ?

*Legba lan hounfor moin
Paré soleil pou moin¹.*

1. « Legba, toi que je vénère dans mon autel,
Prépare pour moi le soleil. »

Vers midi, Altidor, le gérant, découvrit le cadavre qui se gonflait déjà et sentait. Rodrigue, le petit chien fidèle, était là : il sommeillait, accablé, exténué. Pauvre Plaisimond ! Cette pourriture, il faudra la mettre en terre l'après-midi même. Il ne sera pas possible d'attendre demain, tant déjà cela empest ! M. Cyrille s'est servi d'un bon poison, hein ! pour badigeonner ses « piquettes » ! Sur le cadavre, les chiens avaient commencé la danse macabre de leurs gueules...

En se promenant dans le jardin, Altidor avait été surpris par une odeur nauséabonde. Il chercha et vit le corps dans le trou. Quand il reconnut Plaisimond, Plaisimond, le protestant, il sursauta, lança les deux bras en l'air, poussa un cri et courut annoncer la nouvelle au patron :

- Plaisimond ?... Plaisimond ?... s'étonna maître Cyrille. Mais qu'est-ce qui l'a porté à faire une chose comme ça ? Quand Tonton Prévilus entendra cette histoire, il voudra mourir !... Plaisimond était un bon travailleur, c'est vrai, mais puisqu'il était venu voler mes bananes, c'est son affaire ! Je suis bien content ! C'est le premier que j'attrape. Quand j'en aurai pris un second, j'aurai ma paix avec les voleurs ! Allez chercher le chef de section Origène ! Grâce à Dieu, je savais que j'aurais mon repos avec les voleurs !...

Cyrille annonça la nouvelle à sa femme qui s'effraya, plaignit le malheureux, mais aussi l'injuria. Déjà on s'attroupait, malgré la mauvaise odeur du cadavre. Les pieux avaient profondément pénétré les fesses, les pieds, les mains. Le corps était resté accroupi, la tête et le dos contre le rebord du trou. Il y avait eu éboulement, et de grosses mottes pesaient sur le ventre, les jambes, la poitrine, mêlées aux branchages qui avaient servi à dissimuler la fosse. Le visage émergeait tout entier, calme et beau dans la mort. Mais cela sentait fortement, et il fallut écarter les chiens. Des travailleurs voulurent dégager le cadavre :

- Non ! s'écria maître Cyrille, non ! attendez le chef de section ! Ne touchez pas au corps avant l'arrivée du chef de section. J'ai aussi fait chercher le juge de paix !

Les travailleurs étaient une vingtaine ; ils avaient dû rester assez loin, à cause de la peste. Il y en avait même - Cincinnatus Marc-Aurèle, le directeur de la guilde et Altidor le gérant - qui émettaient des réflexions à haute voix, pour être entendus du maître.

- Qui aurait pensé que Plaisimond était aussi voleur que ça ! lança celui-ci.

Et l'autre continuait en ricanant :

- Je croyais qu'on disait que les protestants ne savaient pas voler ! Et pourtant voici qu'un protestant est venu mourir dans une « piquette » ! Plaisimond était malhonnête ! C'est bon pour lui ! M. Cyrille l'aimait trop, vraiment ! Il n'y a pas un mois, Plaisimond travaillait ici ! Et, en vérité, il n'y a pas un meilleur patron que M. Cyrille !... Je parie avec vous que personne ne viendra plus voler ici !

Mais Décius et Rosemond ne furent pas de cet avis. Ils étaient deux jeunes paysans aux yeux clairs et vifs comme un filet d'eau où brûle le soleil d'été. Et si l'un, Rosemond, était de corpulence assez chétive, et si l'autre avait des muscles forts, cela n'empêchait point que dans leurs poitrines battissent deux mêmes cœurs. Cyrille les avait embauchés tout juste il y avait quelques jours, car, on sait, le grand planteur ne tolérât jamais longtemps chez lui les insolents, les protestataires, les « réclameurs », les « cacos ».

Décus dit à Rosemond, à mi-voix :

- A vrai dire, mon cher, cet homme qu'on appelle Cyrille est un criminel ! Il n'avait pas le droit de faire une chose comme ça ! C'est un bandit !

Rosemond fit un signe de tête :

- Moi aussi, c'est ce que je pense, approuva-t-il, également à voix basse, cette affaire-là, c'est très grave ! Il n'y a pas un nègre qui puisse voir une chose comme ça d'un cœur content ! On n'a pas le droit de tuer un homme pour quelques bananes ! Il faut qu'on mette M. Cyrille en prison. Cet homme est un criminel !

- Un criminel, un assassin, un bandit, un voleur de grand chemin ! renchérit Décus.

En Rosemond et Décius, l'indignation et la révolte se confondaient maintenant et, sans même qu'ils le voulussent, leurs doigts frémissaient sur la machette à la courbe vive et menaçante sous le soleil qui incendiait le plateau. Le cadavre empestait sans cesse plus fort.

Rosemond fit quelques pas vers M. Cyrille et cette fois, il n'eut point peur de lui donner sa pensée.

- Monsieur Cyrille, dit-il, d'un ton bien assuré, vous savez que vous n'auriez pas dû commettre ce crime ! Plaisimond, c'est pas un chien qu'il était ! Ah ! c'est pour ça que vous aviez dit aux travailleurs que s'ils allaient sous les bananiers, vous ne seriez pas responsable de ce qui leur arriverait !... Mais c'est le travail des hommes qui fait pousser les bananes et les bananes ne peuvent pas faire un homme !...

Quand ils entendirent ces paroles, tous les paysans, sauf Cincinnatus Marc-Aurèle, le directeur de la guilde, et Altidor, le gérant, relevèrent d'un seul coup la tête. Le mécontentement et la souffrance grandissaient sur les visages. L'insolence si odieuse de Rosemond entra comme une morsure de serpent au plus vif du planteur. Voici qu'une fois de plus un être de rien, un paysan, osait contester son autorité ! Quand est-ce qu'ils apprendraient, ces salauds, à être respectueux et reconnaissants, puisque c'était lui, Octave Cyrille, qui les faisait vivre en leur donnant à travailler ? Il hurla son indignation.

- Comment, s'écria-t-il en agitant fébrilement ses deux poings fermés et le visage convulsé par d'horribles grimaces, comment ? Qu'avez-vous osé dire, Rosemond ? Alors, et mes bananes ? Est-ce que Plaisimond m'avait aidé à les planter ? Si je me laissais piller, qu'est-ce que cela pourrait vous faire ? Seuls les gens sans responsabilité comme vous, les êtres de rien, les gens comme vous qui peuvent marcher pieds nus et en haillons, qui peuvent se contenter d'un petit morceau de cassave pour toute une journée, seuls ces gens-là peuvent tolérer les voleurs ! Je serai obligé de penser que je n'ai que des voleurs devant moi. Ah ! mon cher Rosemond, le con-

seil que je vous donne, c'est de vous taire dans ce qui ne vous regarde pas, sans quoi ce ne sera pas bon pour vous !...

Le vent soufflait en rafales et s'énervait dans les arbres qui résistaient en se balançant et en se relevant. Des feuilles tombèrent. En vérité, le cadavre empestait comme un mort de huit jours. Rosemond lança un regard de mépris vers Cincinnatus Marc-Aurèle et Altidor qui riaient et approuvaient Cyrille, et il dit avec colère :

- Alors, on peut détruire un homme pour un morceau de banane !...

Et ses mains se crispèrent nerveusement sur la machette qui avait déjà abattu tant de grands arbres.

- Monsieur Cyrille, ajouta-t-il, quelle est la loi qui veut qu'on puisse tuer son prochain pour un morceau de banane ? Plaisimond était mon ami et je le connaissais bien. Cet homme n'était pas un voleur ! Il n'y avait pas plus honnête que lui ! Je suis sûr que, tout simplement, il passait sous les bananiers, et le malheur est arrivé !

Alors, Décius, qui jusqu'ici n'avait pas beaucoup parlé, sentit une force nouvelle monter en lui. Il regarda les paysans. Ce pauvre Plaisimond, leur camarade, un si bon garçon, si gentil et si bien élevé, si honnête, loyal avec tout le monde, donner raison contre lui à M. Cyrille eût été pour eux une honte, une abomination, dont toute la pluie de tous les siècles à venir n'eût pas suffi à les laver. Chez les plus sensibles et les meilleurs, il y avait même maintenant des larmes au coin des yeux. Quant à Cyrius Gé Pété, il sanglotait visiblement, la tête dans ses mains. Décius, à son tour, s'avança et parla.

- Monsieur Cyrille, dit-il, en vérité, Rosemond a raison ! Regardez dans quel état vous avez mis ce malheureux ! Vous aussi, vous avez un grand garçon qu'on appelle Jean Cyrille. Vous ne devriez pas faire ça ! Si peut-être Plaisimond est venu voler quelques bananes, c'est parce qu'il avait faim ! Que vous êtes criminel, monsieur Cyrille !

Et un sanglot se noua dans sa gorge.

Alors, tant d'audace, vraiment inadmissible, fit se cabrer le grand Octave Cyrille. En un regard, il avait comparé sa richesse et sa puissance à la misère et au dénuement de Décius, de Rosemond et de tous ces autres êtres de rien, ses obligés, des ingrats qui maintenant semblaient prendre le parti d'un méprisable voleur, mort comme il le méritait...

- Bande de cochons ! bande de salauds ! hurla-t-il, vous devriez avoir honte ! Vous ne devriez pas avoir de bouche pour parler ! Quant à vous, Décius et Rosemond, foutez-vous dehors ! Je n'ai plus rien de commun avec vous ! Samedi, vous viendrez toucher votre argent ! Je ne vous le souhaite pas, car je n'ai jamais souhaité de mal à mon prochain, mais si vous continuez à penser ainsi, vous aussi, c'est en volant que vous trouverez votre mort !

Décus et Rosemond n'étaient pas hommes à accepter l'injure avec indifférence. Rosemond partit comme un orage :

- Non ! monsieur Cyrille, les vrais voleurs, les véritables criminels, ce sont plutôt les gens comme vous, monsieur Cyrille, qui vivent de la sueur des malheureux, des pauvres paysans et font toutes espèces de mauvaises combinaisons pour devenir riches ! Et quant à ce travail, Décus et moi, nous pouvons le laisser, il ne nous rapportait rien, nous pouvons trouver mieux ailleurs, et puis nous avons nous aussi un petit morceau de terre ! Votre frère qui est mort, tout le monde dans le pays, depuis Gonaïves, Ennery, Saint-Michel jusqu'à Maïssade, et Hinche, partout, tout le monde le sait et il n'y a personne qui l'ignore : c'est vous qui l'avez tué pour hériter de ses terres ! Et si aujourd'hui vous pouvez vous poser en grand nègre comme si le Bon Dieu lui-même n'était pas votre camarade, c'est parce que vous n'aviez pas tremblé quand vous mettiez la main dans le sang de votre frère !

Alors Octave Cyrille, toutes vanes rompues, laissa déferler sa fureur. Jamais on n'avait osé l'insulter de la sorte ! Ses yeux s'emplirent de sang. Il dit d'une voix

étranglée, en agitant désespérément ses mains, tout son corps, et la grosse boule ridicule de sa tête qui ne tenait point à l'aise sur ses épaules :

- Cochons ! insolents ! bandes de merdes, taisez-vous ! Oui, vous ne faisiez rien. J'ai eu pitié de vous. Vous mouriez de faim et quand vous êtes venus ici, vous, Rosemond, vous n'aviez même pas un pantalon ! C'est moi qui vous en ai donné un vieux à mon fils Jean, et je vous ai pris avec moi ! Et voilà que maintenant des êtres de rien comme vous, vous croyez pouvoir me manquer d'égards !...

Il se retourna vers Altidor et frappa violemment du pied :

- Altidor, ordonna-t-il, va dire à ma femme de m'envoyer mon revolver ! Va vite ! Ces salauds croient pouvoir m'effrayer avec leurs machettes ! Je ne veux pas commettre un crime, mais si l'un d'eux ose me menacer...

A ces mots, Rosemond bondit, mais Décius le retint :

- Laisse-le faire chercher le revolver, dit Décius, nous allons voir ce qu'il pourra faire avec.

Altidor, lui, baissait la tête. Il n'était pas tranquille ; les jambes lui manquaient. Il embrassa du regard les paysans pour savoir ce qu'ils penseraient s'il obéissait à Octave Cyrille. Mais, à part Cincinnatus Marc-Aurèle, le directeur de la guildive, ils le haïssaient depuis toujours, et maintenant cette haine était là.

Comme Altidor paraissait toujours hésiter, Cyrille frappa plus violemment encore de ses deux pieds, l'un après l'autre, et hurla :

- Foutre, tonnerre ! Est-ce que je ne t'ai pas dit d'aller chercher le revolver ? Si tu ne veux pas, tu peux laisser le travail en ce moment même, je n'ai plus besoin de toi comme gérant ! Il faut que je me fasse respecter de ces gens-là ! Je n'ai pas de mauvaises intentions, mais je veux pouvoir me défendre.

- Je reviens, maître ! dit Altidor, confus.

Les paysans eurent alors un geste de recul. Certains même se garèrent derrière les arbres proches mais, en vérité, ils n'avaient pas plus peur que ça, et pas un seul

n'eût laisser M. Cyrille commettre un second crime ! Quant à Décius et Rosemond, ils se rapprochèrent encore du planteur, la machette entre leurs doigts crispés.

Rosemond gronda :

- Vous pouvez prendre votre revolver, monsieur Cyrille ! Nous vous le permettons, nous n'en avons point peur ! Mon père, c'est un caco qu'il était, c'est en se battant contre les blancs américains qu'il est mort, mais avant de mourir il avait eu le temps de tuer douze blancs américains !... Votre revolver ne peut pas nous effrayer ! Nos machettes sont bonnes ! Nous pourrions faire rouler votre tête, mais nous voulons voir ce que vous comptez faire !

Le planteur écumait. Il s'agitait fébrilement comme un rat pris au piège. Il avait brandi la menace du revolver et Décius et Rosemond n'avaient pas détalé à toutes jambes ! Il avait mille fois honte de se voir ainsi mis en échec par des paysans, lui, le grand Octave Cyrille que la « société » et toutes les autorités dans la région vénéraient ! Alors une peur plus grande le saisit. Il défaillit, et jusque dans cette rage qu'il voulait exhaler encore, la peur était là, au ton même de la voix :

- Vous ne savez donc pas ce que vous dites ! cria-t-il. Seriez-vous donc des ingrats ? Je n'ai fait que du bien à tout le monde ici, à La Visite ! A Saint-Michel même, ce que j'ai fait de bien, ce n'est pas à moi de vous le dire, allez le demander et on vous le dira !... La main gauche doit oublier ce que donne la main droite ! Personne n'a rien à me reprocher ! Si je vous avais laissés dans votre crasse, aujourd'hui vous ne seriez pas venus faire les insolents ! Vous n'avez même pas honte de m'accuser d'être l'assassin de mon frère ! Non, ce n'est pas moi qui ai tué mon frère, c'est Dieu qui l'a pris parce que son heure était arrivée. Et ce n'est qu'un bout de terre que j'ai hérité de lui. C'est mon travail qui a fait de moi ce que je suis ! Si aujourd'hui je puis avoir cette guildive et une petite situation, c'est mon travail et ma sueur qui m'ont tout donné ! Ne vous permettez plus jamais de me parler ainsi !...

Mais Décius dit, dans un rire assuré :

- Mon cher Cyrille, vous pouvez vous mettre en colère comme vous le voulez, c'est votre affaire à vous ! Nous attendons Altidor avec le revolver. Mais, en attendant, je vous le répéterai : ce que Rosemond a dit, il l'a dit, même si vous n'êtes pas content et tout le monde sait que c'est la vérité de la vérité !...

A ce moment même, Altidor revenait avec le revolver, qu'il remit à son patron. L'arme était chargée et Cyrille n'avait qu'à en enlever le cran de sûreté. Ce petit geste ne lui fut pourtant pas facile, parce que la colère, la peur et la honte le rendaient maladroit...

- Non ! non ! ne faites pas ça, monsieur Cyrille, s'écrièrent d'une seule et grande voix les travailleurs.

Et, comme pour les protéger et les défendre, ils se rapprochèrent à nouveau de Décius et de Rosemond. Le vieux Cyrius Gé Pété était, sans conteste, le plus entreprenant ; sa mimique était violemment réprobatrice, et le planteur en fut tout étonné. Cyrius Gé Pété, un si bon travailleur, si respectueux et si docile ! si compréhensif ! si résigné !

Mais Décius et Rosemond marchèrent droit sur Octave Cyrille comme si celui-ci ne brandissait qu'un inoffensif morceau de bois. Une détermination farouche rougeoyait dans les yeux de ces deux hommes. La machette, entre leurs mains, était menaçante, et la petite arme de M. Cyrille semblait ridicule :

- Tirez ! tirez ! monsieur Cyrille ! crièrent-ils. Tirez si vous le pouvez ! Vous nous manquerez et alors nous ferons rouler par terre votre tête, comme un cochon roule dans la boue !

Cyrille restait penaud et figé. Il n'avait jamais été un bon tireur, et il savait que même s'il tuait l'un des deux hommes, l'autre aurait toutes les chances de le réduire en morceaux. Il se vit chancelant sous les coups de Rosemond, car c'était Décius, le plus brave et le plus dangereux à son avis, qu'il devait abattre le premier. Il se vit changé en lambeaux de chair pantelante et son cœur se crispa violemment. Et puis, il n'avait pas à compter sur

Marc-Aurèle et Altidor qui, il n'en doutait pas, se fussent empressés de détalier comme deux pauvres chiens qu'ils étaient. Il avait peur, grand peur, et il ne s'agitait plus avec cette frénésie ridicule, mais, l'arme au poing, il frissonnait.

- Messieurs, vaut mieux laisser ça ! intervint soudain Cincinnatus Marc-Aurèle.

La parole tomba dans un silence chargé.

« Cyrille a peur », songeait en lui-même Décimus, et son sourire était plein de mépris et de satisfaction à la fois, d'un juste orgueil. Il dit à Rosemond, que la couardise manifeste du grand planteur pouvait encourager à agir :

- Mon cher Rosemond, faisons-lui grâce pour cette fois ! Cet homme a peur. Ce n'est pas un homme ! Tout le monde voit aujourd'hui que tous ces grands airs de M. Cyrille, c'était parce qu'il n'avait pas trouvé encore des paysans pour se dresser vraiment contre lui. Il tremble dans son pantalon ! Rentré chez lui, il devra faire sa toilette ! M. Cyrille doit comprendre que les paysans ne seront pas toujours des esclaves, car ils ne sont pas des imbéciles, comme il le croit !... Les paysans ne sont pas des imbéciles !...

Or, Rosemond savait entendre raison, et lui aussi baissa son arme :

- Ce que tu as dit là, Décimus, est la vérité ! fit-il. Seulement nous ne remettons plus les pieds ici, pour éviter un malheur ! Que M. Cyrille aille se faire merde avec son travail et sa plantation ! Quant au pantalon qu'il m'avait donné, je le lui renverrai, il en fera ce qu'il voudra, ce n'est pas cela qui me fera rester nu !... Nous n'étions pas les domestiques de M. Cyrille, nous travaillions pour notre argent !... Mais il faudra qu'il rende compte un jour de ses crimes ! La mort de Plaisimond, un jour, nous aurons à lui en reparler !... Allons-nous-en ! Samedi, nous viendrons toucher notre argent, tout notre argent, nous ne laisserons pas un centime pour Cyrille. Plutôt que de lui laisser un seul centime, moi je préférerais lui couper le cou ! Déjà il a de la chance !

Ce n'est pas l'envie qui me manque de lui régler son compte ce matin même, mais je sais qu'un autre Cyrille viendrait le remplacer, et ce n'est pas ce qui changerait notre situation !...

Décus acquiesça d'un signe de tête :

- Au revoir, messieurs, dirent les deux hommes, se retournant vers leurs camarades pour prendre congé.

Et ils saluèrent, le torse redressé et la machette à hauteur d'épaule. Les autres les regardèrent s'en aller avec un petit rire d'orgueil et de satisfaction. Cyrille était presque fou. Mais Décus, après quelques pas, revint pour dire :

- Seulement, il y a deux flatteurs, deux petits chiens, deux macaques, deux hommes qui ont une queue, Altidor et Marc-Aurèle. Seulement, il ne faut pas que l'os que leur donne à sucer M. Cyrille leur fasse oublier qu'ils sont comme nous, des paysans ! S'ils continuent comme ça, un jour, il leur arrivera malheur !...

Et ayant renversé un bananier d'un seul coup de machette, Décus, d'un pas posé, s'en fut rejoindre Rosemond qui l'attendait. Les deux hommes s'engagèrent dans une allée et disparurent derrière de grands arbres.

Octave Cyrille s'épongea alors le front :

- Hum ! Ils ont de la chance ! Je les aurais abattus comme des chiens ! dit-il. Bon, messieurs, oublions ces deux fous ! Et toi, toi surtout, Cyrius Gé Pété, qu'est-ce que tu avais ? Il semble que tu voulais te mettre du côté de ces ingrats contre moi !... Mais tu me paieras cette insolence ! Maintenant, occupons-nous de régler cette histoire, mes affaires m'attendent !... Mais où sont le juge de paix et le chef de section ? Ces messieurs devraient être déjà là, depuis tout ce temps que je les ai fait chercher...

Des cris de souffrance retentirent soudain et se mêlèrent, chant sinistre, au petit vent qui balayait le plateau. Chez Tonton Prévilus, on avait appris la nouvelle, et c'étaient des lamentations désespérées ! Par la grand-route, venait une petite troupe. Les gens criaient, hurlaient affreusement. On distingue une grosse femme, Madan Prévilus. « J'entends dire que Plaisimond est

mort, Plaisimond, mon enfant, mon meilleur enfant ! Plaisimond était tout pour moi ! Qu'est-ce que je vais devenir avec les autres petits enfants ? Plaisimond n'est pas allé voler ! C'est quelqu'un qui l'a tué et l'a mis dans ce trou ! Donnez-moi mon enfant ! » Prévilus suivait, appuyé sur son bâton. Grande Lésida, la tête enveloppée d'un madras, hurlait ; les deux bras en l'air, elle hurlait ! Un enchevêtrement dense de cris lugubres à vous briser le tympan ! La petite troupe voulut pénétrer dans la plantation. Mais Cyrille commanda de fermer la barrière car tous ces gémissements l'importunaient trop déjà, avec tous ces misérables, ces voleurs et ces insolents.

Origène, le chef de section, arriva enfin, précédé de deux gardes champêtres, les « souqué-la-rousée² ». Un moment après, le juge de paix de Saint-Michel descendait à son tour de cheval. Il glissa quelques paroles à Octave Cyrille, puis il dressa rapidement procès-verbal. Origène pouvait alors faire enlever le cadavre. On entendait toujours les lamentations. Un homme prit la tête, un autre les jambes. C'était une besogne difficile que d'arracher le corps aux crocs. L'odeur de charogne monta plus fort. Les hommes se bouchaient le nez. Les gardes champêtres, aidés de deux travailleurs, dégagèrent enfin le cadavre. Impossible de remettre cette pourriture aux parents du défunt ! Sous la direction d'Origène, on emporta le corps tout droit au cimetière. Pauvre Plaisimond !...

C'est au bourg que Prévilien apprit la nouvelle. Il s'y était rendu de très grand matin pour se présenter chez compère Sénatus, comme celui-ci l'avait demandé la veille. Vers le milieu de l'après-midi, il surgit, portant presque Marilisse que la souffrance rendait folle et qui hurlait sauvagement. Maintenant tout le voisinage s'était rassemblé chez Tonton Prévilus pour crier sa douleur. Quand Prévilien et Marilisse parurent, les lamentations montèrent encore plus désespérées. On distinguait surtout la voix de Madan Prévilus et celle de Grande Lésida.

2. Littéralement : ceux qui secouent la rosée. Ce nom s'explique du fait que le chef de section est parfois précédé de ses gardes champêtres. Préparant le chemin au chef de section, ils sont les premiers, en s'enfonçant à travers le feuillage, à en faire tomber la rosée.

Les enfants poussaient des cris continus. Les chiens jappaient. C'était sinistre. Marilisse s'échappa des bras de Prévilién pour courir vers sa mère. Madan Prévilius marchait aussi vers sa fille. Lorsqu'elles se rencontrèrent, elles se prirent à bras-le-corps, par la taille, se pressant l'une contre l'autre, se soulevant de terre et se laissant encore retomber. Elles gémissaient toujours plus désespérément : « Rôô ! Rôô !... Mon petit !... Mon frère !... Tu es mort et tu nous a laissés !... Tu es malhonnête, Plaisimond, tu es malhonnête, pourquoi nous quittes-tu ? Pour quelle raison ? » criaient-elles à se blesser la gorge.

Le vieux Prévilius, assis dans son fauteuil, pleurait doucement, la tête dans ses mains. Il essuyait de son foulard les larmes qui roulaient sur ses joues creuses. Les visiteurs passaient devant lui :

- Courage, frê !... Il faut supporter !...

- Papa Bon Dieu sait ce qu'il fait ! Il faut se résigner à la volonté de Dieu !...

- Vous avez d'autres enfants, Tonton Prévilius ! C'est Papa Bon Dieu qui vous avait donné Plaisimond. Il a jugé nécessaire de le reprendre ! Il faut vous résigner. Si c'était un seul enfant que vous aviez, ça serait plus dur !...

On conduisit Marilisse au vieillard. C'était la première fois, depuis l'escapade, qu'elle rencontrait son père. Elle se jeta à son côté. Elle tomba à genoux devant lui. Ils pouvaient à peine se parler, et, parmi tous ces cris inarticulés, on ne distinguait que quelques paroles : « Marilisse !... Marilisse !... C'est ce malheur qui me fait te voir devant moi ! On a tué ton frère !... M. Cyrille est un bandit !... »

Une vieille femme se lamentait : « Plaisimond ! Plaisimond ! mon filleul, voilà que tu es mort ! Je t'ai perdu ! Qui m'apportera des patates ? Qui m'apportera du manioc ? Qui m'appellera marraine ? Qui m'apportera des mangos ? Plaisimond cher !... »

Mais quoi ?... Qu'y a-t-il donc ? Tonton Prévilius brusquement s'est levé, tout droit, du fauteuil. Il se frotte très fort la poitrine de la paume de ses deux mains ouvertes. On dirait qu'il ne souffre plus du bras, et il prononce des paroles inintelligibles.

- C'est moi, Ogoun, qui suis là ! Loco Louéba ! Vous avez abandonné Ogoun ! Ogoun vous a montré de quoi il était capable ! Foutre, tonnerre !...

Il secouait vivement sa tête et il reniflait. Ses yeux étaient couleur de sang. Le visage, qui se gonflait, devenait méconnaissable. Il haussait et baissait alternativement les épaules et il se mit à danser avec l'agilité d'un jeune homme de vingt ans !... C'est une danse vaudou qu'il danse ! Il beugle, il trépigne... Alors ?... Tout le monde est saisi :

- Un « loa » a pris Tonton Prévilus ! Je croyais que Tonton Prévilus était protestant !... Il y a des choses terribles dans Diguaran... répète toute l'assistance.

Et Marilisse aussi soudain pousse des cris :

- Ounh ! Ounh !

Les bras en croix, tout son corps tressaille fébrilement. Il semble qu'elle ne craint pas de perdre, en dansant ainsi, l'enfant qu'elle a dans le ventre. Ses yeux sont exorbités. Le visage n'est plus le même, mais étrange, étrangement halluciné. Elle s'élance et va danser. Elle avance un pied, frappe, avance l'autre, frappe encore et recommence toujours les mêmes gestes. Elle beugle. Elle chante en battant des mains :

La famille semblez !

Oh ! semblez non !

La famille, semblez, semblez non !

Semblez, pou nou palé gnou parole,

La famille, semblez, semblez non !³

Tonton Prévilus aussi danse à peu près de la même façon. Il chante, lui, en battant des mains :

Ogoun travaille

Ogoun pas mangé

Ogoun acheté belle robe baille femme li

Ogoun dormi sans mangé.

3. « Rassemblez-vous, la famille !

Oh ! Rassemblez-vous donc !

La famille, rassemblez, rassemblez-vous !...

La famille, rassemblez-vous pour parler ensemble,

La famille, rassemblez-vous, rassemblez-vous ! »

Et, soudain, il s'élance vers le flamboyant. Vivement, il rejette ses pantoufles et il grimpe à l'arbre, avec l'agilité d'un chat. Marilisse continue de danser et de chanter. Mais ce qui frappe tout le monde, c'est que Préviliën, le serviteur des « loas », se contente de regarder et de pleurer. La vieille Lésida a fui vers la grand-route où, comme folle, elle hurle : « Christ ! Christ ! Le Démon est rentré dans ma cour ! » Madan Prévilus est restée à sa place, mais hébétée, comme ne comprenant rien à ce qui se passe.

Maintenant Tonton Prévilus semble s'amuser à sauter d'une branche à l'autre du flamboyant. Et son rhumatisme ? Et ces odieuses douleurs qui jusqu'ici faisaient de lui une masse sans vie clouée à une chaise ? Les enfants, terrifiés, se cachent dans la robe de leur grand-mère et hurlent. Enfin, Tonton Prévilus se laisse glisser le long du flamboyant, et le voici de nouveau à terre. Il va donner la main à tous, les deux mains, l'une après l'autre. Soudain il bondit à la case. Un verre est sur la table. Il le saisit et le mâche sous ses dents, en avale les morceaux. Sa bouche est en sang, mais rien de grave n'est arrivé. Il n'a pas eu la gorge coupée. Et il s'élance encore pour danser, trépigne, beugle.

Un « loa » vient-il de posséder Silatois aussi, Silatois, le beau-fils manqué de Prévilus ? Silatois tire brusquement le gros couteau que, dans une gaine, il porte toujours avec lui. Il tourne en rond, le couteau en avant dans la main, et le plante à la porte de la case. Tonton Prévilus et lui dansent, l'un vis-à-vis de l'autre, et ils se regardent avec, dans les yeux, une expression inconnue. Mais voici que Madan Prévilus aussi, tout à coup, s'élance, pirouette et va danser. Elle se jette par terre et exécute des mouvements pleins de dépravation. On entend des paroles inintelligibles...

Une bonne heure s'écoula ainsi... C'est Marilisse qui se calma la première. Puis Madan Prévilus, puis Silatois, puis Prévilus. On déploya une natte pour Marilisse et aussitôt le sommeil la prit. Sans un mot, Tonton Prévilus alla se mettre dans son même vieux fauteuil pour pleurer. Les paysans, ceux qui servaient encore les

« loas », comme ceux qui étaient maintenant protestants, demeurent toujours sans mot dire, frappés au cœur. Ils avaient à peine la force d'aller prendre congé de la famille sans oser même un mot de condoléances.

Et quand Tonton Prévilus, Madan Prévilus, Prévilién et Grande Lésida furent seuls, la vieille grand-mère dit, parmi ses larmes :

- Alors, ça fait que vous êtes retombés dans les « loas » ! Deux malheurs nous sont arrivés aujourd'hui, dans Diguaran, mais, en vérité, cette affaire de « loas », c'est la plus terrible !

Tonton Prévilus qui pleurait toujours comme un enfant fit cependant un effort pour répondre :

- Eh bien ! vous voyez maintenant que les « loas » nous font payer de les avoir abandonnés ! Les « loas » ne sont pas contents, et ils nous ont fait voir leur colère ! Si tous ces malheurs sont tombés sur Diguaran, la cause, c'est le pasteur Henri !...

- Tu as raison, Prévilus, renchérit Madan Prévilus. N'était pasteur Henri, mon enfant ne serait pas mort aujourd'hui.

Mais Grande Lésida protesta :

- Non ! Non ! Ce n'est pas ce que vous croyez ! Pourquoi ne dites-vous pas plutôt que Christ nous a abandonnés parce que nous avons commis trop de péchés ? C'est Christ qui a envoyé le diable sur nous pour nous punir ! Mais moi, je me moque des « loas », et les « loas » n'ont rien pu me faire. Je me retire. Je ne peux pas entendre ces paroles ! Je ne craignais que pour Prévilién, et cependant lui seul est resté un homme !

Elle s'en fut. Tonton Prévilus secoua la tête :

- Prévilién ! Il paraît que c'est toi qui avais raison vraiment ! Je regrette de ne t'avoir pas écouté depuis tout ce temps !

Mais Prévilién haussa simplement les épaules, sans un mot. Et Prévilus dit à sa femme :

- Sassufie, comment allons-nous faire ? Comment ferons-nous avec pasteur Henri ? Il y a beaucoup de tri-

potiers dans Diguaran ! On ira tout rapporter au pasteur. Quand il saura toutes ces choses, il sera saisi, il ne saura que dire... Il nous maudira...

Madan Prévilus respira profondément.

- Nous n'avons pas à nous occuper du pasteur Henri, fit-elle. Serions-nous donc ses domestiques ? Il est le responsable de tous nos malheurs et, quand nous avons besoin d'un secours, est-ce que c'est sur lui que nous pouvons compter ?

- Tu as dit vrai, accepta le vieux. J'ai un coq blanc et un coq noir, je dois les offrir à Ogoun !...

Alors seulement Prévilien qui, jusqu'ici, avait retenu un silence obstiné, dit en hochant la tête, tandis que de l'autre côté de la case la vieille Lésida jacassait toujours interminablement (elle traitait Prévilus et les autres d'ennemis de Christ et d'hypocrites) :

- En vérité, moi je ne comprends rien dans toutes ces choses. Nous faisons des cérémonies vaudou, ça ne nous rapporte rien, la misère nous tue ! Nous allons à l'église catholique et la misère demeure toujours, chaque jour la misère devient plus terrible ! Nous nous faisons protestants, mais également rien ne change et c'est toujours la maladie, la misère et la souffrance !... Moi, je ne sais ce que je dois dire. C'est comme si je devenais fou ! Mais je sais que les choses ne resteront pas comme ça tout le temps !... Un jour, nous tous, les paysans, nous mettrons notre tête dans un seul bonnet, nous formerons la grande « coumbite » de tous les paysans ; alors, quand nous travaillerons, nous verrons ce que rapporte notre travail ! Il n'y aura plus cette misère, les paysans ne seront plus assassinés sans raison, et ce que nous voulons, c'est ça que nous ferons !...

Prévilus resta silencieux. « Hum ! Hum ! » fit-il simplement en recommençant à pleurer. Ses yeux disaient que ces paroles-là étaient trop difficiles pour sa pauvre tête meurtrie...

La suite, pourtant, est simple. La mort de Plaisimond datait de juin. Prévilus Pierre mourut à son tour, un soir de décembre, tandis qu'un petit vent, froid comme un linceul, gémissait obscurément sur le plateau. Il n'avait pu résister plus longtemps au coup. Marilisse, elle, que Simon, transféré depuis septembre bien loin de Saint-Michel, jusqu'à Plaisance, avait assurément oubliée, avait glissé dans l'abîme et elle avait un gentil petit garçon dénommé Joseph. Elle devait parfois confier le petit à la vieille qui habitait dans l'autre chambre et on entendait la voix si bonne qui chantait pour faire dormir Joseph : « Dodo, titite manman !... Dodo, titite manman ! Si li pas dodo, crab-là va mangé li ! Si li pas dodo, crab-là va mangé li⁴. » Un jour, Jean Cyrille lui parla et elle lui dit : « Ton père a tué mon frère !... Écoute mon petit qui crie de l'autre côté ! Ton père m'a fait beaucoup de mal ! » Mais elle n'en voulait pas à Jean qu'elle savait être un autre et, pour l'amitié, il lui prêta un petit secours qu'elle accepta.

Chaque fois que Grande Lésida avait pu savoir que Madan Prévilus avait fait une petite offrande aux dieux anciens, elle s'empressait de le dire au pasteur Henri. Il lui arriva même de vouloir quitter la petite case maudite de Diguaran pour s'en aller à Saint-Michel avec le pasteur. Celui-ci lui tapa affectueusement dans le dos, lui disant qu'elle devait rester ici pour le bon exemple à maintenir, et elle admit que c'était bien. Elle recommença alors à s'en prendre au gros flamboyant de la cour, cet arbre damné... Elle pestait impitoyablement contre Marilisse qui, depuis, avait abandonné le temple du pasteur Henri et ne fréquentait plus que l'église catholique. « Oui ! Oui ! lui répondait Prévilien, je vais abattre le flamboyant ! » Mais, en vérité, il ne s'en souciait pas. Il enrageait en songeant à sa terre que lui avait volée Sénatus et où il n'était plus maintenant que « gérant ». Est-ce

4. « Dors, mon petit. Dors !... Dors, mon petit ! Dors... Si tu ne veux pas dormir, le crabe te mangera ! »

que, parfois, M. Sénatus ne l'accablait pas de mille injures, comme : « Négligent, menteur, paresseux, complice des voleurs !... » Et alors, Madan Sénatus, qui derrière son comptoir affectait de ne pas intervenir dans le différend, avait pourtant un visage mauvais comme pour inciter son mari à encore plus de violence contre le pauvre garçon. Mais Prévilien, lui, ne l'entendait pas de cette façon !... Il le savait : dans les temps anciens - et cela il le tenait de Prévilus qui, lui, le tenait de son grand-père - dans les temps anciens, nos pères n'avaient-ils pas battu les blancs ? En vérité, Octave Cyrille et Sénatus, c'étaient comme des blancs. Et Prévilien n'était pas de sang à tant supporter !... Il avait sa machette et s'il restait ici, un malheur pourrait arriver. Un jour, après une dernière altercation, il rassembla toutes ses affaires. A cause des prêches interminables de Grande Lésida, il ne réintégra pas la petite case familiale. Ce fut chez ses beaux-parents qu'il se retira, à quelque distance de Diguaran. Ceux-ci, qui étaient vieux, le reçurent avec allégresse. Asséfie, alors, n'était pas loin de lui donner un troisième enfant.

« Je serai utile, pensa-t-il, j'ai ma houe, et la terre est bonne !... »

Il aimait toujours la vie.

FIN